

ISBN : 9798719820286

Cette œuvre est sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Pour le détail de cette licence, visiter le lien suivant : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Les bâtisseurs du temps - Paul Jeanzé – 2021

www.paul-jeanze.fr

<https://www.facebook.com/paul.jeanze>

paul.jeanze@gmail.com

Paul Jeanzé

**LA BÊTE À
CONCOURS**

BdT

LES BÂTISSEURS DU TEMPS

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

Monsieur Z (2014)
La bête à concours (2015)
Un Juif (2018)
Mauvaises nouvelles (2019)
La tête dans le guidon (2020)

POÉZIES

Cinq années quatre saisons
Printemps été (2014 – 2016)
Automne hiver (2017 – 2018)

DIVERS

Notes de mémoire

Préface

Note à l'intention des éditeurs

Je m'appelle Paul Jeanzé et je suis né le 10 novembre 1970 dans un petit village de l'ouest de la France. Au cours du mois de juin 2014, je terminais mon premier livre que j'intitulais « Monsieur Z ». Pendant les semaines qui suivirent, je l'envoyais à un grand nombre d'éditeurs, persuadé, non pas d'avoir écrit un chef-d'œuvre, mais au moins un ouvrage digne de figurer en bonne place sur le catalogue de l'un d'entre eux. Hélas, je devais très rapidement déchanter, et assister impuissant à la réception de dizaines de courriers de refus qui s'accumulèrent au fil des mois dans le fond de ma boîte aux lettres. L'analyse de mon texte fut même, de la part de certaines maisons d'édition, absolument sans appel : « bavardage, quelques références culturelles et religieuses, ensemble peu cohérent ne nous ayant pas convaincu. » Profondément meurtri par ces commentaires assassins, souvent je fus tenté de me poser en écrivain incompris et de penser que les éditeurs, drapés dans leurs certitudes, n'avaient absolument aucune idée du génie. Pourtant, une fois la déception passée, je ne pouvais qu'accepter la cruelle réalité : si aucun éditeur n'avait accueilli favorablement mon manuscrit, c'était que celui-ci n'était pas bon, et que je ne pouvais décemment espérer être publié en comptant uniquement sur leur hypothétique empathie envers un homme qui racontait maladroitement sa passion naissante pour l'écriture. Comme tout débutant, mon enthousiasme débordant avait aveuglé mon jugement autant qu'il m'avait incité à vouloir insérer dans mon premier livre tout ce qui me trottait dans la tête : des souvenirs d'enfance, un peu de mon imaginaire, mes réflexions sur le monde d'hier et d'aujourd'hui, mon obsession des voyages en train, mes peurs, mes angoisses, le mystère de la vie sur terre, et le tout rédigé dans un style sans cesse changeant ; j'avais alterné sans discernement les longues descriptions avec des extraits de textes d'auteurs célèbres, imaginé des poèmes avant de mettre en prose des petits morceaux de nouvelle, mélangé des dialogues avec des bouts de lettres... bref, de quoi alimenter un interminable inventaire à la

Prévert. Prenant conscience de tous mes errements, j'avais alors presque honte d'avoir proposé un tel galimatias à tous ces pauvres comités de lecture qui n'en demandaient certainement pas tant. Après une brève période de réflexion, je décidais de tout reprendre à zéro et de commencer par le commencement. C'est ainsi que j'entrepris de m'inscrire à tous les concours d'écriture qui me tombaient sous la main, espérant secrètement que de cette manière, un professionnel de l'édition porterait peut-être, un jour ou l'autre, un regard bienveillant sur l'un de mes écrits.

Ami lecteur, soyez toujours méfiant dès lors que vous lisez une entrée en matière, car elle peut parfois se transformer en mise en abyme...
Anonyme

Aveuglé par la haine des ténèbres

Dans le cadre de sa nouvelle campagne de communication, le Ministère de la Grande Distribution de l'Union (anciennement Ministère de l'Agriculture de l'Union) demande à la Société des Écrivains de l'Union de lui fournir une courte nouvelle décrivant, dans un style simple mais précis, les évolutions positives inhérentes à l'implantation en périphérie des hypermarchés modernes qui viennent aujourd'hui définitivement supplanter les passésistes marchés des centres-villes. Dans les temples de la consommation, toutes les allées sont pavées de bonnes intentions. Panem nostrum quotidianum da nobis hodie¹ ! Bienvenue au Paradis ! (rire diabolique)

Ami lecteur, vous qui venez tout juste de débiter ce modeste ouvrage, apprenez que je ne suis qu'un être faible dénué de tout esprit critique. Aussi, lorsque j'entends une annonce publicitaire qui s'apprête à me vendre mon pain quotidien, non seulement j'y perds mon latin, mais ma candeur est telle que je suis à chaque fois charmé par ses phrases percutantes qui ont le pouvoir de transformer en un instant une masse informe et noirâtre, en un coup de baguette magique ; ou une tribu entière de bouts de ficelle qui se ramollissaient au cœur même de leur mie, en un fier régiment de craquants petits pains qui exhameraient une odeur identique à celle que humaient nos irréductibles ancêtres aux abords des fours banaux de leur petit village d'antan. Mais, vous le savez bien mieux que moi, les bienfaits de la science, même la plus occulte qui soit, ne durent qu'un temps, et le retour à la réalité s'avère d'autant plus pénible, brutal, absurde, ubuesque, voire monstrueux, que la période d'illusion aura été longue.

Ami lecteur, vous qui venez de terminer ce paragraphe un peu particulier, permettez-moi de vous remercier d'avoir bien voulu faire un effort qui vous aura certainement été inhabituel... et si rien ne vous retient par ailleurs, je souhaiterais maintenant vous demander d'avoir la gentillesse de bien vouloir m'accompagner dans les pages

1 *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*

suyvantes, lors de mon difficile retour sur terre...

*

Pas de place ici et maintenant pour une fantasmagorique nostalgie, car voilà que j'étais parachuté au beau milieu d'immenses hangars où je croyais discerner tout un enchevêtrement de denrées alimentaires entreposées pêle-mêle en compagnie de centaines de pains mis sous plastique qui au quotidien se lamentaient : il y avait là de la nourriture entassée dans des boîtes ; des fruits et des légumes à l'extrême agonie ; des viandes complètement abattues sans autre forme de rituel ; et tout ce capharnaüm baignait dans l'ambiance glaciale de plats mal préparés, ambiance dont la froideur contagieuse se propageait sournoisement de rayon en rayon. Je n'en pouvais plus de ces super ; de ces maxi ; de ces hyper ; de tous ces grandiloquents préfixes qui m'accueillaient en lettres bien trop lumineuses à l'extérieur, pour ne pas cacher à l'intérieur une insondable plongée dans des ténèbres qui allaient m'engloutir une fois le sas automatique franchi ; un sas qui ici me faisait tourner en rond avant de m'éjecter au milieu d'une foule de fourmis modernisées poussant des cercueils grillagés à roulettes ; un sas qui là prenait un plaisir sadique à se refermer lourdement devant moi comme se refermerait la mâchoire d'un monstre d'acier m'adressant alors cet effrayant avertissement : « la prochaine fois, c'est sur ta misérable carcasse que je referme mes crocs et crois-moi, tu auras tout le loisir d'entendre ton misérable squelette craquer et se disloquer, avant que tu ne finisses complètement broyé dans un chaos de métal et de sang. »

À la suite de cette incantation prophétique pour laquelle je ne doutais point qu'elle pût se réaliser, je m'imaginai me relever, mi-humain mi-consommateur, fruit de la fusion du fer et du pas cher de basse qualité, et docilement prendre ma place dans une longue et sordide file d'attente qui ne pouvait que déboucher sur l'excroissance d'un Nouveau Monde en pleine déliquescence. Ainsi, une fois toutes les mornes et interminables allées arpentées comme il m'arrivait d'arpenter le cimetière de mes étagères à la recherche de cette ultime cuillerée de café qui seule aurait eu le pouvoir de me tirer de ce délirant cauchemar, je me dirigeais vers la sortie comme devait se diriger vers le néant n'importe quel agonisant à l'heure de son

dernier jugement ; et, en de telles circonstances, il ne fallait surtout pas que je m'attendisse à un quelconque miracle. Devant mes yeux fatigués par cette curieuse lumière qui voguait au milieu des rayons, à moins qu'il ne s'agît de curieux rayons traversant une lumière diaphane, j'hésitais un court instant avant de lancer mon chargement vers le seul endroit où je croyais déceler un semblant de vie, les caisses automatiques ayant largement pris l'ascendant sur les petites mains harassées qui jetaient d'un bout à l'autre d'un immense tremplin, le triste nécessaire à ma maigre pitance. Naïvement, je me raccrochais avec espoir à ce visage d'où semblait provenir un vague sourire bienveillant ; l'espace d'un instant, je prenais le temps de me rappeler les jeux de construction de mon enfance en imbriquant trois briques de soupe à touiller avec deux cubes de mouchoirs à pleurer, eux-mêmes en équilibre sur quatre rouleaux de printemps en hiver et un triangle des Bermudes dans lequel venaient de s'engouffrer mes bons de réduction, car même perdu au milieu de cet environnement hostile, je persistais à rester un client fidèle, fidélisé et fossilisé par ce monstre, ce terrible ennui que parfois l'on nomme habitude. Alors que mon temps de répit touchait à sa fin, car je m'apprêtais avec anxiété à recevoir une pluie d'objets sur le coin de la figure et à devoir tenter de les jeter précipitamment dans mes sacs estampillés « commerce équitablement égalitaire et conforme aux Droits du Citoyen Consommateur de l'Union », le vague sourire que j'avais à tort, cru bienveillant, se transforma avec horreur en un mauvais rictus derrière lequel une bouche tordue éructa l'ordre suivant : « Veuillez ouvrir vos sacs et me les présenter, je vous prie ! »

Ah ! Comme j'aurais souhaité crier ; hurler ; résister ; prier même, ultime folie issue de mon désespoir ; me révolter en tout cas devant cette insupportable injonction qui faisait irrémédiablement voler en éclat le fragile vernis qui protégeait... mais restait-il encore vraiment quelque chose à protéger ? Par lâcheté, mais aussi par peur de me retrouver à la rue sans rien avoir à manger, j'obtempérais, je me soumettais sans l'ombre d'une hésitation. Sans l'ombre d'une hésitation et avec le sourire, je quittais les oripeaux du pauvre hère perdu et zigzaguant au milieu d'un monde à consommer au plus vite, pour revêtir le morne habit d'un maraudeur de grand magasin dont même les deux malheureux sacs, usés de ne jamais être renouvelés, ne lui appartenaient pas vraiment. Et encore devais-je m'estimer

heureux qu'il me fût assigné comme rôle celui de la vulgaire crapule. J'aurais eu les yeux bridés que je me serais sans doute retrouvé sous une minuscule guérite, entouré de tout un tas de petits poissons crus mélangés avec du riz vinaigré ; à devoir les vendre en inclinant continuellement la tête, tel un stupide guignol, avec les mains jointes et un sourire niais ; à devoir remercier l'honorable client d'avoir bien voulu acheter le si modeste mets maladroitement préparé par votre humble serviteur dans son misérable cabanon, lui qui attendait là patiemment pour vous servir, rien que pour vous servir. J'aurais eu la peau noire que je serais en train de faire griller des petits beignets à l'intention d'une vieille morue en prenant soin de lui danser sous le nez avec un mouvement chaloupé qu'accompagnerait une musique exotique, car dès lors que l'on a le rythme dans la peau, sans doute est-on assez agile pour ne pas glisser sur tout un régime de bananes. C'est pourquoi, alors que je quittais honteusement les lieux, comme pour me venger de ma propre veulerie, conscient d'avoir été si proche de me traîner à même la terre, je ruminais cette cynique réflexion : aujourd'hui comme hier, les hommes étaient toujours en cage ; dans le rayon des produits du monde pour les indigènes qui venaient s'y enfermer de leur plein gré, trompés qu'ils étaient de croire qu'un continent, parce qu'il était pour l'instant ouvert aux quatre vents, deviendrait pour tous ceux qui ne s'étaient pas noyés au cours du voyage, la plus merveilleuse des terres d'accueil ; dans le rayon des surgelés pour les autochtones qui, aveuglés qu'ils étaient par la haine qu'ils vouaient à leur propre passé, à un point tel qu'ils l'avaient assimilé aux ténèbres, et parce qu'aucune lumière ne brillait plus au-devant d'eux pour leur montrer dans quelle direction aller, étaient irrémédiablement condamnés à mourir de froid.

L'idiot du village

À l'occasion du cinquantenaire de la fête de l'edelweiss, l'Agence de Sauvegarde du Patrimoine de l'Union organise un concours d'écriture. Il s'agira de faire parvenir à la Société des Écrivains de l'Union qui transmettra, un texte court mettant en valeur une région montagneuse de l'Union afin que l'on puisse se souvenir de ses habitants aujourd'hui disparus. L'histoire peut être imaginaire ou non, pourvu qu'elle retrace des moments de la vie quotidienne de nos ancêtres. Le meilleur texte se verra édité dans le prochain livre d'histoires destiné aux enfants de l'Union, et intitulé « Le bouillon aux herbes folles ».

Loin là-haut, très loin là-haut dans les montagnes, se nichait un petit village dont les habitants vivaient au rythme des saisons ; ils travaillaient dans les alpages ou les jardins à la belle époque, pour ensuite hiberner paisiblement, quand la neige venait sans bruit interrompre toutes les activités liées au grand air. Les soirs d'été, fatigués, épuisés par le dur labeur de la terre, ils rentraient lentement chez eux et souvent se couchaient en même temps que le soleil disparaissait à l'horizon. En hiver, avec la neige omniprésente, les travaux en extérieur devenaient inexistantes ; et parce qu'il fallait bien occuper un temps qui très lentement s'écoulait, souvent les villageois pour la veillée se retrouvaient. Là, ils écoutaient les anciens du village raconter des histoires, de très vieilles histoires qui leur avaient été transmises par d'autres anciens du village qui eux-mêmes les tenaient des ancêtres qui les avaient précédés. Dans ces histoires, il n'était question que de ce petit village, de sa vie d'avant et d'autrefois ; et parmi ces histoires, certaines ne s'achevaient pas toujours de façon très heureuse, car nombreux étaient ceux qui avaient fait une mauvaise chute du haut d'une barre rocheuse ou au fond d'une crevasse ; d'autres commençaient en revanche plus joyeusement, comme celles qui relataient d'émouvantes naissances ou de beaux mariages qui tous avaient eu lieu dans cette même grande salle dans laquelle ce soir encore, un immense feu apportait lumière et chaleur, et qui ne s'éteindrait qu'après le départ du dernier villageois.

Un jour pourtant, alors que le village se croyait oublié du monde alentour, un homme venu d'on ne sût jamais où, vint s'installer parmi ses habitants. Au début, car il ne pouvait en être autrement, il avait commencé à vivre de la même façon que l'ensemble des villageois : en été, il travaillait dans les champs ; en hiver, il venait écouter les anciens du village dans la grande salle de veillée. Cependant, au fil du temps qui s'écoulait, l'hiver au milieu des longues soirées de veillée, l'été quand il s'accoudait sur son fauchet, on pouvait souvent apercevoir son regard s'égarer au loin, bien loin derrière la plus haute des montagnes. Enfin, après une journée qui avait été si froide et si ennuyeuse que l'on avait peine à penser qu'un jour le printemps reviendrait avec les premières hirondelles, il était arrivé le premier à la veillée pour s'asseoir précipitamment à la table la plus proche de l'âtre ; il avait sorti un petit jeu de cartes de ses poches, et les yeux brillant d'excitation, il apostropha chacun des villageois qui pénétraient dans l'immense salle en leur proposant de leur apprendre à y jouer. Ce soir-là comme les suivants, rares furent ceux qui firent attention à lui, et encore plus rares furent ceux qui acceptèrent de passer un moment en sa compagnie. Vers la fin de l'hiver, il était navrant de le voir battre ses cartes en silence tout au long de la veillée, seul dans un coin de la salle, et à une distance maintenant si éloignée de la cheminée, qu'il sortait toujours frigorifié de cette pièce pourtant si chaleureuse. Pendant plusieurs saisons, son regard continua de s'égarer au loin, bien loin derrière la plus haute des montagnes ; et, au fil des années que l'on égrainait, la lueur dans ses yeux avait lentement eu le temps de changer : à l'excitation et l'enthousiasme des premiers instants, avait désormais succédé une sourde et froide détermination, fâcheuse conséquence d'une longue et douloureuse solitude.

À cet instant du récit, l'auteur de ses lignes aurait souhaité vous relater comment, après plusieurs années, l'homme avait finalement réussi à réunir autour de lui un certain nombre de partisans fidèles. Malheureusement, il est parfois des pans entiers de l'histoire qui disparaissent à jamais sans laisser aucune trace. Dans le cadre de cette fable, sans doute était-ce mieux ainsi, car cet oubli évitera peut-être que le lecteur porte un jugement sévère sur un individu esseulé qui aura bouleversé en peu de temps à l'échelle de cette petite cité, une tradition séculaire qui jusqu'alors faisait

l'unanimité, permettant à plusieurs générations de traverser des centaines d'années de la plus douce et heureuse des façons. Néanmoins, à l'aide de quelques notes rédigées à la hâte sur des petits morceaux de carton, et qu'il conservait presque religieusement dans une petite boîte en fer blanc, le narrateur était en mesure de vous conter, certes très sommairement, les conséquences dramatiques qui s'ensuivirent.

Plus de dix ans après l'arrivée de l'homme aux cartes, un nombre croissant de villageois passaient maintenant le temps de la veillée à jouer avec lui dans une ambiance bonne enfant, mais une ambiance devenue si bruyante qu'il devenait de plus en plus difficile pour les anciens du village de raconter leurs vieilles histoires ; à un point tel qu'ils commencèrent même à ne plus être entendus. Aussi fut-il décidé, dans un louable souci de tolérance, de créer une deuxième salle pour la veillée. C'est ainsi que l'on vit, lors de chaque soirée hivernale, les villageois se rendre pour les uns dans la salle de jeux, pour les autres dans la salle des traditions, car c'est de cette façon qu'elles furent surnommées. Certains tentèrent bien de participer aux deux veillées, par exemple en alternant un soir histoires ancestrales et parties de cartes le lendemain ; mais très rapidement, ils durent renoncer à cette noble et belle idée et faire un choix, car ils ne se sentirent plus à leur place ni dans l'une ni dans l'autre veillée. Et puis, inéluctablement, vint un jour où les deux activités devinrent concurrentes. Et puis, et puis, et puis... l'histoire du petit village s'acheva brutalement quand un soir, deux incendies ravagèrent simultanément les deux salles de veillée, provoquant la mort de la totalité des habitants qui périrent brûlés... à une exception près... l'idiot du village, qui à rien n'était jamais convié... et qui n'était pas très bon joueur non plus... et qui supportait encore moins les histoires qui traînaient en longueur...

*

Ami lecteur, vous qui n'avez pas bougé depuis que vous avez été aveuglé par la haine des ténèbres – à ce propos, je vous conseillerais après ce bref arrêt au rayon culture, de reprendre vos esprits et de poursuivre votre route à travers les linéaires – je sais très bien qu'une telle fin ne saurait vous satisfaire. Je sais pertinemment

que cette histoire est honteusement naïve, simpliste même, tellement elle dégouline à l'écœurement d'une confiture à la douceur manichéenne, car même au sein d'un village, si petit soit-il, la réalité saurait-elle se satisfaire d'une dualité aussi simplette ? Ne pouvait-il pas exister, dans ce petit village, toute une frange de la population qui préférerait rester tranquillement chez soi et passer ses soirées en famille ? De plus, comment ne pas imaginer qu'il n'y eut dans ce village, des habitants avec un tant soit peu de jugeote, pour proposer de séparer la veillée en deux parties, en commençant par exemple par les histoires, pour ensuite la conclure par les cartes ? Mais, dans ce petit village comme ailleurs, était-ce bien l'intelligence qui gouvernait nos façons de coexister ? Et après tout, au diable toutes ces questions ! car entre nous ami lecteur, quel crédit voudra-t-on bien accorder aux histoires de l'idiot du village ? Oui, il est rare que l'on accorde habituellement un peu de temps et un peu de place pour celui qui vit seul et paisiblement dans son coin en suivant difficilement ce petit chemin qu'il prend lui-même le temps de défricher. Oh, n'oubliez surtout pas qu'il rejette les routes larges, bien droites et bien dégagées ! Quand il arrive à leur intersection, conscient de sa fragilité, l'idiot du village prend tout son temps pour regarder de part et d'autre avant de traverser. Aujourd'hui d'ailleurs, en traversant une de ces routes, il avait aperçu un petit paquet de cartes qui gisait là, au beau milieu de la neige. Tout autour, la neige fondait, et l'idiot du village sentit une intense chaleur en approchant sa main de l'étrange objet. Il s'aperçut également que quelque chose bougeait sur le dessus du paquet : il s'agissait d'un doryphore. Comment un tel insecte avait-il pu survivre au milieu de toute cette neige, et surtout, comment pouvait-il résister à une telle chaleur ? Pendant un instant, il hésita avant de ramasser le paquet de cartes. Depuis, il ressent souvent comme un fourmillement qui lui coure le long de son bras droit.

Oui, ami lecteur, un jeu de cartes et un doryphore ignifugé, ainsi qu'un étrange et intempestif fourmillement dans le bras. N'attendez pas non plus de l'idiot du village qu'il termine son histoire de façon simple et aimable et s'en retourne tranquillement cultiver son potager. Car finalement, ne faut-il pas être quelque peu candide pour penser trouver une telle fin ailleurs que dans les histoires des anciens du village ?

Le concours de nouvelles

Centre de l'Union
Entre le zéro et l'infini

Cher écrivain de l'Union,

Dans le cadre de sa nomination en tant que Ministre de la Culture de l'Union, l'écrivain de première classe Monsieur X, informe par la présente l'ensemble des écrivains de l'Union de l'organisation d'un concours de nouvelles ayant pour objectif de recruter le futur collaborateur qui aura le privilège de l'assister dans l'écriture de son prochain livre, livre pour l'instant enregistré auprès de la Société des Écrivains de l'Union sous le titre provisoire de *Monsieur Quelque chose*. Rappelons que Monsieur X, alors qu'il était écrivain de seconde classe, avait activement participé à l'écriture de *Ma condition inhumaine*, la pièce maîtresse de son prédécesseur, Monsieur M. Promu par la suite chargé de mission permanent auprès de ce dernier, Monsieur X avait alors eu tout le temps nécessaire pour rédiger puis peaufiner *Comment j'ai écrit mon premier roman*, une œuvre dont l'influence majeure qu'elle exerça au sein des écrivains de l'Union lui permit d'atteindre le rang prestigieux et unique d'écrivain de première classe de l'Union, et donc de Ministre de la Culture de l'Union. En effet, par le jeu de la mécanique administrative, le passage à la première classe ouvre automatiquement l'accès à la fonction et au titre de Ministre de la Culture de l'Union, le ministre en exercice se voyant de son côté intronisé au Panthéon des écrivains de l'Union.

En sus des techniques rédactionnelles précisées en annexe que nous vous demandons de respecter scrupuleusement – rappelons à ce sujet cette merveilleuse phrase de Monsieur X : « *Qu'elle contienne ou non une idée, et mieux vaut qu'elle n'en contienne aucune, une phrase doit contenir trois mots : un sujet, un verbe et euh... un autre mot* » – vous êtes également invité à ne traiter que des sujets autorisés par l'article 3 alinéa 4 du décret relatif aux *Droits de l'écriture des écrivains de l'Union*, décret qui par essence contient l'ensemble des sujets qui ne sont pas interdits. Par ailleurs, il est

rappelé que la liste des sujets interdits est annexée à l'article 4 alinéa 3 du décret relatif aux *Droits de l'écriture des écrivains de l'Union*. À titre de rappel, voici quelques-uns des éléments de cette liste : le sexe sous toutes ses formes, la race, la couleur, la langue, la religion, les opinions politiques et par extension toutes les autres opinions, l'origine nationale (terme maintenant tombé en désuétude depuis la disparition des Nations – note du CREU, Comité de Relecture des Écrits de l'Union), l'origine sociale, l'appartenance à une minorité comme à une majorité, la fortune, la misère, la naissance, la vie, la mort... et bien au-delà.

Veillez agréer, cher futur candidat, mes très sincères salutations.

Signé,
Pour Monsieur X
Mademoiselle A
Secrétaire de Monsieur X

PS. Il est à noter que la participation à ce concours est bien évidemment obligatoire et que tout manquement à cette obligation entraînera la rétrogradation de tout écrivain de l'Union à l'échelon inférieur, voire à sa radiation si l'écrivain de l'Union est de grade 1AA1, grade le plus bas dans l'échelle des grades des écrivains de l'Union. Pour les écrivains de l'Union les plus hauts gradés, une séance de sensibilisation de deux heures leur sera dispensée à leur convenance, dans les locaux du ministère.

Des nouvelles, enfin...

Pour que tous ensemble nous puissions vous prévoir un bel avenir, la Société des Prévisions de l'Union organise un concours de nouvelles sur le thème de l'anticipation. Libre à vous d'imaginer notre futur, qu'il soit proche ou lointain, l'important étant qu'il soit meilleur ! Ainsi, grâce à vous et grâce à nous, vous nous irez loin !

Je reposais le courrier bien en vue sur la table de la cuisine, fasciné par l'enveloppe à en-tête ministériel que j'avais trouvée ce matin dans l'entrée, comme si elle faisait partie d'une autre époque. Il n'était pourtant pas si lointain ce temps où l'on recevait des lettres qu'on allait chercher en bas de chez soi dans des boîtes en ferraille. Ici, c'était une carte postale avec un paysage et, sur son dos, un texte à l'écriture minuscule et hésitante qui peinait à se frayer un chemin entre les dents du timbre et les petites ruelles étroites de l'adresse à qui elle était destinée : « Chère mamie, je passe de très bonnes vacances au bord de la mer. Le matin, je vais à la plage faire des châteaux de sable. La mer est un peu froide alors j'attends l'après-midi pour pouvoir me baigner. Gros bisous. » Là, c'était le même enfant qui, à son retour de vacances, comme s'il découvrait avec émerveillement un énorme coffre rempli de trésors, farfouillait dans la boîte à lettres pour retrouver, cachés au milieu des prospectus, les quatre numéros en retard de son magazine préféré ; et, attendant sagement au fond, il y avait également la réponse de sa mamie : « Mon cher petit garçon, merci pour ta carte qui m'a fait très plaisir. J'attends avec impatience ton retour et j'espère que tu viendras me voir bientôt. Je t'embrasse affectueusement. »

Aujourd'hui, il n'y avait plus que le philatéliste nostalgique pour contempler avec mélancolie la vieille boîte à lettres qui s'était assoupie sous le porche d'une maison de ville, fourbue qu'elle était d'attendre la correspondance d'un petit garçon et de sa grand-mère qui jamais n'arrivera, car hélas, maintenant que la communication était devenue instantanée, les attentions pleines de tendresse étaient depuis longtemps tombées en désuétude. Révolu également le temps des énervements passagers qui saisissaient le quidam découvrant une facture trop salée devant une façade de caissons rangés au garde à

vous dans les cours d'immeuble, tant les hommes semblaient avoir désormais déserté ces espaces communs pour abdiquer face à la pâleur bleutée d'une armée de cliquetis qui les menaient inexorablement vers la dépression fiscale. Je faisais, comme tout un chacun, corps avec cette humanité anesthésiée : hypnotisé devant mon écran, je regardais sans douleur s'allonger la liste de tout ce qu'il m'était ponctionné chaque mois dans un renouvellement tellement immuable, que je n'étais même pas certain que cette mécanique s'arrêterait une fois ma vie sur terre terminée et mes organes distribués au plus offrant, persuadé que ma maigre pension pourrait très bien survivre à ma propre disparition, au moins le temps d'en régler la dernière mise en page. Certes, peut-être me souvenais-je vaguement avoir un jour signé de multiples conditions générales d'utilisation me permettant d'accéder, ici au réseau, là à mes données personnelles. Peut-être me souvenais-je avoir dû remplir, en sus de la fourniture d'une photo où il vous était interdit de sourire, un questionnaire révélant des pans entiers de mon intimité pour simplement monter dans un train. Peut-être me souvenais-je avoir lu, sans vraiment en comprendre ni l'intérêt ni le sens, une convention annexée de deux contrats et trois engagements sur l'honneur, pour pouvoir prétendre à mon insignifiante place au sein de la Société des Écrivains de l'Union, et pour le cas échéant, en payer à prix d'or la cotisation. Peut-être me souvenais-je vaguement que, pour ma lourde contribution obligatoire au budget de l'Union, un simple numéro de compte bancaire avait étonnamment suffi pour satisfaire le monstre pourtant très regardant qu'était habituellement la procédure administrative. Aujourd'hui, pour briser la monotonie de ce long déroulé comptable, il n'y avait plus que cet appel récurrent de la boîte vocale de la Banque de l'Union qui, vers le dixième jour du mois, me signalait de sa douce voix androgyne que j'étais à découvert et qu'un crédit couvrant le déficit à combler assorti d'un taux d'intérêt de 35 % m'était gracieusement accordé. Oui, les taux avaient généreusement progressé ces dernières années, et ce n'était hélas plus la voix d'une jeune et jolie banquière qui m'annonçait la nouvelle avec le zèle et l'enthousiasme que lui conférait à l'époque la promesse qu'une belle fleur pût s'épanouir ailleurs qu'à l'ombre des maris. Mais, au-delà de ces deux époques finalement si désespérément semblables, la piqûre de l'appel était certainement là pour simplement me rappeler combien j'aspirais à rester

définitivement emmuré dans les sous-sols de ma mémoire, une mémoire où passé et présent, comme deux vieux amants n'ayant plus rien à espérer l'un de l'autre, se refusaient à imaginer ensemble un quelconque avenir. Ainsi, plutôt que de me rêver en bâtisseur d'un espace-temps qui de toute façon m'échappait complètement, mon esprit avait préféré ériger des murs aux quatre coins de ma solitude. Et tout ce que j'espérais, c'est qu'il ne viendrait à l'idée de personne de vouloir venir les démolir à grands coups de voyages à travers le temps...

*

Relevant péniblement les yeux de mon écran, j'avais une fugace pensée pour tous ces cons qui, la fleur de l'âge dans la bouche et fantasmant le soir en lisant des romans d'espionnage dans le creux de leur lit, se levèrent le lendemain matin en croyant participer à la naissance d'un Monde Nouveau. Qu'ils avaient été bien naïfs ! Qu'avaient-ils fait sinon avoir essuyé pendant qu'ils regardaient la télévision couleur le cul bien installé dans leur fauteuil, des yeux humidifiés par la vision d'un mec jouant du violoncelle sur les décombres du mur de Berlin ? Que pouvait-il leur en rester aujourd'hui ? Quels souvenirs et quels idéaux pouvaient-ils leur rester à tous ces vieux cons, maintenant que la plupart d'entre eux n'avaient même plus de dents pour mordre les racines du chrysanthème qui fleurissait au-dessus d'eux ? Moi, parce que j'avais hélas compris bien trop tôt qu'il était impossible de changer le monde, mais surtout parce que j'étais également bien trop lâche pour évoluer dans le monde tel qu'il était, j'avais rapidement laissé couler mes larmes une bonne fois pour toutes afin qu'elles se congelassent dans la guerre froide en compagnie des vagues souvenirs d'un gosse qui avait passé ses vacances pas très loin d'une petite ville en Allemagne ; et, dans ce qui ne devait être finalement qu'un petit village, car les enfants ont souvent tendance à voir tout en grand à leur âge, leur esprit se rapetissant seulement au fil des années qui passent, le petit garçon avait vu, hésitant entre la crainte et la fascination, les missiles et leur tête nucléaire pas très bien réveillée faire leur toilette tous les matins au milieu des champs des agriculteurs et de leurs vaches. Qu'elle avait dû être surprise cette année-là la mamie, en recevant sa carte postale !

Qui pouvait encore s'en souvenir de nos jours, de ce putain de mur et du soi-disant réchauffement historique qui s'en était suivi ? Qui s'en souvenait vraiment ? Combien étions-nous aujourd'hui à pouvoir encore fanfaronner : « Hé bien nous, quand on était jeune, on a failli l'avoir la troisième guerre mondiale ! » Notre troisième guerre mondiale... failli seulement... car un jour... tout s'était écroulé... putain de génération de ratés... Alors, pourquoi venir vous emmerder avec tout ça ? Hein ! Pourquoi ? Les murs vous croyez ? Ah oui... les murs... Si je vous disais que j'aimais bien les murs finalement. Si je vous disais que je les aimais bien parce qu'à l'exception de ce stupide mur de Berlin, ils résistaient bien mieux au temps que les êtres humains. Il en est même un devant lequel j'aimais me rendre pour m'y recueillir, il y a si longtemps. Oui, il y a si longtemps... c'était... Mais à quoi bon venir vous en parler maintenant... Non, oubliez ça, je ne suis pas certain que le moment soit venu de vous en parler. Laissons ça pour une prochaine fois, peut-être pour le jour improbable où je serai sous les ordres de Monsieur X et que je rédigerai pour lui son *Monsieur Je ne sais quoi*, moi l'anonyme pauvre type qui n'avait jamais eu le courage de raconter sa véritable histoire.

*

Parce que je me rendais bien compte que le temps avait altéré une écriture que dans ma jeunesse je trouvais fluide ; parce que pour jongler avec les mots, je devais maintenant bien trop souvent me baisser pour les ramasser après leur chute ; et parce que les dernières phrases s'étaient échappées de façon complètement désordonnée de ma mémoire, j'arrêtais d'écrire pendant quelques secondes. Ma main tremblait. Je sentis aussitôt le besoin impérieux de descendre une grande rasade du vin qui croupissait depuis une heure dans le fond d'une bouteille en verre grossier. Une bouteille en une heure, c'était finalement encore assez raisonnable pour quelqu'un qui passait à peine sept heures par jour éveillé, quelqu'un qui le reste du temps somnait dans le marécage d'un alcoolisme sans fard ni nénuphar. Sans fard ni nénuphar... Un rire piteux s'échappa de mon gosier et s'en alla glouglouter sur mon écran. Sans fard ni nénuphar... J'étais vraiment pathétique. Écrivain de l'Union de niveau 1AA1, alcoolique, vieux, cynique et finalement aussi con que les autres,

voilà que j'essayais de vous refourguer une pitoyable nouvelle aux ingrédients avariés : une vague dictature bureaucratique, un écrivain raté, des boîtes aux lettres défoncées par le progrès, et le tout agité par le souvenir convulsif d'une époque révolue et le mythe de ses espions échangés au clair de lune sous la guérite de Checkpoint Charlie. Pas franchement original tout ça pour une nouvelle d'anticipation que de vous faire sombrer dans mon passé. Non, tout cela n'était pas franchement original.

Bah ! au moins, me disais-je en balançant la bouteille vide dans la vieille poubelle grise à pédale qui restait constamment ouverte dans son coin de cuisine, je pouvais toujours envoyer ce torchon au Ministère et rester bien confortablement assis sur le dernier barreau de l'échelle, car ne méritais-je pas finalement la place que j'occupais, quand bien même j'évoluais dans un système de merde ? J'avais également en souffrance dans un fond de tiroir deux nouvelles assez médiocres : de la littérature de supermarché, l'histoire idiote d'une querelle de clocher, et je devais faire parvenir depuis plusieurs mois ces deux manuscrits à mon administration. C'était peut-être l'occasion de procéder à un envoi groupé... Mais tout ce cirque avait-il vraiment un sens, en ces temps où les boîtes aux lettres avaient disparu et que mes textes alimentaient systématiquement les déchiqueteuses depuis près de quarante ans ?

Les tourniquets

Dans le cadre de la disparition de la première classe, la Société Unifiée des Transports de l'Union (SUTU) lance un concours pour sélectionner le texte qui sera égrainé en continu via les nombreux haut-parleurs qui jalonnent nos quais de gare pendant le premier mois de cette petite révolution. Car avec la SUTU, chers citoyens voyageurs de l'Union, l'égalité n'est pas seulement dans la rue, elle est aussi dans le wagon !

J'ai toujours détesté les gares. Je me demande d'ailleurs ce que les romans peuvent bien leur trouver à ces gares, pour y balancer sans cesse leurs amants. Peut-être parce que ces amants-là puent tellement l'adultère qu'il n'y a qu'en ce lieu qu'ils peuvent venir baigner dans leur jus au milieu d'une foule grise de voyageurs feignants de ne pas les remarquer, et qui pourront ainsi ingénument proférer : « Non, cela ne me dit rien du tout monsieur l'inspecteur ! » quand il leur faudra faire la queue à la morgue pour tenter d'identifier une gueule d'ange défigurée par un mari trompé, car c'est toujours par un mari trompé que l'on se fait défoncer la gueule, la femme trahie étant de son côté beaucoup plus subtile quand est venue pour elle l'heure de crier vengeance. Mais, si je déteste autant les gares, ce n'est pas tant pour leur atmosphère de roman noir. Non, si je déteste autant les gares, c'est principalement à cause des tourniquets, ces tournoyants symboles de notre liberté sous surveillance qui nous attendent patiemment avant notre accès aux quais, avec le secret espoir de venir nous heurter violemment les tibias. Personnellement, je pouvais presque m'estimer heureux, car ayant judicieusement choisi d'être un humain parfaitement standard et normalisé afin de gagner ma tranquillité, les tourniquets me laissaient passer sans me prêter la moindre attention. En revanche, il en allait tout autrement selon que vous fussiez un homme avec une grosse valise, une femme promenant son enfant dans sa poussette, ou encore une vieille dame avec dans sa main droite sa canne, et dans sa main gauche la laisse menant à un petit roquet qui remplaçait avantageusement depuis quelques années son défunt mari, car si le chien mordait tout autant que l'homme, au moins sélectionnait-il bien mieux ses victimes. Pour tous ces spécimens propres à l'espèce

humaine, mais néanmoins hors-norme en regard des critères régissant le fonctionnement harmonieux de l'Union, il n'y avait pas d'autre possibilité que de passer par un imposant sas dont le système était si sophistiqué comparé aux primitifs tourniquets, que je serais bien en peine de vous en expliquer précisément le mécanisme. Autant vous renvoyer au panneau qui inaugurerait l'entrée de l'installation et qui détaillait précisément la procédure à suivre :

Instructions à l'intention des utilisateurs du système SVCAU (Système de Validation des Cas Anormaux de l'Union) :

1. Appuyez sur le bouton rouge pour ouvrir la première porte.
2. Positionnez-vous à l'intérieur du sas et restez immobile pendant exactement sept secondes.
3. Attendez ensuite trois secondes que la porte se soit bien refermée derrière vous.
4. Au premier signal sonore, passez votre carte de voyageur devant l'écran qui validera votre titre de transport. En cas de non-validation, appuyez sur le bouton noir situé sur le côté gauche du sas. Un contrôleur viendra alors vérifier votre titre de transport. En cas de titre de transport non valide, celui-ci dressera à votre rencontre une amende forfaitaire. Vous pouvez consulter les tarifs des amendes forfaitaires en touchant la zone tactile de l'écran située dans le coin inférieur droit, et dont la zone est délimitée par un rectangle rouge portant la mention « tarif des amendes forfaitaires ». En cas d'affichage à l'écran de la mention « défaillance système, titre de transport non validé » le contrôleur dressera également une contravention, car la défaillance du système étant impossible, cette hypothèse n'est pas prise en considération par le protocole en charge du processus en cours.
5. Un deuxième signal doit alors retentir, vous alertant alors que la fiche d'instructions n'ayant pu être complétée faute de place, la porte vous faisant face est momentanément bloquée.
6. Nous vous demandons de bien vouloir quitter le sas par vos propres moyens. Nous nous excusons pour la gêne occasionnée et nous vous remercions de votre compréhension. La SUTU et tout son personnel vous souhaitent un agréable voyage.

Si j'avais lu ce panneau il y a quelques années, peut-être

me serais-je demandé si cette suite d'opérations dans un si petit espace ne résumait pas à elle seule la paradoxale évolution de notre humanité, ou comment pendant de longues secondes, l'homme se retrouve complètement à la merci d'un progrès technique qu'il avait pourtant initié afin qu'il lui simplifiât la vie. Mais cet homme avec de telles pensées ayant aujourd'hui entièrement fondu dans le moule de l'Union, il était parfaitement illogique de lui donner la parole afin qu'il pût lui-même réfléchir et apporter une réponse quant à l'absurdité même de la situation ; et ce d'autant plus qu'avec de telles réflexions, je commençais à entrevoir un imposant troupeau de rhinocéros qui s'agglutinaient devant le sas. Il était urgent, avant que je sombresse dans la folie, que je reprisse le cours de l'histoire.

J'ai donc toujours détesté les gares et ses tourniquets, même si lorsque je voyais les vicieuses barres métalliques prises soudainement d'un excès de moralité couper en deux les couples illégitimes, un vague sourire mesquin parvenait à traverser mon visage. Malheureusement, même mesquin, le sourire que j'arborais ne pouvait durer indéfiniment, tant il était éphémère le temps pendant lequel on pouvait se réjouir de la défaite de ses ennemis.

*

Ce soir-là, la gare est noire de monde, et on ne voit pas à deux mètres devant soi ; l'atmosphère qui y règne est difficile à décrire, mais en croisant le regard de nombreux voyageurs, je crois déjà entrevoir l'angoisse de ceux qui comprennent que jamais ils ne pourront prendre leur train. Ce mauvais pressentiment m'incite à vouloir faire demi-tour, mais il est déjà trop tard. Je commence à me sentir compressé et ballotté de tous les côtés. Je suis pris dans un étai. Au milieu de cette cohue, j'ai à peine le temps d'apercevoir la dizaine de tourniquets donnant accès aux quais, condamnés par des agents de maintenance. Malgré leurs gestes qui passeront rapidement de la fermeté au désespoir, ils ont toutes les peines du monde à contenir la foule avec l'aide de deux barrières de chantier et d'une ridicule rue-balise rouge et blanche censée rediriger les voyageurs vers les trois tourniquets encore accessibles. C'est à ce moment-là que tout a basculé. Dans un énorme fracas, les barrières sont projetées au sol par la poussée continue des voyageurs. Sur ma

gauche, du côté du gros sas, deux hurlements répondent à leur chute. Je ne contrôle plus mes pieds : ils viennent de quitter la terre ferme et je suis emporté comme une vulgaire brindille peut l'être par une petite brise légère. Un choc violent me catapulte entre les barres d'un tourniquet et je commence à étouffer sous la pression de la foule. À côté de moi, un jeune homme coule au milieu de celle-ci. De rage, je tente de me dégager. Alors je frappe. Je frappe. Sans discernement. Je frappe encore. Je jette à terre une jeune fille avant de la piétiner avec la poussette de son enfant ; puis, c'est une gerbe de sang qui m'aveugle au moment où j'assène, à l'aide d'une barre de fer qui vient de s'arracher d'un tourniquet, un terrible coup dans le dos d'une vieille femme dont le fidèle compagnon n'aura été finalement d'aucune utilité ; déstabilisée par le choc, elle vacille un instant avant que son visage ne s'écrase contre le mur en béton qui sépare la gare de ses longs couloirs d'accès. « Mais merde, je ne vais quand même pas finir écrabouillé dans une gare à cause d'une maintenance de tourniquets, cela n'a absolument aucun sens ! » Et de redoubler d'énergie pour tenter de me sortir de cet enfer, tout en remerciant la providence de n'avoir eu à affronter jusqu'à présent que de bien faibles combattants. Le mur, contre lequel des dizaines de corps étouffés et désarticulés s'agglutinent dans le froissement des vêtements et le craquement des os, est maintenant à un mètre de distance ; et mon instinct de me dicter sa loi ; et mon instinct de me forcer à faire demi-tour pour laisser le mur derrière moi. Je ferme les yeux et m'apprête à partir à contre-courant, mon arme à la main. Ensuite ? Il ne m'en reste aucun souvenir. Ou plutôt... à partir de ce moment-là, les caméras de surveillance de la gare ont perdu ma trace. Quand elles m'ont retrouvé, j'étais en train de rattraper, toujours avec mon morceau de tourniquet dans les mains, un couple de jeunes gens dans un des couloirs les plus reculés de la gare. Le responsable de la sécurité ne se donna pas la peine de me divulguer la suite de l'enregistrement. Il fit pivoter sa chaise, me fixa longuement de façon théâtrale à la manière des acteurs de ces séries télévisées qui m'abrutissaient du matin jusqu'au soir, et m'annonça : « Cher Monsieur, votre attitude pendant notre test en condition réelle d'un mouvement de panique nous porte à croire que vous avez toute votre place au sein des équipes de sécurité de la SUTU ».

*

Depuis ce jour, j'ai un travail et un appartement de fonction dans l'enceinte même de la gare. Depuis ce jour également, il n'y a plus rien qui dépasse ; les amants honteux ont disparu, et les caméras de surveillance ronronnent tranquillement de retransmettre des images de voyageurs sans histoire. C'est sans doute pour cela que j'ai le temps de rêvasser maintenant que j'ai fini d'installer les deux barrières et la rue-balise qui permettront à la société de maintenance d'intervenir tranquillement sur les tourniquets qui donnent accès aux quais. D'un œil, je regarde la foule blanche des voyageurs qui attendent docilement de pouvoir passer par les trois tourniquets opérationnels ; de l'autre, je m'apprête à assister au perfectionnement dudit système : des ouvriers vont venir installer des pointes en fer sur les barres des tourniquets. C'est comme ça qu'ils faisaient à ce qu'il paraît au Moyen Âge. Comme quoi, il ne faut pas désespérer, l'homme semble enfin retenir, sinon les leçons du passé, au moins certains détails de l'Histoire.

Le roman noir

Selon les Services Statistiques de l'Union, le roman noir est la lecture préférée de ses habitants. Pour mémoire, rappelons que les lectures des habitants de l'Union sont réparties en quatre grandes catégories de couleur :

Livres noirs : 45 %

Livres rouges : 30 %

Livres roses : 20 %

Livres verts : 15 %

Sans entrer dans le détail d'une méthode scientifique extrêmement complexe et délicate à mettre en œuvre nécessitant l'intervention de nos plus brillants spécialistes, sachez toutefois que :

1. les livres noirs, dont les romans de la même couleur font partie, sont composés d'ouvrages mettant en perspective des individus dans des situations en inadéquation avec les lois de l'Union.

2. les livres rouges, petits et grands, sont constitués des publications pour la jeunesse officiellement étudiées dans le cadre du Système de Rééducation de l'Union. Il s'agit d'œuvres dites imaginatives mettant en exergue les valeurs morales auxquelles l'Union est attachée. On citera « l'Union fait la force » et « La communauté de l'Union », œuvres qui ont maintenant remplacé l'obsolète « bouillon aux herbes folles ».

3. les livres roses sont unifiés sous ce très beau slogan : « les livres roses sont l'Union parfaite entre l'hygiénisme et la clinité de la sexualité ». Notons à cette occasion que ces deux termes (hygiénisme et clinité) viennent d'entrer dans le Dictionnaire de l'Union, dictionnaire qui ne figure pour l'instant dans aucune catégorie, mais qui pourrait d'ici deux ou trois ans se retrouver dans la catégorie « livres bleus », le temps que le groupe de travail chargé du choix de la couleur des livres ait rendu son rapport auprès du Ministère de l'Union compétent, et le temps que nos spécialistes recalculent l'ensemble des programmes nécessaires à l'élaboration des statistiques.

4. les livres verts regroupent un ensemble de vieux machins

recyclés de développement durable de terroir, dont le fameux « La soupe à l'Union » véritable référence d'un genre finalement encore très jeune.

Maintenant, le concours proprement dit. Le ministère de l'Intérieur de l'Union, orfèvre en la matière, souhaite récompenser une nouvelle où les personnels de son ministère seront mis en valeur dans un vibrant hommage à leur abnégation et à leur courage eu égard à la difficile tâche que constitue l'exercice de leurs fonctions. En espérant, cher ami écrivain de l'Union, que vous ne resterez pas à quai !

Lorsque je fus présenté au lieutenant de police après une interminable attente, rien ne laissait présager de ce qui allait suivre, m'imaginant sans doute découvrir le protagoniste d'un de ces romans noirs qui étaient empruntés par centaines à la bibliothèque dont j'avais la charge depuis maintenant trois ans. Minoritaires et considérés au départ comme des sous romans, les romans noirs s'étaient un jour révoltés contre l'ordre établi. N'en soyez pas étonné ami lecteur, car il en va des livres comme des hommes. Depuis les débuts de l'humanité, le faible se sera révolté contre le fort, tandis que l'humaniste, de son côté, aura soutenu le faible. Et parce que l'homme est homme, le faible sera devenu fort. Et l'on aura alors compris pourquoi l'humaniste le soutenait. Dans le cas d'une révolte particulièrement violente, dans le cas d'un soulèvement terriblement sanglant, alors les forts auront fini par disparaître, laissant leur place au faible qui faute de concurrence le sera resté. Et là, l'humaniste, lassé par l'uniformité d'un monde qu'il jugera peu stimulant pour son intelligence, appellera de toutes ses forces qu'un miracle veuille bien remettre les hommes à leur juste place. Il en va des livres comme des hommes, en tout cas des livres qui sont écrits par les hommes. Mais revenons à notre roman noir...

Je m'attendais donc à découvrir un inspecteur plus ou moins débraillé à la tête d'un bureau poussiéreux jonché de dossiers aux cas jamais élucidés. L'inspecteur aurait dû être en fin de carrière, alcoolique, désabusé, et surtout un célibataire endurci qui n'en était pas moins emmêlé dans des histoires sentimentales encore plus complexes que les cas qu'il n'arrivait pas élucider ; en dernier lieu, il aurait également dû être méprisé par sa hiérarchie, notamment par le

commissaire de police, qui régissant en politicien retors ce commissariat de quartier, lorgnait certainement la place de son supérieur au commissariat central. Mais la réalité, ou plutôt notre existence, se déroule souvent bien loin des mirages de la fiction, car voici de quelle façon je fus accueilli alors qu'enfin, j'entrais dans le bureau de l'inspecteur :

« — Monsieur, asseyez-vous, je vous en prie !

— Je vous remercie monsieur l'inspecteur.

— Nous sommes sincèrement désolés, mes hommes et moi, de vous avoir fait venir. Mais je suis certain que nous n'aurons pas besoin de trop abuser de votre temps !

— Rien de grave j'espère, monsieur l'inspecteur ?

— Non, rien de grave, monsieur le bibliothécaire, ne vous inquiétez pas ! »

En prononçant cette brève entrée en matière, l'affable officier de police avait habilement contourné son bureau pour venir me saluer, ce qui me laissa le temps de jeter un regard furtif sur les aspects les plus saillants de sa physionomie. Il avait tout du fonctionnaire s'appêtant à grimper les échelons de la hiérarchie, à commencer par sa façon de s'habiller, me rappelant ainsi combien il était important de soigner son apparence lorsque l'on souhaitait emprunter rapidement le long chemin qui mène vers le pouvoir : costume bleu marine en laine réalisé sur mesure et parfaitement ajusté ; chemise blanche aux reflets bleutés et cravate idoine. Certes, l'énumération vous paraîtra peu enthousiasmante, et j'en suis le premier désolé, mais la tenue de l'inspecteur, même si elle n'était pas dénuée d'élégance, ne laissait effectivement aucune place à la fantaisie. Tout avait été pensé dans le moindre détail, jusqu'à la couleur des chaussettes qui se dérobaient à mon regard sous un pantalon impeccablement ourlé sur de longues chaussures, et dont les lacets eux-mêmes étaient dans le ton d'un triptyque qui se terminait un peu plus haut par une ceinture fermement serrée à la taille. Adaptait-il d'ailleurs toujours aussi élégamment sa tenue vestimentaire en fonction des circonstances ? Après avoir reçu le bibliothécaire de la ville, sortira-t-il du casier en fer relégué dans un coin reculé de la pièce, une paire de bottes en caoutchouc et un ample imperméable, les deux dans un jaune marin du plus bel effet, et qui étaient destinés aux humides virées nocturnes organisées au

fond des bois à la recherche d'une promeneuse imprudente ? Et si je parle ici d'une *promeneuse imprudente*, que vous ne vous mépreniez point quant à mes propos, car j'étais moi-même horrifié et extrêmement choqué de constater que la féminité n'avait sans doute jamais été autant en danger, notamment depuis que le Ministère des Femmes de l'Union avait décidé d'octroyer deux journées par semaine à la condition féminine ; à croire que tout ceci commençait malheureusement à taper sur le système de pas mal de mâles en mal de virilité. Ainsi, un cruel paradoxe voulait que d'un côté la féministe gonflât sans prendre le moindre risque sa poitrine devant les photographes, et que de l'autre, l'amoureuse de la nature bravât de grands dangers en allant effectuer une simple promenade dans le bois derrière chez elle, tant il n'était pas rare hélas qu'on la retrouvât à demi nue avec un sac-poubelle bleu sur la tête, le travail du commissaire dandy en tenue de pêcheur se bornant alors à déterminer si la femme avait été violée avant ou après avoir été étranglée. Je m'interrogeais d'ailleurs sur le fait que ce genre de statistiques n'intéressât pas tant que cela les services dédiés au sein du gouvernement de l'Union. Curieuse Constitution de l'Union qui avait gravé dans ses textes fondateurs le droit de vivre. Curieuse époque qui ne vous en laissait pas le temps...

« — Pardonnez-moi de vous avoir fait patienter si longtemps, monsieur le bibliothécaire, mais j'ai dû me rendre en urgence à la morgue pour une identification. Une sombre histoire d'adultère encore une fois. Depuis que l'on a enlevé du Code Civil de l'Union que les époux ne se devaient plus fidélité, je n'ai jamais eu à faire face à autant d'homicides de ce genre. Mais oublions mon sordide quotidien voulez-vous ? car sans doute souhaiteriez-vous plutôt connaître les raisons qui vous auront emmenées jusqu'ici ?

— Je pensais que c'était vos collègues qui m'avaient emmené là, monsieur l'inspecteur, mais je vous en prie, je suis à votre écoute !
— Vous êtes vraiment un homme d'esprit, monsieur le bibliothécaire. Et en parlant d'écoute, je voulais justement vous faire entendre... »

Un bruit sourd vint soudain interrompre le début de la joute oratoire des deux hommes, interruption d'autant plus dommageable que l'écrivain avait entretenu pendant un instant l'espoir de pouvoir revenir à une forme de récit un peu plus à son goût. Cependant, tout

en déplorant qu'il ne fût pas toujours libre d'écrire exactement comme il le souhaitait, il accepta de mauvaise grâce le cours que prenaient les événements, et suivit en maugréant, sans vraiment prendre le temps de chercher une métaphore un tant soit peu originale, le courant d'un fleuve qui s'apprêtait à affronter de bien sombres remous.

Le visage de l'inspecteur, sur lequel je n'avais fait entrevoir jusqu'à présent qu'un demi-sourire de contrefaçon, se transforma en un rictus inquiet et bien réel, en même temps qu'il se précipitait sur le téléphone ; le vacarme se rapprochait. Il me sembla percevoir comme des bris de verre, des éclats de voix, des détonations. Le policier, raccrochant rageusement le téléphone dont la ligne avait très certainement été coupée, s'empara alors de son arme de service et m'intima l'ordre de me mettre à l'abri. Le brouhaha était tel maintenant, et les cris si stridents, qu'un réflexe me fit placer mes mains derrière ma tête, les coudes en protégeant les côtés, un peu comme ces passagers d'un avion en chute libre qui, sachant pourtant pertinemment qu'ils vont mourir au moment même de l'impact, appliquent jusque dans leurs derniers instants les consignes des hôtesses de l'air dont ils moquaient le rituel sécuritaire juste avant le décollage. Alors que j'allais essayer de me cacher sous un meuble quelconque, la porte du bureau du policier s'ouvrit violemment sous l'effet du souffle de l'explosion qui venait d'ébranler tout le bâtiment. Une épaisse fumée blanche et noir envahit immédiatement l'officine pendant qu'un lourd silence s'abattait dans l'espace. L'officier de police n'eut pas le temps de se servir de son arme face à la masse rougeâtre, fumante et haletante qui venait de pénétrer dans la pièce ; sans sommation aucune, elle vida son chargeur sur le fonctionnaire dont la fulgurante carrière annoncée appartint alors irrémédiablement au passé. Sur le costume bleu à peine froissé, le rouge commençait son inexorable invasion dans un goutte à goutte très pudique.

— *Yippee-ki-yay, motherfucker !* s'exclama alors l'homme sorti du néant (ou d'un divertissement pour salle obscure, ce qui finalement était à peu près la même chose).

— Excuse-me mister, but I don't understand very well. Hum... Can you speak in french ?

À cet instant, l'homme, recouvert de sang et les pieds nus, me tendit une télécommande en criant : « Subtitles ! Choose your fuckin' subtitles ! »

Pause. Retour au chapitre précédent. Choix des sous-titres : français. Fin de la pause.

— *Yippee-ki-yay, pauvre con !* s'exclama alors l'homme sorti du néant (ou d'un divertissement pour salle obscure, ce qui finalement était à peu près la même chose). Follow me ! Pardon, suivez-moi et vite ! J'ai pour mission de vous faire sortir de cet endroit où vous n'avez pas votre place !

— Mais enfin ! de quoi parlez-vous ? Ne croyez-vous pas que c'est plutôt votre présence qui est quelque peu déplacée ? Et je n'ose même pas parler de votre comportement et de votre accoutrement !

— No you motherfucker ! pardon... Non cher monsieur ! C'est vous qui n'avez rien à faire ici. Vous devriez être dans un roman noir ! Pensez-vous vraiment que cela soit le cas ? L'ordinateur central a complètement déconné et s'est emmêlé les pédales entre « roman noir » et « roman policier ». Il a fallu le reprogrammer sur « film d'action » afin que je puisse intervenir ! Mais nous contrôlons la situation maintenant, je vais vous sortir de ce trou à rats et...

Mais le disque digital est versatile. Il se raye, il s'enraye, et voici le bibliothécaire qui disparaît dans une bouche d'égout dont la plaque avait été négligemment mise de côté par les accessoiristes du studio. On imaginera alors le pauvre homme glisser dans un long et inextricable réseau tubulaire jusqu'à ce que la chute se fasse de plus en plus lente et que son corps inconscient bascule presque en douceur au fond d'une salutaire dépression que le sol avait creusée pendant de nombreux siècles pour fuir sa mélancolie et l'usure du temps. Comment allait-on le retrouver après cette plongée dans les profondeurs de la terre ? Sans mémoire au fond d'une caverne ou d'un souterrain ? Notre rangeur de livres, qui n'avait pour l'instant eu que des amours platoniques (curieuse image allégorique), allait-il être propulsé dans un univers en perte de sens peuplé de rongeurs de livres et d'amours œdipiens ou toute situation plus ou moins complexe que ne renierait pas une certaine madame Fusin-Dumerg ?

Vous le saurez en découvrant la deuxième saison de... non, franchement, tout ceci est ridicule...

*

Ma main rentre en contact avec une substance amniotique ; je prends un peu de ce tiède fluide dans le creux de ma paume et le porte à ma bouche ; il a le goût du sucre et de l'argile, et je sens comme des grains craquer sous mes dents. J'entends les gouttes tomber d'entre mes mains dans des petits sons cristallins qui éclaboussent le sol. Je redresse légèrement la tête, et encore replié presque entièrement sur moi-même au moment où j'entrouvre les yeux, je n'arrive pas à distinguer quoi que ce soit ; il me faudra du temps pour deviner que je suis entièrement entouré de noires parois ; il me faudra du temps pour découvrir face à moi, une petite brèche autour de laquelle quelques coups donnés laissent entendre la faible épaisseur de la cloison. J'approche doucement mes doigts de la fissure ; j'hésite un instant à les insérer et préfère caresser imperceptiblement la légère boursoufflure humide qui enveloppe la petite fente ; alors, lentement, j'entreprends d'écarter la brisure qui se met à suinter abondamment avant de rendre l'âme dans un long déchirement organique. L'espèce de membrane qui m'emprisonnait gît maintenant piteusement à mes pieds. Il fait froid et je commence à grelotter, prenant tout à coup conscience de la chaleur qui m'entourait quelques instants auparavant. Je ne distingue toujours rien ; une envie subite de hurler et de pleurer s'empare de moi ; la panique m'enlace dans sa douce folie et alors que je veux m'élancer à la recherche d'une nouvelle source de chaleur, j'arrive à peine à me lever. Je titube. Une rugosité et je m'écroule face contre terre. Enfin la tiédeur d'une substance liquide, sans doute le sang qui s'écoule de mon nez blessé. Mais qu'importe, c'est enfin un peu de chaleur qui m'apporte le souffle d'une tranquillité passagère. Je suis toujours plongé dans l'obscurité. Peut-être suis-je vraiment dans un roman noir dorénavant ; mais le bibliothécaire que j'étais devait-il prendre tout ce qui était écrit au pied de la lettre ? C'est à ce moment que dans le noir, s'éleva un murmure dont je ne discernai que des bribes :

Je suis malade [...] méchant [...] rien d'attrayant [...]

Le chuchotement s'interrompit un instant. D'où je me trouvais, si je ne pouvais absolument rien voir, j'entendis en revanche distinctement le bruit de la page qui se tournait.

[...]souterrain sordide[...]

Le murmure reprit pendant quelques secondes, puis s'arrêta de nouveau, comme si son auteur avait senti ma présence. J'avançai maintenant lentement vers ce que je croyais être la source de la psalmodie. Après quelques pas, l'obscurité sembla laisser la place à la pénombre, et je commençai à distinguer comme une vague lueur. Plus je m'approchai et plus la lueur se muait en lumière. La litanie reprit, et à l'instant même où je m'aperçus qu'elle se muait progressivement en une lecture claire et intelligible, un bruissement de plus en plus fort vint la recouvrir totalement. Quelle ne fut pas ma stupeur en découvrant des milliers de rats affairés autour d'innombrables ouvrages plus ou moins altérés par l'humidité des lieux ! Au milieu de cet improbable agencement, un rat qui me sembla plus gros que les autres trônait bizarrement au-dessus de ses congénères. J'avançai encore un peu et, arrivant enfin à sa hauteur, je fixai incrédule le petit mammifère. Il était là à se trémousser sur un livre, son museau en reniflant consciencieusement chaque recoin, chaque page, chaque ligne et chaque lettre, comme si de l'encre pouvait s'échapper une substance odorante dont il raffolait. Parfois, le reniflement s'arrêtait pour laisser place à ce que j'interprétais comme un petit éternuement. Au bout d'un court instant, visiblement satisfait, il recula pour sortir du livre, tourna la page avec son museau et reprit son manège au milieu de l'ouvrage. Et puis, tout à coup, sans que j'eusse l'impression qu'il sentait ma présence, il se mit à parler et je reconnus dans cette voix maintenant si proche, le murmure lointain qui m'avait guidé jusqu'à lui :

« Dans le monde d'aujourd'hui, ce sont les rats qui prennent soin des livres. Au-dessus, loin de la pénombre de cette caverne, les êtres humains quant à eux, les font disparaître. En de telles circonstances, où vaut-il mieux être, Monsieur le bibliothécaire ? En de telles circonstances, qui vaut-il mieux être, Monsieur le bibliothécaire ? Regardez bien autour de moi tout ce grouillement de pattes ; et si ce maelström ressemble à s'y méprendre à une scène de

hall de gare, ici au moins, les rats ne s'entre-tuent pas. Alors Monsieur le bibliothécaire, qu'attendez-vous pour venir vous installer avec nous ? Je ne vous propose pas de venir me rejoindre au milieu de ce livre, car sans doute préférez-vous mettre un peu de distance vis-à-vis de ces ouvrages dont l'imaginaire qui s'en échappe vient s'immiscer dans votre propre réalité. De surcroît, vous avez certainement consacré, au cours de ces trois dernières années, la totalité de votre temps aux livres : à les classer ; à les ranger ; à souffler la poussière sur ceux qui s'endormaient dans le fond d'une bibliothèque ; et à les lire aussi parfois... Peut-être même de façon fugace avez-vous, au cours d'une nuit passée derrière les vitres d'une porte-fenêtre, pensé à en écrire un avant de renoncer avec raison à cette folie passagère. Ne regrettez rien, et oubliez cela maintenant voulez-vous ? Allez plutôt vous fondre dans la masse de vos condisciples. Ah ! une dernière chose... Si du large tube que vous voyez là-bas devait un jour tomber un livre, n'allez pas non plus le fuir comme la peste : apportez-le-moi... »

Aide à la rédaction

Centre de l'Union
Une semaine après l'infini

Cher écrivain de l'Union,

Cela fait maintenant exactement sept jours que le Ministère a lancé son concours, et il nous a semblé nécessaire de vous faire parvenir, par l'intermédiaire de la Société des Écrivains de l'Union, quelques éléments supplémentaires destinés, non pas à orienter vos écrits, car *la liberté de création est l'essence même de la catharsis émotionnelle inhérente aux valeurs de l'Union*, mais à vous inculquer une méthode d'écriture commune, afin que nul écrivain de l'Union ne puisse se sentir injustement discriminé par une imagination qu'il aurait inférieure à ses autres collègues, alors qu'il n'en est nullement responsable.

Veuillez agréer, cher écrivain de l'Union, mes très sincères salutations.

Signé,
Pour monsieur X
Mademoiselle B
Secrétaire particulière de Monsieur X

PS. Veuillez également excuser ce texte administratif relativement bref et peu détaillé, mais Mademoiselle B, la nouvelle secrétaire très personnelle de Monsieur X, malgré toute la souplesse (*souplesse ? êtes-vous bien certain de vouloir utiliser un tel vocable, Monsieur X ?*) qui la caractérise, ne maîtrise pas encore totalement la quintessence du vocabulaire de l'Union, une telle richesse ne pouvant s'assimiler d'un seul trait... d'Union...

Des nouvelles de l'écrivain

En suivant scrupuleusement la fiche de procédure jointe en annexe, nous vous prions de bien vouloir adresser à la Société des Écrivains de l'Union un dossier complet relatif à l'ensemble de vos méthodes de travail. Il est fortement recommandé d'illustrer vos propos par des exemples, ces exemples pouvant provenir d'écrits déjà publiés, voire de textes en cours de rédaction. L'ensemble des données collectées serviront pour :

- 1. procéder, en collaboration avec le ministère de tutelle, à une nouvelle édition, plus riche encore, du chef-d'œuvre de Monsieur X : « Comment j'ai écrit mon premier roman ».*
- 2. mettre à jour votre dossier afin de vous proposer les formations qui ne manqueront pas de vous faire défaut une fois que nos services auront analysé vos (in)compétences.*

Je m'extirpais lentement de ma chaise. Au milieu du torrent d'insultes que je déversais à l'encontre du couvercle de la poubelle qui s'était inexplicablement refermé pendant mon sommeil, je me baissais sous l'évier rempli de graisses diverses et saisissais, dans un petit placard en formica blanc jauni par la saleté, la petite pelle et la balayette qui allaient m'aider à ramasser les multiples éclats de verre qui s'étaient éparpillés sur le sol quand la bouteille était venue heurter le rabat de mon dépotoir miniature. C'est dans cette lamentable position que je découvris, négligemment glissée sous la porte, la nouvelle lettre accompagnée de l'en-tête ministériel ; et, comme si la fermeture du couvercle de la poubelle avait encouragé la boîte contenant mes quarante années d'errance littéraire à s'ouvrir, je fus subitement saisi d'un profond sentiment d'impuissance au moment de poser l'enveloppe sur un coin de table après m'être péniblement dégagé de ma posture humiliante. J'avais tout à coup la désagréable impression d'être à l'unisson avec mes bouteilles vides. Comme elles, j'avais touché le fond, un fond où ne croupissait plus aujourd'hui que le désespoir d'un homme qui n'avait rien su faire d'autre de sa vie que de tenter d'écrire encore et toujours la même histoire, à savoir la sienne. J'avais pourtant bien essayé de m'en éloigner, mais tout ce que j'avais pu écrire m'avait jusqu'à présent inexorablement ramené vers mon propre rivage et son prévisible

dénouement : un jour je m'y échouais, le lendemain je me noyais avant même de l'atteindre. Pendant quarante années, mes écrits avaient été à l'image de ma vie : banals, monotones, d'une platitude absolue, mais surtout bien loin des attentes d'une cohorte de lecteurs toujours plus nombreux à ne vouloir tourner les pages que d'une mécanique bien huilée d'univers imaginaires, des univers qui leur étaient d'ailleurs devenus avec le temps si familiers, qu'ils se substituaient bien souvent de la plus naturelle des façons à leur vie quotidienne ; et, sous ces bien tristes tropiques, intrigues à rebondissements et amours contrariés ne cédaient plus en rien à la fantaisie.

Que pouvais-je donc leur apporter de plus à ces lecteurs, afin de les attirer dans mon modeste quotidien ? Mes pauvres petits trajets en train de banlieue ? Avec quoi pouvais-je les faire rêver ? alors même que dans mes écrits je refusais toute compromission, notamment celle de fabuler. Non, ami lecteur, jamais je n'oserais vous faire croire que lors d'un simple voyage en chemin de fer, vous pourriez rencontrer l'amante idéale chez cette mystérieuse voyageuse langoureusement étendue dans un compartiment capitonné de l'Orient Express ; cependant, n'allez surtout pas croire que je n'ai jamais été tenté de vous laisser seul en compagnie de cette belle inconnue, bien au contraire ! Souvent j'ai été tenté de vous faire tomber follement amoureux de cette belle âme voyageuse, mais bravement, j'avais résisté, alarmé que j'étais à l'idée d'être aussi celui qui aurait pu vous faire redescendre sur terre, voire coucher sous les rails pour les plus sensibles d'entre vous, après la description d'un tel être aussi inaccessible que toutes ces étoiles qui filaient au-dessus de la forêt au mitan de l'été. Ah ! Quelle folie que de vouloir faire croire que la littérature ne cède jamais, ni à l'habitude, ni à l'ennui, et encore moins à la petitesse de la vie ! Ah ! Quelle cruauté que de vouloir maintenir aux yeux de son lecteur l'illusion que la littérature est Littérature ! Ah ! Quel leurre que de changer, au gré de ses écrits, l'espace et le temps de son récit, de moduler les grandes descriptions par des cascades de dialogues, ou encore de passer de la rhétorique à l'art de bien maudire ! Ah ! Quel artifice que de transformer son récit en nouvelles, puis ses nouvelles en roman ! Mensonges et illusions que tout cela ! Et pendant que les premiers viendront vous bercer doucement dans votre désir impérieux

d'évasion, les seconds viendront réveiller mes obsessions les plus refoulées. Oui, de romans en autobiographies et d'autobiographies en recueils de poèmes, alors que le lecteur se laissera paresseusement porter d'un ouvrage à un autre, l'auteur devra, dans toute sa solitude, se débattre contre des pensées qui affleureront toujours plus douloureusement l'encre et le papier au fur et à mesure de l'avancée de ses histoires. Pauvre écrivain qui, n'aspirant qu'à s'affranchir de toutes ses obsessions, découvre à cet instant que sa principale hantise n'est rien d'autre que l'épouvantable angoisse d'arriver à s'en débarrasser. Tiens ? le voilà qui tergiverse ! il hésite à continuer... si jamais... Si jamais l'écrivain devait s'approcher si près de ce but, si jamais l'écrivain sentait arriver ce moment où enfin il allait parvenir à écrire tout ce qu'il retenait au fond de son âme, qu'allait-il bien pouvoir lui rester à accomplir une fois atteint ce dessein si longtemps caressé ? L'écrivain était-il prêt à révéler sa pensée dans toute sa pureté et à l'appriivoiser en mots qui allaient soudainement jaillir sur le papier de la plus merveilleuse des façons ? Son unique raison d'être ne tenait-elle pas justement dans la recherche perpétuelle de la captation de la pensée la plus parfaite par l'écriture la plus parfaite ? Bien des fois j'ai été proche de réussir à exprimer le tréfonds de mon âme, d'exprimer ce que je croyais pour toujours inexprimable. Et à chaque fois le même effroi me saisissait, cette même terreur qui me vrillait l'estomac lorsque je voyais au loin comme un semblant de Vérité ; alors, tel un Icare qui au dernier moment aurait eu la lucidité de ne pas se laisser aveugler, tel un Moïse qui lui n'avait pas dévisagé le buisson qui se consumait, j'interrompais ma prose un bref instant, juste le temps de laisser la pensée qui m'aurait fait cesser d'écrire s'envoler pour l'éternité vers cet astre dont les rayons brûlants transperçaient les vitres de ma cuisine et donnaient un aspect presque éclatant à mon sordide bac à ordures.

*

Épuisement. Malaise. Mal-être. Un grand vide finit de se blottir au creux de mon ventre, pendant que dans mon crâne se dressait un mur invisible dont les briques auraient été chauffées à blanc. Et cette profonde lassitude qui m'envahissait, m'envahissait...

J'acceptais toujours difficilement de passer d'un instant où

l'air semblait si cristallin et le ciel si lumineux, à la triste réalité d'un retour sur terre au cours duquel je portais un regard morne et désespéré sur ce que je venais d'écrire. Alors, dans un geste de grand découragement, je déchirai la page en un maximum de morceaux, avant de les enfoncer, un par un, méthodiquement, pendant de longues minutes, dans la bouteille où ne subsistait maintenant plus qu'un visqueux dépôt noirâtre. Rasséréiné par cette lente et minutieuse opération, je penchai légèrement la tête en même temps que j'inclinai la bouteille pour en répandre le dépôt, et comptai alors tranquillement tous les bouts de papier qui, se teintant d'un rouge aviné, vinrent sagement se coller le long de la paroi de verre. Qu'ils étaient pitoyables, une fois en morceaux, ces pauvres petits fragments de papier ; et, avec le mauvais sourire de l'ivrogne, je balançai la bouteille au milieu de tous mes autres déchets.

*

Voilà, l'instant est passé. C'est avec soulagement que je peux m'en retourner dans le dédale de mes phrases livrées à l'ennui du soldat littéraire contemplant à la loupe un désert sans Tartares. Derrière un air faussement goguenard, j'exécute maintenant devant vous et sans vergogne aucune, une pirouette en forme de référence livresque. Oui, je peux continuer de vous tromper avec cynisme et sans le moindre remords, très chers innocents lecteurs. Qu'il m'amuse d'ailleurs d'écrire que vous êtes innocents, alors que je ne vois en vous que d'apathiques spectateurs – oserais-je écrire un jour, de malsains voyeurs ? – se repaissant avidement du lugubre spectacle de mes cauchemars. Permettez-moi de vous saluer comme il se doit, vous les risibles pantins qui articulez si bien la grotesque et théâtrale mise en scène de ma carrière littéraire, et inversons les rôles, si vous le voulez bien, le temps d'une représentation.

À l'aplomb de mon bras gauche, pendouille l'hypothétique lecteur de mon premier opuscule, et qui, pour ma plus grande joie, renouvelle ici l'expérience. Une simple arabesque dessinée par ma main et voilà le fantoche ballotté par ce sentiment de déjà-vu qui parfois vient s'immiscer en secret au milieu de mes écrits. Mais chut ! car vous entrez en scène :

« Ah oui, des rats. Encore des rats. Toujours des rats. Tant mieux, tant mieux ! c'est si... comment dire... c'est si humain tous ces rats. Oui, c'est exactement ça : c'est tellement humain tous ces rats qui grouillent tels des mots au milieu d'une page. Il me semble d'ailleurs les avoir déjà croisés à la fin de la nouvelle précédente, une belle histoire en compagnie d'un sympathique bibliothécaire. Comment s'appelle-t-elle déjà cette nouvelle ? – Ah mince, j'ai déjà complètement oublié ! Attendez que j'en retrouve le titre. Bon, pour cela, je dois m'en retourner quelques pages en arrière... alors blablabla Je suis malade [...] méchant [...] rien d'attrayant [...] blablabla. Non ce n'est pas ça... blablabla [...] souterrain sordide [...] Non, ce n'est pas ça non plus. Atchoum ! Je me demande si je ne suis pas un peu allergique au papier ! Hum, qu'elles sentent bon ces pages pourtant. Snif snif... Atchoum ! C'est un peu pénible tout de même ! Ah voilà ! j'ai retrouvé le titre de la nouvelle en question : « Le roman noir ». C'est fou comme l'on peut vite oublier ! Ah ! Et aussi, maintenant que cela me revient... J'avoue avoir été quelque peu perturbé par l'irruption de ce personnage imaginaire, souvenez-vous, celui qui détruit tout sur son passage. Je trouve d'ailleurs cet épisode un peu trop avant-gardiste à mon goût. Ah ! j'allais oublier... »

Mais le voilà qui prend goût au spectacle, semble-t-il ! Visiblement, il souhaite se lancer dans une seconde tirade ; laissons-lui donc encore un peu la parole :

« Ah ! j'allais oublier ! Toutes ces allusions récurrentes à l'univers des gares et des trains, c'est un vrai délice ! Bien entendu, c'est écrit de façon beaucoup plus subtile que dans le premier livre, mais c'est tout à l'honneur de l'écrivain que de vouloir s'améliorer au fil de ses récits ! Et puis, c'est un univers qui me parle tellement ! J'ai d'ailleurs l'impression d'être dans mon propre quotidien : un quai, une gare, un train, des voyageurs, et moi qui tournicote au milieu de tout cela. Qu'il m'est rassurant de penser qu'un écrivain puisse avoir une vie aussi minable que la mienne, une vie pendant laquelle rien ne se passe, si ce n'est la sensation que ses faits et gestes ne semblent pas lui appartenir, tout comme la vie d'une marionnette qui se serait lancée sur de mauvais rails ! Ah ! je ne suis pas fâché de ce bon mot, et je m'en vais... »

Bien, interrompons quelques instants notre sympathique et verbeux bouquineur, et intéressons-nous à cet autre pantin qui, ses fils tout juste accrochés à ma main droite, représente un lecteur qui découvre à travers ce second récit, mon œuvre pour la première fois. Qu'il a l'air bien timide et hésitant ! Osera-t-il venir dialoguer avec notre bouillant lecteur-homme-rat reconverti en critique littéraire ? Rien n'est moins sûr, et il nous est aisé de comprendre sa réticence, puisqu'il foule pour la première fois la terre promise par l'écrivain !

...

J'arrêtais là le spectacle, tournais les deux marionnettes vers moi et les regardais tristement. Le divertissement commençait déjà à me lasser, car je n'étais pas vraiment très bon public, y compris de mes propres exhibitions. Et puis, j'avoue que je commençais à manquer d'inspiration pour écrire un dialogue entre ces deux polichinelles. À la réflexion, je crois que je vais patienter quelques années et attendre d'être dans la peau d'un auteur reconnu avant d'inventer la suite de cette pièce. Et plus amusant encore, au moment opportun, je pourrais pousser le vice jusqu'à reproduire presque mot pour mot ce petit passage dans une de mes œuvres à venir. Ce jour-là j'en suis certain, il se trouvera une moitié de la critique pour crier au génie, et l'autre pour crier à l'imposteur. Oui, ce jour-là, je pourrai enfin prendre ma revanche en accédant à cette renommée qui me fut si longtemps refusée !

Sans doute me trouvez-vous d'une ambition démesurée, à laquelle s'ajoute une conscience sans scrupule ? Sans doute trouvez-vous également peu agréable d'être ainsi manipulé ? Je ne peux que vous donner raison, et je m'excuse bien volontiers d'agir de la sorte. Sans doute trouvez-vous également mes propos forts décousus ? De cela en revanche, je ne m'en excuserai pas, car c'est une de mes marottes que de prendre plaisir à perdre mon lecteur. Maintenant, si vraiment vous insistez, peut-être ferai-je un jour l'effort, pour les besoins d'un prochain spectacle, de prendre de jolies poupées de chiffon plutôt que de stupides pantins en bois.

Alors où en étais-je ? Ah oui ! j'écrivais que j'étais d'une ambition démesurée. Mais que diable ! ne suis-je pas un simple être

humain qui se demande par quel stratagème il va bien pouvoir laisser derrière lui un petit souvenir pour l'éternité ? Vous-même, sauriez-vous vous satisfaire de ces quelques traces de pas laissées dans la poussière de l'estrade d'un théâtre de guignol ? Sauriez-vous vous satisfaire d'une pauvre petite photo jaunie, perdue au milieu de l'immense commode du salon ; qui se débat pour ne pas disparaître derrière les publicités qui s'amoncellent jour après jour ; qui tremble de peur de sentir une bourrasque entrer par la fenêtre ouverte ; qui est tétanisée à l'idée d'entendre annoncer un futur déménagement ? Réfléchissez bien et soyez honnête : quelle différence finalement entre vous qui me lisez et moi qui vous écris, si ce n'est que je me suis seulement enhardi à écrire mes obsessions sur la vie éternelle pendant que vous les gardiez égoïstement dans votre faible intérieur ! Certes, peut-être ai-je abandonné, contrairement à vous, toute pudeur autant que tout sens moral en décidant de faire commerce de l'étalage de mon intimité, mais au moins puis-je espérer prélever sur mes psychoses un modeste pourcentage ! Et puis, après tout, à quoi bon tenter de me justifier en vous prenant à témoin ? J'aime tout simplement parler de moi, oui de moi Moi MOI ! Je suis incapable de rester là sans écrire et sans parler de MOI. Oui, je suis comme tous les artistes : j'ai un ego surdimensionné, je suis névrosé, illuminé, survolté et en proie aux délires métaphysiques de la création ! Ô création, terrible création, vous qui n'êtes que la conséquence d'une terrible souffrance, rampante douleur exhumée des bas-fonds de mon inconscient par une jeunesse psychanalysée, car oui, j'avais appris au cours d'une terrible thérapie que le petit garçon que je fus avait eu une enfance douloureuse et malheureuse. Peut-être même avais-je subi les plus graves sévices ! Ah ! qu'il aurait été dommage pour moi de rester ainsi dans l'ignorance, car voilà que je dispose maintenant d'assez de matière pour écrire un lucratif livre-témoignage-vérité ! Oui, tu veux que je te les décrive, tous les sévices que j'ai subis dans ma prime enfance ! Et avec force détails ! J'en étais sûr ! Tu me dégoûtes, ami lecteur, tu me dégoûtes autant que je me dégoûte ! Oui, j'écris, j'écris et j'écris encore ! Et je bois, je bois et je bois encore, au point d'en être réduit à me traîner à quatre pattes pour nettoyer les débris de ma déchéance. Oui, j'écris pour exorciser mes démons, pour faire vomir mes blessures saignantes et sanguinolentes du passé en espérant qu'un jour elles se refermeront à jamais. Mais plus j'écris, et plus les blessures saignent,

s'ouvrent et s'ouvrent encore, laissant la plaie de nouveau s'infecter par les rancunes et les regrets. J'ai la gorge sèche et la bouteille est vide ; il est temps pour moi de descendre dans le souterrain de mon antre, d'en faire jaillir un précieux et envoûtant nectar, puis de prendre un peu de repos.

Ami lecteur, une nouvelle fois je vous le demande, ne faites pas preuve de trop de susceptibilité et d'impatience, et acceptez de bonne grâce mon bavardage. Prenez le temps, au milieu de cet entre-deux, de réfléchir quelques instants à ma misérable condition. N'avez-vous jamais été tenté d'imaginer que l'écrivain était peut-être confortablement assis dans un large fauteuil en cuir dernier chic dont il tapote les moelleux accoudoirs d'un air satisfait ; que trône devant lui un magnifique écran au faîte de la technologie ; qu'il contemple à travers la large baie vitrée lui faisant face, d'un œil la phrase qu'il vient avec délice de prélever de son imagination débordante, et de l'autre la mer azur qui se détache en contrebas de sa belle propriété au bord de l'océan ? Ah ! qu'il ne m'ait été donné d'avoir quelque chose à raconter, plutôt que de rester le cadavre exquis d'un quelconque auteur à succès. Oui, autant vous l'avouer maintenant, je suis confortablement installé dans ma propriété au bord de l'océan. Oui, je suis riche et célèbre ; j'ai atteint les rangs les plus prestigieux de la Société des Écrivains de l'Union, et la seule chose qui puisse aujourd'hui me manquer pour atteindre la perfection, c'est l'accès à la Culture.

*

En ce début de matinée ensoleillée, c'est en faisant vagabonder mon esprit que je me mis tranquillement à réfléchir au portrait des deux protagonistes qui deviendront les héros principaux de mon prochain roman, deux êtres que tout oppose, mais qui seront pourtant amenés à se croiser d'une manière ou d'une autre au cours de leur existence. Mon objectif sera alors de démontrer, malgré toutes leurs différences et à la suite de terribles épreuves qu'ils sauront dignement surmonter, qu'ils pourront devenir les meilleurs amis du monde dans un final grandiose. Quelle noble et belle ambition que d'œuvrer pour que l'homme vive en parfaite harmonie avec son voisin ! J'avoue être assez fier du choix de ce thème, de son

indéniable originalité comme des nobles valeurs qu'il véhicule. Quant aux personnalités de mes deux personnages... attendez ! il me vient une idée ! mon premier héros pourrait être un poète, rêveur éperdu au milieu d'un paysage champêtre ; le second serait un jeune chasseur de la finance, pressé de réussir au milieu de la meute de ses semblables grâce à un moral en acier et à un environnement en béton. Je pense d'ailleurs, en espérant secrètement que ma générosité sincère sera récompensée, proposer cet exemple pour *l'aide à la rédaction*, la nouvelle directive ministérielle reçue ce matin au milieu des courriels de mes nombreux admirateurs. Mais j'y pense, cela me donne une nouvelle idée ! Allez, au travail maintenant ! Ah ! je suis tellement créatif à l'heure du petit déjeuner ! Les portes du panthéon ne me sont jamais parues aussi proches ! Mais un peu d'humilité, n'allons pas trop vite en besogne, et avant cette consécration méritée, attelons-nous à rédiger notre petite introduction...

« Ce matin, en prenant mon petit déjeuner, j'ai allumé mon ordinateur. Dehors, il fait beau. En attendant que mon café refroidisse [j'essaye en ce moment d'utiliser des conjugaisons un peu complexes, cela donne un côté suranné à mes écrits que je trouve fort rafraîchissant], je prends le temps de lire un article [réfléchir quant au sujet] sur les autoroutes de l'information. Malgré l'heure matinale, les commentaires vont déjà bon train. Au moment où j'allais écrire mon propre commentaire, mon ordinateur se plantit [rechercher la conjugaison du verbe *planter*, une fois que mon ordinateur aura redémarré] »

*

Il m'est absolument impossible de me souvenir des dernières heures qui viennent de s'écouler. Tout ce dont je me souviens, c'est que l'ouverture d'une nouvelle bouteille m'avait demandé un effort presque surhumain. Ensuite, sans doute l'avais-je vidée... Elle est là... Devant moi... Vide... Je la prends dans mes mains ; elle va et vient entre mes doigts ; et moi je suis là, complètement hagard, complètement perdu au milieu de mes deux caricatures d'écrivains. Finalement, un écrivain ne pourrait-il pas être simplement un brave type qui s'en allait faire ses courses au supermarché du coin sans trop se poser de questions ? Vraiment pas de quoi donner de ses

nouvelles ! Et pourtant...

Et pourtant, la bouteille est toujours là à aller d'un bout à l'autre de mon champ de vision qui, de minute en minute, s'obscurcit et se rétrécit. Je tente, une dernière fois, vainement, de résumer en quelques phrases ma vie d'écrivain raté :

« Malgré la monotonie et l'ennui, malgré cette société du spectacle où même les coups de théâtre étaient devenus mous et aseptisés, je crois que j'ai commis une lourde erreur, et ne peux qu'être affligé de profonds regrets. J'aurais effectivement dû, dans toute sa banalité, raconter l'histoire de ma vie, ainsi cette cauchemardesque expérience qu'avait toujours représentée pour moi le fait d'aller faire mes courses dans une grande surface. J'y avais bien songé d'ailleurs, alors que je venais tout juste d'avoir quarante ans ; à cet âge, j'avais acquis la certitude que je venais de parcourir, au mieux ou au pire, je ne saurais dire, près de la moitié de mon existence... un peu comme dans ces histoires de bouteille... ici elle est à moitié vide, là elle est à moitié pleine. Bah ! quelle importance... l'une comme l'autre, elles finiront bien toutes dans l'amer... »

Finissons-en, la comédie n'a que trop duré, j'en ai plus qu'assez. J'ai donc toujours été persuadé que ma vie était insignifiante, et que le monde qui l'entourait l'était tout autant. Aussi me suis-je toujours refusé à l'écrire. Aujourd'hui, en promenant mon regard entre ma poubelle à pédale qui meurt la gueule grande ouverte faute de nourriture, et mon évier qui déborde de toutes les bouteilles qui ont raté leur cible, je ne peux qu'être satisfait d'avoir su si bien réussir.

Voilà, tout est dit.

L'aurore du poète

*En cette sublime période de frondaison
Merveilleuse saison
Donnons une image, belle de synthèse
De tous les cercles des poètes apparus
Afin qu'au lecteur ne déplaise
La lecture de ce compte rendu
Que des multiples courants
Naisse enfin une rivière
Que nous chevaucherons ensemble
Sur les glorieux dadas de la surréalité*

Entrée en matière
Tentative imparfaite
Univers du poète
Superflu commentaire

Nul besoin que l'on me dessillât les yeux pour que du fond de mon lit je prisse conscience de la présence de la haie qui bordait ce côté-ci du jardin ; fermement accrochées aux pruniers sauvages, fauvelles, grisettes et autres linottes jacassaient déjà à l'envi depuis l'aube naissante. Non, il ne m'était aujourd'hui plus nécessaire, douce habitude née à la campagne de mon enfance et de ses dimanches ensommeillés, d'entrebâiller les volets pour saisir l'atmosphère qui régnait hors des murs de la maison, tant les modulations du chant des oiseaux me permettaient de savoir si j'allais être accueilli par une fraîche rosée, ou par la pluie qui tombait drue en claquant sur de larges et fières feuilles de rhubarbe refusant de finir en déconfiture. Ce matin-là, au beau milieu de l'ombre de l'aurore qui s'allongeait et des phrases qui rallongeaient, les envolées étaient joyeuses, et les trilles partaient haut vers le faite des arbres.

À peine la porte du balcon sera-t-elle entrouverte, que le soleil matinal viendra inonder la chambre ; qu'un vent d'une douceur presque surprenante pénétrera à ses côtés dans un léger bruissement faisant imperceptiblement trembler les voilages, fragiles protecteurs de notre intimité. Peut-être sentira-t-elle au milieu de ses rêves, le

souffle de la brise badine parcourir sa nuque puis son dos, avant que l'agréable zéphyr ne vienne expirer à ses pieds ; et moi, soulagé de voir mourir ainsi ce dangereux amant, me laissant alors seul avec le coupable sentiment de lui dérober une fugitive et inoffensive contemplation, je l'entendrai soupirer légèrement et se retourner dans un mouvement si lent et si suggestif, qu'aussitôt je comprendrai qu'elle ne pouvait ignorer ni ma présence ni le regard rempli de sens que je posais sur son corps en partie dénudé. Dès lors, de la plus chaste des manières, me détournant d'un geste gauche qui se voulait chevaleresque en son ébauche, j'abandonnerai l'alcôve, résistant ainsi au plaisir et au désir de me glisser dans le lit à ses côtés.

Je refermai doucement la porte derrière moi. Au moment de quitter la chambre, j'aspirais à ne pas réveiller la maison encore endormie. Mais, au plus profond des boiseries que l'on croit assoupies à jamais, l'arbre veille et se rappelle à nous au moment de marcher sur ses planches ; il nous signale qu'il est toujours vivant, malgré les couches de vernis et les ponçages successifs ; et il geint, il grince et craque sous la chaleur de mes pieds nus qui aimeraient un jour pourtant, tromper la nature et enfin trouver le bon endroit pour ne pas arracher aux escaliers autre chose que le silence. Un dernier craquement, une dernière plainte en provenance de la dernière marche, et enfin je touchais terre. En relisant aujourd'hui ce passage dans les escaliers, je réalise combien mon existence était alors bien insouciante pour ignorer qu'il suffisait parfois d'un clou dans une planche pour obtenir définitivement le silence.

La grande pièce était toujours plongée dans l'obscurité ; et si le soir venu, il me pesait d'en devoir fermer les volets, c'était avec délectation que tous les matins, je pensais au moment où j'allais inonder l'espace intérieur avec la clarté du jour. Afin de profiter au mieux de cet instant, j'aimais en repousser l'échéance et laissais d'abord mes yeux s'habituer à la pénombre, créant à travers ce court détour, comme un prélude à la lumière. Grâce à ce désuet subterfuge, les objets que jusqu'alors je ne distinguais qu'à peine commencèrent à se dévoiler, telle ma fidèle machine à café, encouragée en cela par un impatient trait de lumière qui, lassé d'attendre devant la porte, était parvenu à se glisser entre les embrasures de volets encore clos. C'était une cafetière à dépression, un modèle identique à celle

qu'utilisait chaque dimanche midi mon père sur la table en bois massif qui régnait au milieu des tomettes aux tonalités rougeâtres qui tapissaient le sol de la vaste cuisine. Comme autre occupant, il y avait une grande casserole blanche en aluminite qui passait le plus clair de son temps à bouillir le lait frais afin d'en soutirer toute la crème qui devait servir plus tard pour confectionner de délicieuses tartes aux pommes. Sagement assis sur les genoux de ma mère, attendant patiemment de pouvoir imbiber un petit morceau de sucre dans sa tasse à café, comme si par ce simple geste je tentais déjà de m'enfuir de mon enfance, je regardais la magie opérer entre la boule et la tulipe, ces deux énigmatiques globes de verre qui, par l'eau transformée en vapeur grâce à son chauffage, exhalaient à travers toute une curieuse mécanique alambiquée la plus merveilleuse des odeurs qui fût. Mille fois mon père tenta de m'en expliquer le fonctionnement. Mille fois il me parla de surpression, de pression et de dépression. Mais, laissant là mon oreille se contenter du flou de ses paroles, c'est la petite goutte brunâtre, formée en haut de l'édifice et s'appêtant à s'élancer pour venir se déposer au fond du ballon transparent, qui occupait alors toute mon attention. J'étais concentré à un point tel que je pouvais suivre l'ensemble de son parcours et les formes successives qui en découlaient : je la voyais quitter telle une larme insouciant le lieu de sa naissance, et à peine la chute entamée, alors qu'elle atteignait la plénitude en se reformant en un rond parfait au centre de la sphère, j'étais anxieux l'espace d'un instant, l'imaginant s'écraser au milieu de ses anciennes sœurs qui gisaient dans la platitude située en contrebas. Pourtant, comme par magie, dans un dernier rebond qui m'ôtait avec soulagement toute trace d'appréhension, la goutte terminait merveilleusement son éphémère existence en s'ajoutant paisiblement au liquide qui, après un léger remous provoqué par cet ultime soubresaut, avait tout juste le temps avant une prochaine avalanche de retrouver le calme d'une petite gouille perdue au milieu des montagnes nonchalantes du début de l'hiver.

Que tout cela a passé bien vite. Aujourd'hui, les larmes de café continuent de couler, amères, bien loin du goût salé de celles qui coulent dans la vallée. Le temps est passé, les larmes sont ravalées, et le café sera bien vite avalé. Mettons-nous maintenant à l'ouvrage.

*

Le commentaire

Peintre reconnu

J'aurais mon commentaire sur la toile

Poète inconnu

J'attends qu'une pauvre rime se dévoile

Depuis longtemps je vagabonde

De fil en fil, pauvre funambule vacillant au-dessus de gorges profondes

Qui charrient tout un flot de propos immondes

Agressifs, violents, moqueurs

Remplis de haine et vides d'âme

Et moi, perdu, ballotté par ce flot continu

Je suis un commentaire sur la toile inconnu

Orphelin de ma prose qui est morte à jamais

Voilà comment le poète avait commencé sa journée à la lisière de sa chambre, quitte à inventer, au milieu de sa triste et froide solitude, le souvenir ensoleillé d'une enfance qu'il n'avait jamais eue ; puis, péniblement, à partir de son imaginaire, il s'était efforcé de composer un poème et quelques rimes, guidé qu'il était par cette volonté si naïve et si touchante de vouloir absolument transfigurer la modernité de son siècle en poésie. Une fois de plus hélas, il avait la certitude d'avoir échoué ; il s'était trouvé bien peu inspiré en ce début de matinée où la grisaille tentait de pénétrer par l'étroite lucarne pour venir s'ajouter sourdement aux lueurs lugubres qui habitaient déjà son minuscule appartement. Que tout ceci lui semblait sonner terriblement faux à présent. Il se trouvait puénil, précieux, emprunté, empêtré dans des descriptions interminables de souvenirs qui avaient l'odeur écœurante d'un liquide oublié au fond d'une tasse et d'une madeleine ramollie de ne jamais avoir été dégustée. Ne

pouvait-il pourtant pas tenter de se libérer de la fadeur de son imagination pour enfin laisser libre cours à la matérialité des choses et à la triste réalité ? Il retourna s'asseoir devant sa feuille de papier, jeta un air dégoûté à son café flasque et froid, et reprit la plume, résigné.

« Après mon éveil matinal dans l'atmosphère de cette chambre à l'intimité rêvée, peut-être avez-vous cru que j'étais bien trop intimidé pour vous décrire l'origine du monde. Malheureusement, c'était plutôt sa fin que j'aurais dû célébrer ; comment pouvais-je alors prétendre en esquisser son avenir, comme l'avait déjà fait bien avant moi un écrivain d'outre-tombe. Sans doute était-ce là toute la différence entre celui qui devient un grand de son siècle pour l'éternité, et celui qui restera le commun des mortels avant de disparaître à jamais. Pendant que l'un pense l'avenir, l'autre ne parvient même pas à écrire son présent, un angoissant présent dans lequel je ne suis encore qu'une abeille accrochée à sa ruche. Je ne suis qu'une fourmi accrochée à sa reine
Je ne suis qu'une vile petite bestiole de porcelaine
Blatte cafard punaise de tout insecte je me délecte
Une seule idée avec ma tête l'écraser sous un craquement sec
Le ramasser avec les mains avec les doigts la regarder la petite bête
Et l'engouffrer la bouche béate la bouche béante grande ouverte
Et si ma tête un peu l'en reste
Je veux chanter l'hiver l'été :
Voilà ce que j'ai voulu être
Un inconnu, un étranger, un doryphore
Une misérable petite bête
Un pauvre insecte mon propre insecte
Cet *autophage* nouvelle espèce »

Commentaire du temps qui passe

Vous glorieux anciens aviez le temps de réfléchir
Au temps qui passe
Nous pauvres modernes ne savons rien
Du temps qui passe

Le temps qui passe

Le temps qui passe
C'est un passe-temps qui nous ennuie
Nous les poètes des temps maudits
Dans notre esprit Alcools et spleen se sont enfuis

Le temps qui passe
C'est un tombeau
Sans commentaire
Cent commentaires
Mille commentaires
S'y trouvent enfouis

Creuse la tombe
Du temps qui passe
Mort sous les bombes
Le temps qui passe

Où est le pont
Du temps qui passe
Sous les gravats
Le temps qui passe

Goutte une larme
Du temps qui passe
S'écrase au sol
Le temps qui passe

Un héroïque instant de fantaisie

Un jour, un vieux bonhomme tout gris découvre à l'aide d'une voix qui le guide, un antique grimoire tout poussiéreux. D'habitude, il mettait toujours la main sur de la camelote, des breloques de toutes sortes, ou encore de vieilles casseroles. Au cours d'une de ses explorations, il était même tombé sur une coupe de vin dont le fond semblait contenir du sang desséché, buvant ainsi le calice jusqu'à la lie. Écœurant ! Mais arrêtons là l'énumération de tous ces insignifiants détails, et ouvrons le grimoire...

Fuyons d'ici avant qu'il ne soit trop tard ! si nous ne parvenons pas à rejoindre ce contrefort que j'aperçois là-bas derrière cet écran de fumée, les flammes vont finir par nous réduire en cendres ! Allez ! ma fidèle Trukaasma, suis-moi ! et surtout, reste bien à mes côtés ! Nous sommes entrés ensemble dans cette fournaise, et ensemble nous en sortirons ! Je te le jure solennellement, jamais je ne permettrai qu'on te sépare de moi ; et si par malheur je devais voir la mort arriver, je serais là pour l'affronter avec toi. Tu ne mourras pas seule Trukaasma, je te le promets ! Mais, en attendant qu'advienne ce jour si tant est qu'il puisse un jour advenir, courbe l'échine et apprête-toi donc à me suivre. Tu es prête ? Oui, c'est ça ma tigresse, rentre bien tes griffes et viens docilement te coller derrière moi. Oui, comme ça, exactement comme ça. C'est si bon... Dommage que nous ayons le feu aux fesses, car j'en aurais bien profité pour...

Le chasseur Yaansatav n'eut pas le temps d'aller plus loin dans ses pensées. Obnubilé par l'énorme golem en pierre à l'origine de toutes les boules de feu qui fusaient au-dessus de sa tête, il n'avait pu remarquer la fugitive silhouette qui s'était sournoisement glissée dans son dos : c'était un petit *trovaon*, et bien que celui-ci ne semblât pas avoir complètement terminé son développement, il possédait déjà à la place des mains les deux énormes lames si caractéristiques à sa race dont il se servait pour couper en deux n'importe quel matériau, de la feuille à la pierre en passant par la chair et les os, ce qui à ce petit jeu lui permettait de gagner à tous les coups. L'ignoble monstre, sans vraiment se soucier du bien fondé moral de sa manœuvre

d'approche, car seule l'efficacité importait dans sa façon d'agir et de raisonner, put tranquillement ajuster, en fermant avec application un de ses trois yeux globuleux et en tirant d'une affreuse gueule grimaçante une énorme langue baveuse, d'un côté le long cou du chasseur, et de l'autre celui plus trapu du félin ; et, si la méthode n'avait rien de révolutionnaire, elle permit de faire rouler sans coup férir les deux têtes sur le sol argileux de la caverne dans laquelle l'infortuné chasseur et quatre autres aventuriers venaient tout juste de pénétrer.

Parmi les compagnons du malheureux Yaanysatav, seul le mage avait assisté impuissant à la scène de décapitation, scène qui malgré la parfaite exécution du geste, devait glacer d'horreur le civilisé sorcier. Il aurait bien voulu porter secours à son compagnon en lançant immédiatement un sort à l'encontre du *trovaon*, mais en raison d'une réserve de puissance magique largement entamée par les combats précédents, il n'eut pas d'autre alternative que de tenter de lire la longue incantation « *eccī tse nu ôcen ed cagle uiq et reannod nu vaant-tugô ed ref'len* » figurant sur le parchemin qu'il gardait précieusement sous sa robe dans les cas d'extrême urgence. Hélas, il n'eut pas le temps de déclamer l'intégralité de la formule, tant la fumée qui encombrait la caverne l'obligea à s'arrêter entre chaque mot, la voix chantante cédant alors la place à une toux rauque et laissant dans la bouche du magicien un arrière-goût de cendres. Bien sûr, l'idéal eut été pour lui de boire au préalable une potion de rapidité, et aussi un peu de sirop, mais entre l'élixir de robustesse, les remèdes de grand-mère et le bicarbonate de sodium, son estomac n'en pouvait plus de toutes ses saveurs qui se mélangeaient douloureusement à l'intérieur de ses intestins.

L'équipage, que sans doute un lecteur peu habitué à la fantaisie taxera bien volontiers de fort curieux, comptait également en son sein un soigneur répondant au nom incompréhensible de Kohen Dogal, et qui était grand prêtre de son état. En procédant à une analyse superficielle de la situation, peut-être serions-nous d'ailleurs tentés de conclure que celui-ci avait failli à sa tâche en restant les bras en croix face au supplice de Yaanysatav. Néanmoins, après une observation plus attentive de l'ensemble de la cène, nous ne saurions le blâmer, tant il était déjà très occupé à lancer des

vagues de soins intensifs sur Paked’Nair, l’impétueux et fougueux guerrier qui n’avait pas hésité à foncer dans le tas afin de provoquer l’attention de l’ensemble des occupants de la caverne ; manœuvre qui par ailleurs n’avait que trop bien réussi, car outre celle du monstrueux golem, elle avait éveillé l’attention de tous les *trovaons* qui somnolaient jusqu’alors dans les plus profonds recoins de l’humide grotte, ces derniers s’acharnant maintenant par dizaines sur l’armure en plaques de l’imprudent conquérant. Le cinquième larron était un voleur, sournois par nature, et transparent par inculture ; et, pour cette dernière raison, je serais bien incapable de vous en dire davantage.

La mort prématurée du couple Yaanysatav et Trukaasma scella définitivement le sort d’un groupe déjà bien fragilisé par le déboulé de tous les monstres qui leur tournaient dorénavant autour à une vitesse si folle qu’elle ne laissa pas le temps au narrateur de trouver les adjectifs nécessaires à une description plus précise de la situation, celui-ci devant déjà imaginer les tragiques événements qui allaient alors rapidement s’enchaîner : les quelques secondes perdues par le magicien pour porter secours au chasseur lui furent fatales, et c’est élémentaire mon cher lecteur, une boule de feu et non un coup de balai, qui vint alors cueillir à froid l’apprenti sorcier. Ses ressources magiques arrivées à épuisement, le prêtre ne put continuer de soigner le guerrier, et plutôt que de le voir se faire massacrer sous ses yeux avant de lui-même connaître ce funeste destin, il préféra mettre un terme à son existence terrestre en creusant en lieu et place de sa tombe un gigantesque puits de lumière dans lequel le guerrier, aveuglé par une si soudaine émanation lumineuse, vint également à plonger ; et si élémentaire fut la rencontre des flammes avec l’eau, l’air et la terre, il manqua malheureusement le cinquième élément qui eût pu – mais l’amour avait-il sa place dans un tel univers ? – sauver les deux combattants. Quant au voleur, nul ne sut jamais ce qu’il advint de lui.

À peine avait-elle commencé que l’épique quête de nos héroïques combattants se termina donc rapidement et fort tragiquement ; pleinement rassasiés, les groupes de monstres s’en retournèrent à leur sieste en attendant un prochain groupe d’imprudents, laissant ainsi, en sus des corps désarticulés,

démembrés et sanguinolents des malheureux aventuriers, un terrible vide dans la comptabilité d'éditeurs plutôt habitués à ce que les chapitres s'enchaînaient livre après livre à intervalles réguliers et surtout très rapprochés, et qui incrédules, apprenaient la mauvaise nouvelle de la disparition prématurée et expéditive de leur investissement en parcourant les lignes de l'antique grimoire tout poussiéreux ; et si exemplaire qu'eût pu être cette tragédie, il fut pourtant immédiatement décidé de ne pas en imprimer un seul.

*

« — Mais merde Tankarvil, pourquoi tu as ameuté toute la salle ? C'est quand même pas compliqué de raser les murs, d'éviter les petits groupes de monstres, et de cibler directement le gros qui est au fond de la grotte ! s'emporta Dianou.

— La ramène pas Dianou, il me semble avoir vu ton tigre foncer droit sur le premier groupe. Alors arrête de toujours rejeter la faute sur moi, c'est trop facile ! répliqua Tankarvil.

— Le tigre était en mode passif, il ne combattait même pas. Il est donc impossible que cela vienne de lui, répondit Dianou avec une moue soudain dubitative. En revanche, j'ai ma petite idée concernant la principale raison de nos échecs, surtout quand je vois à quelle vitesse te soignait YellowStar ! Entre lui et un escargot neurasthénique, existe-t-il vraiment une différence ? insinua-t-il alors.

— C'est pas faux, Dianou, c'est pas faux, ironisa Tankarvil.

— D'un ton plaintif, Yellowstar commença à vouloir se justifier : non mais c'est bon les gars ! J'en ai marre que le soigneur soit toujours le bouc émissaire, ici du guerrier qui ne gère pas son combat, et là du chasseur qui perd la tête à la moindre situation un peu chaude ! Apprenez à jouer aussi, ça changera un peu ! Et puis zut à la fin, jouer le vendredi soir, je n'aime pas ça, je vous l'ai pourtant déjà dit ! Alors oui, Firewind a bien essayé de sauver les meubles avec son mage, mais il ne peut pas être partout, même avec son pouvoir de téléportation ! Et Stealboy... tiens au fait... Stealboy, tu m'entends ?

— ...

— Laisse tomber, YellowStar, ricana Dianou. Stealboy doit encore être en train de tester tous les parfums de ses nouvelles

cigarettes. Putain, je suis allé chez lui la semaine dernière, on y voit que dalle dans sa turne ! Bon allez, de toute façon, vous commencez à m'emmerder ! Je donne à bouffer à mon tigre et je me déconnecte ! »

*

Déjà 5 h du matin ; j'ai les yeux explosés et on n'a pas avancé d'un pouce toute cette nuit durant. Cela fait maintenant deux semaines que l'on butte sur ce donjon de merde ; et on doit vraiment le passer au peigne fin si l'on souhaite accéder au donjon suivant et continuer ainsi de progresser ; car dans les jeux en ligne comme partout ailleurs, l'amusement est à ce prix, au prix de l'efficacité à outrance ! Et qu'il me soit permis d'ajouter en substance : patience et persévérance sont les maîtres mots d'une vie sage et vertueuse ! Mais qu'est-ce que je raconte ? Je suis vraiment crevé, il n'y a pas de doute, j'aurais vraiment besoin de me reposer. Quand je pense que dans deux heures, il faut que je parte bosser. Un samedi matin. Font chier... Ça va pas être beau dans la salle des marchés. Au mieux, je laisserai passer une bonne affaire. Au pire... bah, mon employeur me couvrira. Avec tout le pognon facile qu'il se fait grâce à moi, il me doit bien ça !

Quelle misère...

Pardon ? Je ne sais pas qui tu es, mais tu ne sembles goûter ni ma façon d'être ni ma façon de m'exprimer, pour venir t'immiscer ainsi dans mon intimité. Et pourquoi donc ? C'est quoi ton problème ? Qu'un jeune cadre de la finance supposé dynamique en soit rendu à passer ses nuits devant un écran à insulter ses camarades de jeu ? C'est pas digne de lui, c'est ça ? Si j'avais été un pauvre pécore qui bosse à la chaîne dans une usine, tu aurais trouvé ça plus normal ? Tu aurais trouvé ça plus réaliste ? Et avec quoi il aurait acheté tout le matos nécessaire pour jouer son rôle dans cette partie perdue d'avance hein ! tu peux me le dire ? L'écran large, le micro-casque stéréo, le disque dur électronique, la carte graphique ultra performante, sans compter toute la câblerie pour disposer d'une connexion aux petits oignons ; tu crois vraiment que le bouseux dans son taudis, il a tout ça à sa disposition ? Oui, je sais, j'aime pas les

pauvres, et alors ! ça te pose aussi un problème que je vive dans un monde binaire ? Contrairement à toi, je n'ai pas le temps de philosopher. Non, je n'ai ni le temps ni l'envie de réfléchir à la complexité du monde, Monsieur le philosophe. Alors, de me dire qu'il y a d'un côté les dominants pleins de pognon, et de l'autre les misérables nécessiteux, non seulement cela me suffit, mais cela me laisse surtout le temps nécessaire pour faire en sorte de me retrouver du bon côté de la barrière ! Alors, quand tu viens me raconter que ma conduite devrait être plus morale, tu m'excuseras de n'en avoir absolument rien à faire ! Non seulement je ne suis pas un bon client pour tes beaux discours, mais j'aimerais également que tu arrêtes de me juger ; d'ailleurs, qui es-tu pour venir me juger ainsi ? Et pourquoi restes-tu caché dans l'ombre. Ne peux-tu pas t'avancer vers moi afin de me montrer ton véritable visage ? Ah ! je comprends, j'aurais même dû m'en douter, tu me fais le coup du retour du père prodigue ! Et un retour triomphal tant qu'à faire ! Mais avant que tu ne puisses tenter quoi que ce soit, permets-moi de te rafraîchir quelque peu la mémoire. Te rappelles-tu le jour où tu as rencontré la petite Poucette pour la première fois ? N'avais-tu pas déclaré ce jour-là, Monsieur le philosophe, en la regardant bien tendrement dans les yeux, combien il était important que l'on prenne bien soin de cette petite fille qui faisait ses tout premiers pas dans la vie sous une douce averse de cristaux liquides et numériques ? Mais si, souviens-toi ! une fois ton beau discours terminé, tu l'avais même raccompagnée chez elle en serrant sa petite main dans la tienne, geste simple de tous les pères attentifs. Au début de l'histoire, la vie suivit paisiblement son cours : à l'extérieur, les cristaux continuaient de tomber, tranquillement ; dans la chaleur du foyer familial, on entendait seulement le bruit familier des petits doigts qui s'agitent sur le clavier. Et puis le temps est passé : la petite Poucette a grandi, elle est devenue une belle jeune femme et au bout du conte, tout cela s'est bien mal terminé. Dehors, vous n'y aviez pas prêté attention, mais la douce averse s'était peu à peu transformée en une épouvantable tempête. Il faisait de plus en plus froid. Il faisait même si froid que lentement et insidieusement, l'atmosphère glacée des alentours commença à envahir la maisonnée. Alors, inévitablement, dans sa modeste petite maison perdue au milieu de nulle part, tu as eu envie de la réchauffer la petite Poucette. Tout cela est terriblement humain, mon pauvre philosophe, terriblement humain. N'est-ce pas

qu'il est bien difficile de rester sage quand, à ses côtés, la vie vous offre une pomme belle à croquer ? Dès cet instant, il fut cousu de fil noir ton déprimant conte de fées que je vais maintenant ainsi résumer et vite expédier : avec le temps, bla bla bla, tu es tombé amoureux de la petite Poucette, bla bla bla, tu as commencé à lui susurrer des mots doux à l'oreille, psst psst psst, qu'il suffirait de presque rien, et tout un tas d'autres balivernes ! Hélas pour toi, bla bla bla, elle connaissait déjà la chanson bla bla bla et t'a jeté dehors ; elle t'a regardé partir au loin, bla bla bla et très vite, les bourrasques ont balayé ta trace. Une page était tournée. Moralité, aujourd'hui que ton corps gît, enseveli sous les cristaux non loin de la petite demeure, pendant que ton esprit continue d'errer dans les limbes, toutes tes belles idées ont enfin été mises en application. Mais ne t'inquiète pas, ne soit pas rongé par les regrets et les remords, car tu n'es pas le premier tu sais, et hélas pas le dernier non plus, à avoir eu un jour de merveilleuses théories qui auront le lendemain enfanté une monstrueuse réalité. Il est tant de grands hommes qui, au lieu d'accepter l'Humanité telle qu'elle était, ont voulu un jour s'élever au-dessus d'Elle, et qui...

Tu commences à philosopher...

... et n'essaye pas de me prendre à ton propre piège, en m'indiquant sournoisement que moi aussi je commence à philosopher. Rien ne te permet de dire cela, d'autant plus que depuis le début de cette histoire, je ne fais que me moquer de la philosophie. Ne viens plus m'interrompre, que je puisse maintenant expédier derechef notre petite histoire à partir du moment où tu l'avais quittée sans laisser de trace.

C'est donc seule, avec un gros ventre et dans une bicoque maintenant toute délabrée et ouverte aux quatre vents, que nous retrouvons la petite Poucette, désespérément accrochée à son clavier au milieu de la tempête ; c'est dans ce contexte que je suis né, il y a maintenant une trentaine d'années. Ah ! imagine un peu le tableau : une minuscule mesure, une tempête de fin du monde, et elle, au milieu de tout ce cirque, qui pianote vainement sur son clavier, et des millions de bulles de couleur qui viennent illuminer son écran : « Niveau 457 youpi ! Au bout de soixante-dix-sept essais, j'ai enfin

réussi à traverser le long labyrinthe de glace, évité le méchant yéti et ramassé les mille deux cents bonbons différents que je devais rapporter à la mère-grand. Hou hou ! En route pour le niveau suivant ! Au niveau 500, j'aurai une nouvelle vie, comme c'est excitant ! » Excitant ? tu parles ! Que faire d'une nouvelle vie alors même que l'on n'est pas capable de se démener avec celle que l'on a à sa disposition ? Et puis, pendant ce temps-là, car c'est là que je souhaitais finalement en venir, il faisait quoi l'enfant de la petite Poucette ? Hein ? Il faisait quoi pendant tout ce temps l'enfant de la petite Poucette ? Tu peux me le dire Monsieur le philosophe ? Hé bien, il pleurait le fils de la petite Poucette ! Il pleurait ! Il pleurait tellement il avait mal d'avoir les fesses irritées de merde et de couches jamais changées ; il pleurait d'avoir faim du matin jusqu'au soir au point de se griffer les bras jusqu'au sang pour éveiller ne serait-ce qu'un instant l'attention de sa maman qui hélas jamais ne se détourna de son écran ; il pleurait de froid, il pleurait de faim ; il pleurait de tout, il pleurait de rien...

Hé oui, il faut m'excuser Monsieur le philosophe, mais j'ai toujours eu la tête bombardée à coup de pixels bien loin de tous ces livres en papier sur lesquels on peut lire de jolis contes pour enfants ! Du coup, c'est moi qui les invente, les contes modernes pour les enfants de cette nouvelle ère où tout est à refaire. Comment tu le trouves celui-là ? Pas mal, non ? Finalement, en y réfléchissant bien, il n'est pas si éloigné que cela de ses lointains ancêtres non ? Il fait aussi peur que Barbe Bleu, ne crois-tu pas ? Et si les peurs d'antan ne sont plus tout à fait les mêmes que celles d'aujourd'hui, l'important n'est-il pas qu'elles soient bien présentes, ces sales peurs qui viennent nous nouer l'estomac ? ces peurs qui nous font claquer des dents dès lors que l'on se retrouve recroquevillé dans un coin de son lit. Oubliés tous les contes qui se terminent bien, et que renaissent les histoires qui suintent la peur ! La courageuse petite biquette agonise dans un coin perdu de la montagne, dévorée par le loup ; le marquis de Carabas se noie dans sa mare ; la princesse, en lieu et place d'un petit pois, meurt dans d'atroces souffrances, empalée sur un ressort qui dépassait du matelas ; quant à la petite Poucette, jamais elle ne rencontra le petit prince des fleurs, elle mourut vieille fille dans un hospice pour personnes grabataires ; pas de visites, seulement celle de l'infirmière qui venait la piquer tous les soirs pour lui administrer

ma pauvre tête, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, vous n'en pouvez plus n'est-ce pas ? en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, j'ai mal, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, me lover au fond de mon lit, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, des heures durant, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière. Et tout à coup il s'arrête ! Cette fois c'est sûr, il entend son père ! en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, cette fois il en est certain ! Ce n'est pas un rêve ! en avant, en arrière, il est là ! en avant, en arrière, en avant, en arrière, depuis combien de temps, en avant, en arrière, en avant, en arrière, depuis combien de temps est-il parti ? en avant, en arrière, depuis combien de temps attend-il son retour ? en avant, en arrière, dix ans ? en avant, en arrière, vingt ans ? en avant, en arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière, trente ans peut-être ? en avant, en arrière, il ne sait pas, il ne sait plus, en avant, en arrière, monsieur le philosophe, ils sont là mes parents ? en avant, en arrière, s'il vous plaît, aidez-moi, en avant, en arrière, ils sont où mes parents ? en avant, en arrière, Papa ! Maman ! je vous aime, j'ai peur sans vous, en avant, en arrière, j'ai peur, je n'en peux plus de me balancer ! en avant, en arrière. Stop ! un baiser ! une caresse ! un mot tendre ! S'il vous plaît monsieur le philosophe ! perdez un tant soit peu la raison et donnez-moi un peu d'amour ! Juste un peu d'amour. S'il vous plaît...

*

Six heures. J'ai un terrible mal de crâne à force de me balancer sur ma chaise ; un café bien serré et je vais m'en aller tuer

cette dernière heure en roulant au hasard sur les autoroutes de l'information tout en prenant garde de ne pas trop regarder dans le rétroviseur la bête hideuse qui hoche sa tête en ricanant sur la plage arrière, en avant, en arrière, en avant, en arrière. Je m'arrête là, vous connaissez la suite maintenant. Me voici donc quittant *Dianou*, pseudonyme de joueur ô combien ridicule, pour prendre celui ô combien plus précieux de *Don Valdormeur de la Manche*, mon patronyme de Chevalier errant des commentaires poétiques de la toile. Oh ! Mais je vois que je vous surprends, mon cher philosophe ! Hé oui, de Cervantès et Rimbaud, j'ai déjà entendu parler. Que cela ne vous étonne point, car rappelez-vous que je suis un être connecté ; que j'ai accès à d'infinies connaissances, à toute la science, à la conscience et l'inconscient, à la prescience, aux prophéties, bref, à tout ce qui bouleverse le monde, mon âme et ma cervelle. Je n'ai aucun mérite, tout est à ma portée ! En une poignée de secondes, je peux vous parler de ce monstre qu'est devenu mon télencéphale rendu convexe au milieu de ce réseau rendu connexe. Je cherche des rimes, des rimes en exe, c'est très facile : à peine complexe, un peu annexe, léger réflexe, tout un programme, exécutable, exécuté. Mon cortex cérébral est devenu un *Léviathan*, un *bateau ivre*, un *Jörmungandr*, une *bête de l'apocalypse*. Ma culture n'est qu'illusion, mirage rendu possible par une dizaine de doigts qui courent frénétiquement sur un clavier. Mais qui aujourd'hui pour mettre au grand jour une telle supercherie ? Qui ? Toi qui vas disparaître avec tous ceux de ta noble confrérie ? Car c'est trop tard, mon cher philosophe, c'est trop tard, tu as perdu la partie. Et quand bien même essayerais-tu de placer quelques mots en italique, que je continuerais alors d'engranger l'information pour immédiatement te la dégueuler de mon cervelet sans prendre le temps de la digérer, juste pour t'étouffer. Et tant pis si demain il n'en reste rien, absolument rien ! Tout ce qui compte maintenant, c'est ma caverne remplie de monstres à trucidier. Le reste du temps, je le passe à regarder toute cette information qui défile devant moi, ces commentaires, cent commentaires mille commentaires, et pas un seul qui me soit destiné, de ce monde qui tourne sans arrêt, qui ne dort jamais, oh ! là ! Regardez ! Oui, juste là ! une étincelle de sainteté :

*Goutte une larme
Du temps qui passe
S'écrase au sol
Le temps qui passe*

Oh ! que c'est beau et comme j'aimerais lire cette jolie phrase encore une fois, en remontant un peu vers le haut de mon écran... mais... comment puis-je arrêter ce défilement ? Laissez-moi faire une pause, laissez-moi profiter de ce merveilleux moment... Stop ! Par pitié ! je veux arrêter le défilement ! Vous m'écoutez ? Vous m'entendez ? Monsieur le philosophe ? Vous êtes encore là ? Il y a quelqu'un ? Je voulais juste... remonter à la source... de ce moment... quand bon me semble... à ma fantaisie... et... alors de façon chevaleresque... héroïque... prendre... le... temps... à... pour... coupure... réseau... aucun... accès... impossibilité... continuer... bête... concours...

La convocation

Centre de l'Union
Un mois après l'infini

Cher membre de l'Union,
Monsieur l'écrivain de rang 1AA1,

Les Services de Renseignement de l'Union (SRU) nous ont fait part dans un long rapport, de leurs remarques suite à l'envoi de vos deux dernières nouvelles intitulées respectivement *l'aurore du poète* et *un héroïque instant de fantaisie*. Vous n'êtes pas censé ignorer que toutes les productions des écrivains de l'Union sont soumises au comité de lecture du SRU avant de passer dans les broyeuses du Ministère de la Culture de l'Union. Ce comité de lecture, composé exclusivement de bureaucrates ayant échoué au concours d'écrivain de l'Union, est chargé de vérifier si l'écrivain de l'Union a bien respecté l'ensemble des procédures et processus tels que définis par l'Organisation de Standardisation de l'Union (OSU). Nous rappelons que la norme OSU qui concerne l'ensemble des écrivains de l'Union est la norme OSU 54456489:12454, norme qui, si elle spécifie l'ensemble des références normatives relatives aux travaux d'écriture, ne saurait se substituer à l'ensemble des 356 décrets et 15 267 circulaires relatifs aux *Droits de l'écriture des écrivains de l'Union* dont nous vous avons rappelé les deux principaux textes, l'article 3 alinéa 4 et l'article 4 alinéa 3, dans un courrier précédent annonçant l'organisation d'un concours de nouvelles, courrier qui vous a été envoyé récemment il y a quelque temps dans une période qui oscillait entre le zéro et l'infini. Si vous souhaitez de plus amples informations sur la période concernée, sachez qu'une réunion de cadrage chargée de réduire les bornes de cet intervalle a lieu tous les zéros matin les semaines paires, et tous les infinis après-midi les semaines impaires. À l'issue de chaque réunion, un groupe de travail est nommé pour la semaine, avec comme mission de déterminer si l'intervalle pourrait être ramené, soit à des proportions plus bornées, soit à des bornes plus proportionnées.

Afin de vous présenter le rapport des SRU concernant vos écrits, et en nous excusant de ne pouvoir vous donner une date précise de rendez-vous suite à un problème d'intervalle et à la modification en cours de la norme OSU 1234664:45645645 régissant le calendrier de l'Union, nous vous demandons de bien vouloir vous présenter au ministère de l'Union dans les plus brefs délais, au guichet 1542 situé à l'accueil du ministère, entre le guichet 5247 et le guichet 45.

Signé,

Pour monsieur X
Mademoiselle C
Nouvelle secrétaire particulière de Monsieur X
Norme OSU 89-65-90

Mort d'une bicyclette (première nouvelle)

Cher membre de l'Union,

Vous nous avez fait part de votre souhait de devenir un écrivain de l'Union, et nous tenions à vous en remercier. En tant que membre de droit de l'Union, nous vous rappelons qu'il vous est effectivement possible d'accéder au statut d'écrivain de l'Union en vous présentant au concours ad hoc organisé par le ministère de la Culture de l'Union. Le concours d'écrivain de l'Union comprend deux épreuves : une épreuve d'admissibilité, et en cas de succès, une épreuve d'admission. Pour l'épreuve d'admissibilité, d'une durée de cinq heures et de coefficient un, il est demandé aux candidats de rédiger une note de synthèse d'où sera dégagée la problématique ainsi que toute forme de réflexion personnelle. Les modalités de l'épreuve d'admission vous seront divulguées le cas échéant. Le concours est organisé une fois par an dans les locaux du Ministère de la Culture de l'Union à une date très précise que nous sommes pour l'instant dans l'impossibilité de vous communiquer.

C'est dans un état de fatigue extrême que je relisais, assis dans le train qui allait m'envoyer au cœur de la capitale de l'Union, la convocation du Ministère. Encore très essoufflé, je peinais à recouvrer une respiration normale, tant il m'avait été éreintant de parcourir la courte distance qui séparait mon domicile de la gare ; tenant la main à mon âge avancé et à mes jambes engourdis, la peur de tomber m'avait accompagné comme une bien curieuse béquille le long de ce trottoir en léger dévers et habillé d'un dallage lisse afin que l'eau de pluie pût s'en aller gaiement continuer sa vie dans le caniveau. Mais bon sang ! depuis quand les Services de Voirie de l'Union favorisaient-ils l'écoulement de l'eau plutôt que la bonne marche de ses concitoyens ? sifflais-je entre mes dents en pénétrant dans l'enceinte où somnolaient, reposant sur le ballast, trois ou quatre paresseuses lignes de chemin de fer. Cette remarque impromptue fit immédiatement son effet, et je sentis comme un léger tressaillement à la commissure de mes lèvres. Non, je ne rêvais pas, c'était bien un petit sourire satisfait qui venait timidement s'épanouir sur mon visage. Pour la première fois depuis bien longtemps, je

souriais, comme si cette petite pique que je venais d'envoyer à l'intention d'une minuscule entité de cette vaste organisation qu'était l'Union, avait de loin en loin aiguillonné mes souvenirs ; c'était comme si, en cet instant précis, je découvrais à nouveau le visage d'un ancien camarade dont l'image, inscrite sur le buvard de mon enfance, se serait peu à peu estompée avant de complètement s'effacer de ma mémoire ; c'était comme si, pour briser ma solitude et retrouver des habitudes familières, il avait suffi pour cela que j'allasse sur mes quatre-vingts ans et qu'enfin l'Union se rappelât à mon bon souvenir.

J'arrêtais là ce monologue qui semblait vouloir m'engager sur les mélancoliques traverses de la nostalgie, et réfléchissant avec attention à mes dernières méditations, je constatais un peu agacé, qu'une nouvelle fois c'était l'Union qui menait la danse. Les vieilles habitudes, bonnes ou mauvaises, avaient décidément la vie dure soupirais-je, et j'allais sûrement devoir m'employer pour pousser vers l'oubli certaines d'entre elles, à commencer par cette maudite apathie qui, à mon grand dam, m'avait tranquillement suivi depuis chez moi, et ce sans déraper sur le trottoir. Que je n'aie eu la présence d'esprit pendant que je marchais, de me retourner et de l'envoyer valdinguer dans une bouche d'égout ! m'entendis-je proférer. Vexé par cet aveu de faiblesse et mon manque d'à-propos, je me repris et rétorquai aussitôt : vieux démons, maudite passivité, et vous, toutes mes idées noires, sachez que contrairement à ce que vous aviez l'habitude de faire jusqu'à présent, à savoir me visiter nuit et jour depuis tant d'années en voletant dans un désagréable bourdonnement au-dessus du couvercle de ma poubelle, il est hors de question que vous veniez vous faire une petite place à côté de moi afin de continuer de me tourmenter. NON ! cette fois-ci, vous resterez à quai ! C'est seul que je me rendrai vers ma destinée, vers MA propre destinée, vous m'avez bien entendu ! C'est moi seul qui déciderai de quoi mon avenir sera fait ! il est temps pour moi de reprendre le cours de mon existence ! Ce n'est donc pas l'Union qui s'était rappelée à moi, c'est moi qui m'étais rappelé à elle ! rectifiais-je dans le souffle d'une excitation qui hachait quelque peu mes propos ; c'est moi qui étais redevenu combatif ! Oui, même un vieux con comme moi pouvait encore avoir envie de se battre ! Oh que non ! il n'était pas venu le temps où l'on m'ouvrirait les veines

pour une ultime sédation ! concluais-je même un peu trop bravement.

Que cela me rajeunissait de me savoir dans un tel état d'esprit et si bien protégé par les balustrades de ma précieuse solitude ! me disais-je en ôtant négligemment mes chaussures avant d'allonger mes jambes dans le but de poser mes pieds sur le tissu qui recouvrait d'un bleu délavé la banquette devant moi. Après ces quarante années perdues à m'être endormi dans les bras de l'Union sans jamais trouver le repos, voilà que je m'étais brusquement réveillé ce matin avec l'intention de donner des nouvelles fraîches de l'écrivain. Oui, c'était donc bien moi et personne d'autre qui, grâce à deux textes dont je goûtais avec délice la sombre et glauque atmosphère de fin, avait rappelé aux technocrates de l'Union que j'étais loin d'être moribond, sensation d'autant plus agréable que je me sentais maintenant grisé par la certitude de les avoir abondamment éclaboussés en plongeant joyeusement dans ce salutaire bain de jouvence.

À l'instant même où je terminais mon soliloque, les wagons se mirent en branle, provoquant l'imperceptible tressautement de mes deux jambes allongées. Immédiatement, dans un désagréable rappel à l'ordre, une vive douleur élança mon mollet droit, et il me fut impossible de tenir la position davantage. Devant la raideur de mon corps, je n'eus pas d'autre choix que de docilement courber le dos, puis de délicatement reposer mes pieds par terre ; et, pour garder un peu l'ascendant sur le petit espace qui gravitait autour de moi, j'installais méthodiquement mon cartable à l'endroit exact où j'avais préalablement mis mes pieds. Voilà, après ces ajustements minimes, j'étais maintenant confortablement installé dans mon fauteuil roulant sur les rails de la destinée. Vraiment, qu'elle m'était plaisante, cette dernière envolée lyrique ! Et pour fêter dignement la fin de ce paragraphe, je fis voltiger mon stylo dans les airs, l'envoyant d'une main à l'autre en oubliant complètement que je pouvais maintenant avoir d'autres spectateurs que les apathiques déchets dispersés habituellement dans ma cuisine.

Fort heureusement, le convoi ferroviaire qui s'apprêtait à quitter le quai était presque désert ; je ne remarquais que cette jeune femme, assise un peu plus loin de l'autre côté de l'allée centrale et

accompagnée d'un enfant, son fils selon toute vraisemblance, tant la distance semblait immense entre les deux êtres. En posant mon regard sur celui de la voyageuse, je compris aussitôt qu'elle m'observait depuis mon entrée dans le train. Contrarié d'avoir été espionné, ou plutôt mortifié de m'être involontairement donné en spectacle, je répliquais en soutenant durement et durablement son regard, tentant de puiser dans ses pupilles dilatées, le large iris de ses pensées.

À quoi avait-elle songé à partir du moment où j'avais franchi les deux marches qui permettaient d'accéder à l'intérieur du compartiment ? Avait-elle envisagé de venir en aide au vieux bonhomme que j'étais ? S'était-elle imaginée un seul instant quitter le confort de sa place pour se diriger vers moi et me tendre la main ? Non, bien sûr que non. Elle avait commencé par froidement prendre le temps de réfléchir à la situation qui s'offrait à ses yeux : cet homme était-il en difficulté ? Devais-je me porter à son secours ? N'allais-je pas me déplacer pour rien ? Et si je me déplaçais, mon fils n'allait-il pas en profiter ? Ainsi est l'être humain, ami lecteur. Dès lors qu'il commence à réfléchir, le voilà aussitôt assailli de manière confuse par des dizaines de questions les plus incongrues les unes que les autres ; notre noble dame avait donc naturellement laissé son cerveau tourmenté prendre possession de son cœur, plutôt que se porter sans raison au secours de son prochain. Si elle avait choisi de m'observer méthodiquement plutôt que me tendre la main, c'était tout simplement parce que l'ensemble de son activité cognitive s'était concentrée sur la résolution d'une équation complexe à inconnues variables et multiples : le vieil homme et plus précisément ses capacités motrices à franchir l'obstacle ; l'estimation de son âge, de sa taille et de son poids ; la hauteur des marches ; leur état ; la possibilité éventuelle, à ne pas écarter, car sa montre indiquait que l'heure était venue, que le train démarrât, auquel cas le paradigme dans lequel évoluait le vieil homme allait changer du tout au tout, passant d'un état de relative stabilité à un état d'instabilité très relative, et bien d'autres choses encore. Si nous souhaitions vulgariser de la façon la plus pédagogique qui soit cette bien curieuse expérience scientifique, peut-être pourrions-nous plus simplement écrire que la jeune femme – qui n'était donc qu'un vulgaire cobaye – après une étude sérieuse et attentive de la situation, était arrivée à la

conclusion que notre vieillard allait se retrouver sur les fesses après une légère chute sans conséquence fâcheuse, l'incident offrant alors à celle-ci l'opportunité d'aller relever le malheureux, opportunité qui lui permettrait alors de tirer de son acte de charité un bénéfice supérieur à celui qu'elle aurait obtenu si elle était intervenue au moment même de la descente des marches ; autrement dit, dans un langage spécialisé dont la science fait rarement l'économie, *notre individu rationnel avait analysé, toutes choses égales par ailleurs, l'ensemble des paramètres du paradigme observé de telle manière qu'il pût en maximiser le profit.* Arrivé à ce stade de l'expérience, car la science atteignait somme toute assez rapidement ses limites, il sera fait appel à l'écrivain afin qu'il pénétrât dans le paragraphe qui va suivre au plus profond des pensées de la jeune femme et apportât *l'éclairage qualitatif nécessaire* qui pourra définitivement valider les hypothèses de cette expérimentation scientifique.

*

« Pourvu qu'il ne lui arrive aucun mal », murmurèrent les lèvres purpurines de la félicité au moment où l'écrivain s'insinuait au milieu des reliefs tourmentés du cerveau de la jeune femme avant de plonger sous la surface des apparences ; puis, au cours de sa longue descente, au détour d'un repli caché, voilà qu'il se retrouva immergé au milieu d'un chant harmonieux qui tentait d'attirer à lui le voyageur de passage : « viens à moi, ô vieil homme ; viens à moi sans te soucier des obstacles que tu pourrais rencontrer ; et, si tu venais à trébucher, alors je volerais à ton secours pour te relever et te ramener sain et sauf vers le rivage. »

Malheureusement pour elle, s'il n'était pas rare qu'une foule jeune, bruyante et insouciant cédât facilement au chant des sirènes, il en allait tout autrement pour un vieil écrivain solitaire qui marmottait dans son coin ; il ne se passa donc rien de tout ce qu'elle avait espéré. En effet, après mon long périple sur le trottoir glissant, franchir les deux marches du compartiment fut presque un jeu d'enfant, et c'est avec l'euphorie que vous savez que je prenais place dans mon fauteuil. Confortablement installé, je pouvais concentrer sur l'indiscrète voyageuse un regard lui faisant maintenant comprendre qu'il était temps pour elle de subir les conséquences de

ses ignobles pensées. Imperceptiblement, les exquises prunelles qui s'étaient violemment enflammées à mon endroit s'éclipsèrent lentement derrière un épais brouillard pendant que de petites crevasses glacées commencèrent de lézarder les contours de son visage ; et comme si une brutale agression hivernale s'était répandue en un rien de temps au sein de tout son être, je décelai dans les cendres froides qu'étaient devenues ses yeux, comme une sorte de terreur, la terreur d'une jeunesse jusqu'alors impérieuse qui tout à coup découvrait au travers du grinçant mouvoir que renvoyait l'expression figée de mon visage, son propre et futur reflet. Oui, la voilà brutalement propulsée au bord de la tombe ; elle est là, en ce même lieu, dans ce même train poussif et désert, avec ce même fils que le temps et la négligence auront rendu encore plus inaccessible, et qui n'a qu'une hâte : se débarrasser de son encombrant fardeau ; alors, de mauvaise grâce, parce qu'elle ne peut plus réaliser seule ce simple geste, rongée qu'elle est par les rhumatismes, il l'aide à monter dans le train ; péniblement, enveloppée dans la nébulosité de la cécité, elle finit par s'asseoir en radotant dans un coin reculé du wagon, haletante comme halèterait une vieille chienne galeuse et épuisée, abandonnée là par le seul être qu'elle n'a pourtant jamais cessé d'aimer et qui, avant même qu'elle n'ait eu le temps de se retourner, vient de disparaître derrière le morne alignement des tourniquets.

*

Ne supportant plus mon regard peser lourdement sur le sien, la jeune femme, définitivement prise au piège, finit par honteusement baisser les yeux ; et moi, cruel, insatisfait par cette courte victoire, je la déshabillai à présent du regard, sentant poindre dans le fond de mes entrailles comme une sourde sensation qui ressemblait à une vague pitié, une sensation qui me submergeait à un point tel que l'idée me vint à mon tour de doucement me lever pour aller la prendre dans mes bras et la réconforter. Hélas, parce que je n'étais finalement qu'un misérable être humain comme les autres, à qui s'était ajoutée la pernicieuse envie de me venger, je n'en fis absolument rien. Il ne tenait pourtant qu'à moi d'aller la voir pour la rassurer, de lui affirmer qu'elle imaginait sans doute le pire, et que la vieillesse avait elle aussi sa part de bienfaits ; mais je choisis, par

pure méchanceté, de la laisser dans son ignorance et de ne pas lui révéler qu'elle avait sans doute bien raison de s'angoisser ainsi. Oui, je la laissais dans la torture de l'attente, et elle devra encore patienter de très longues années avant d'obtenir un jour un repos éternel et apaisé. Alors, tel le chasseur qui abaisse puis casse avec mépris son fusil, refusant par ce geste d'achever un faible gibier, le cœur au bord des lèvres d'avoir pu si longuement me repaître de ma pathétique proie, je desserrai brutalement mon étreinte.

*

Écœuré par le flot ininterrompu que je venais de déverser sur mes feuillets pour simplement décrire un vague regard, je jetais à peine un coup d'œil méprisant sur l'enfant qui, auréolé d'un visage béat, avait regardé stupidement par la fenêtre pendant tout le temps qu'avait duré ce terrible échange sans paroles. Oui, la vieille était vraiment une sale affaire, car avec elle tout dégénérait, et le corps et l'esprit qui pataugeaient alors côte à côte dans les dédales fangeux qui bordent la folie, rejetant au loin les frêles roseaux de l'enfance et de son insouciance dans le but inavoué d'éviter de croiser dans un regard juvénile, un délicieux souvenir d'antan dont on s'apercevrait que trop tardivement combien il avait le goût des regrets. Finalement, je n'étais pas vraiment certain que mon récent réveil me ramenait à une vie rêvée ; nous avons toujours un ou deux cauchemars qui continuent de rôder à nos côtés.

*

Au moment où le train atteignait difficilement sa vitesse de croisière, et alors que je m'attendais à ce que le roulement régulier de l'acier sur les rails m'endormît complètement, je fus entraîné dans une somnolence qui finit par faire émerger malgré toutes mes précautions, comme une estampe nostalgique, une paisible oasis destinée à venir enjoliver ce court trajet en train et le tortueux cheminement de ce récit. Le regard vaguement perdu derrière les vitres du train, je redécouvrais le visage d'un petit garçon qui traçait à la main sur une toile embuée, une fleur à la floraison éphémère. J'avais irrésistiblement envie de reprendre le dessin là où l'enfant l'avait laissé, oubliant pendant un instant que les trains modernes

étaient totalement hermétiques à l'art enfantin depuis que l'air y était devenu aseptisé et la température tempérée sous l'effet d'une climatisation constante. Été comme hiver, dans ce biotope si hostile, l'humidité mourait tragiquement étouffée, empêchant toute forme de buée de venir doucement se déposer sur une surface vitrée où même le moindre grain de poussière en ressortait presque instantanément lessivé. Non, rien ne nous permettait plus aujourd'hui de laisser un quelconque souvenir sur les vitres d'un train. Peut-être même pourrions-nous bientôt voir les vitres elles-mêmes s'effacer, tant semblait venu le temps d'épargner à l'homme le morbide spectacle de cette nature qui agonisait, écrasée par les murs en béton et les barres en acier. Bien sûr, quelques jeunes humains inconscients avaient bien essayé de se révolter. Ainsi, si mon dos avait pu m'autoriser à regarder sous les sièges, peut-être y aurais-je découvert un vieux graffiti presque effacé, abandonné là par un adolescent un peu honteux d'être resté accroché à ses rêves d'enfant ; ces esquisses, parce qu'elles n'étaient pas aussi fugaces que les traces de doigt du passé, se voyaient aujourd'hui refuser aussi bien la pleine lumière que l'éternité ; et, comme il leur fallait sans cesse se cacher, parfois rejaillissaient-elles, çà et là, ivres de colère, maculant alors les murs blanchis d'un vestige d'une époque révolue où il était inimaginable qu'après les hommes, l'art lui-même, ou plutôt le peu qu'il en restait, pût un jour descendre dans la rue.

*

Notre âme est parfois bien étonnante ; de sombres pensées que l'on veut vite oublier ; le regard d'un enfant à peine croisé, et nous voilà tout à coup submergés par de bien étranges souvenirs, sans pour autant que soit comblé le vide, le trou béant de toutes ces années perdues dans le flot enivré de ma poubelle d'où j'aimerais que reviennent à la surface mes premières et timides rimes, en ce temps où j'essayais tant bien que mal de faire un brouillon de poème à partir d'une vitre, de quelques gouttes de poussière, et d'une pincée de buée.

*Roulement régulier du destin qui avance
L'écrivain songe hagard à ses jeunes années
Et ces doigts sur les vitres vagues empreintes de l'enfance
Tracent une fleur assoiffée qui se fane dans la buée*

Qu'il me semblait bien loin ce jeune écrivain, qu'il me semblait bien loin ce temps où j'avais senti poindre en moi une force que je jugeais belle et créatrice ; je me prenais alors pour un poète, un être humain tellement épris de lyrisme et de liberté, que perdu derrière le brouillard orgueilleux de mes illusions, je ne me rendis aucunement compte combien l'encre qui coulait de mon stylo s'était rapidement asséchée. Hypnotisé, aveuglé par les scintillements de mon écran devant lequel je restais sagement figé en espérant venir y déverser ma prose, je ne fis aucunement attention à la poubelle et à son couvercle qui déjà me regardaient en ricanant depuis un petit recoin de la cuisine ; et dans un énorme soupir qui dessina sur la vitre du train la forme abstraite d'une réminiscence, je pris alors pleinement conscience que le jour où j'avais commencé à écrire, je m'étais complètement fourvoyé : au lieu de me remplir, l'écriture m'avait vidé ; au lieu de me permettre de vivre au présent, elle m'avait renvoyé dans le passé.

*

À mes débuts, il me semblait absolument impossible d'écrire une longue histoire à tenir debout, une longue histoire avec toute sa cohorte de personnages, leur apparence physique et morale, ainsi que les événements qui auraient pu les amener les uns et les autres, à se croiser, à s'aimer, à se détester, et enfin, à se séparer. Plus que la triste fin de cette passion que l'on qualifiait souvent à tort d'amoureuse, j'avais surtout peur de trouver divin que je pusse construire un univers cohérent, un univers vivant et autonome, un univers que j'aurais pétri de mes propres mains avec ma seule écriture, et qui une fois terminé, s'en serait allé vivre sa vie auprès de ses lecteurs, sans que j'en contrôlasse la destinée. Longtemps j'ai résisté afin de ne pas devenir ce petit créateur orgueilleux qui se serait brûlé les ailes en se rapprochant trop près d'un Divin qui Lui avait créé le Monde par la Parole ; qu'Il me pardonne aujourd'hui et me donne enfin son accord après ces quarante années passées dans le

désert, tiraillé entre le retour à un esclavage que je connaissais si bien et la marche vers une liberté que j'ignorais, pour qu'enfin je puisse créer sereinement mon modeste petit monde intérieur avec de simples lettres minuscules. Voilà comment à mes débuts, après avoir balbutié quelques textes très courts et des poèmes qui se sont vite retrouvés à joncher en ordre dispersé le sol au pied de ma poubelle, je m'attelai à l'écriture de cette petite et insignifiante nouvelle qui hélas se transforma rapidement en un difficile chemin de croix.

Que j'ai pu me sentir désespérément seul face mes textes, incapable de faire preuve d'originalité. Que j'aurais alors voulu pouvoir visiter nombre d'écrivains disparus. Combien de fois également me traversa l'idée de demander conseil à quelques-uns de mes contemporains dont les textes me ravissaient ! Naïvement, j'avais effectivement imaginé pendant longtemps que je pourrais entretenir de longues et profondes correspondances avec mon prochain afin qu'il m'apportât son soutien. Ici, je m'imaginai envoyer une lettre à un vieux poète, et là faire part de mon sincère enthousiasme à cet écrivain qui m'avait charmé par son livre et sa touchante description de comptoir – « *le coup de torchon de la sommelière, monsieur Drandon, monsieur Tindet, l'ouvrier Randet, et toutes leurs théories* » – qui m'avait remémoré tous les cafés dans lesquels je n'avais fait souvent qu'une seule visite, ici dans un village du centre du pays, là au Grillon, dans un coin perdu de la capitale, et dans lesquels je cédaï invariablement au rite du petit noir et de sa fidèle compagne qui partait en fumée. Je me demande souvent si ces cafés ne font pas partie de ces endroits rares où le temps qui passe n'a que peu de prise, comme si ce dernier s'était fossilisé dans le regard d'un client, ou au fond d'un petit verre de vin blanc. Et puis, quand mes pensées allègrement s'envolaient, je commençais à écrire quelques mots à cette femme que j'avais croisée dans la rue au gré d'une de mes promenades en solitaire, et qui avait esquissé, j'en étais persuadé, un léger sourire en passant tout près de moi. À ma première lettre, elle avait répondu du bout des lèvres, avec une belle légèreté dans la plume. Peu à peu, la confiance s'était installée, car dans les premiers temps de notre correspondance, je l'avais laissée s'habituer à mes propos cordiaux et respectueux ; je souriais de cette naïveté touchante qui toujours me surprenait, tant je restais persuadé que si la tendresse et la gentillesse unissaient dans une ouate douce et

légère l'homme à sa femme, c'était la séduction seule, rugueuse et brutale, qui venait orchestrer l'ensemble des autres rapports entre le masculin et le féminin. Le moment venu, c'est-à-dire au moment où elle ne s'y attendait pas, je m'étais volontairement laissé aller à des écrits un peu plus fougueux. Pendant quelques semaines, c'est le silence qui m'avait répondu. Et puis un beau jour, la plume, encore plus légère que par le passé, la timidité peut-être, avait laissé filer sur le papier : « non, pas encore, pas maintenant, ne vous montrez pas trop empressé ». Grisé par une telle déclaration qui laissait une place immense à l'espérance, je ne l'avais pas écoutée, et je m'étais alors enflammé, oubliant que patience et longueur de temps nous rendent souvent bien plus précieux aux yeux de l'autre que la majesté du lion de la fable. Pendant de longs mois, c'est de nouveau le silence qui avait régné. Et puis, après une interminable et fébrile attente, une réponse, une seule et unique réponse, toujours aussi hésitante : « s'il vous plaît, je ne suis pas libre pour l'instant, laissez donc faire le temps ». Hélas, pourquoi avais-je voulu de nouveau forcer la destinée ? Pourquoi n'avais-je pas fait preuve de plus de patience, alors que m'était accordée cette seconde chance ? C'est ainsi qu'un beau jour, je ne sus résister et alors s'écroula à mes pieds le fragile échafaudage sur lequel j'avais entassé toutes mes frustrations : le matin je lui écrivais avec l'amertume de l'amant rejeté, et à la nuit tombée, c'était l'amant possessif qui prenait la plume, se métamorphosant en ce loup lycanthrope qui ne voyait en elle qu'un faible agneau bêlant auprès de sa mère. Que je n'avais imaginé là ! Et que m'avait-il donc bien pris de vouloir croire en un déluge de lettres passionnées qui auraient pu donner naissance à un flamboyant roman épistolaire ! Qu'il me fut pénible, le dur retour à la réalité, quand je ne reçus pour ultime réponse, signée de l'être faible imaginé, qu'une sèche et saignante épître qui ainsi se terminait : *je suis au regret de ne pouvoir donner suite à aucune de vos demandes.*

Au-delà de mes rêveries désenchantées, j'ai pourtant réellement tenté une correspondance avec certains que je voulais considérer comme mes frères, mais à chacune de mes tentatives, maladroitement certainement, je constatais que jamais l'on ne me répondait. Peut-être étaient-ils eux aussi enfermés dans leur propre monde, au milieu de leurs chimères, entre un écran, une poubelle, et un couvercle. Parfois, alors que j'éprouvais le besoin de remplir le

vide faisant suite à l'envoi de mes lettres, la colère et le dépit venaient m'aider à combler tout cet espace inoccupé ; et je me laissais aller à broyer du noir, imaginant qu'ils refusaient de correspondre avec l'être inférieur que j'étais. Combien de mes missives gisent toujours au fond d'une antique boîte aux lettres, entre une carte postale et une lettre touchante pleurant doucement la mort d'une vieille grand-mère ? Alors si, une fois, on m'avait répondu. Et c'est depuis ce jour-là je crois, que j'ai abandonné tout lien avec le monde extérieur, estimant que le vide et le néant étaient peut-être préférables à la lecture de cette fin de non-recevoir avec son air de déjà-vu : *Merci de votre courrier. Je suis au regret de ne pouvoir donner suite à aucune de vos demandes.* Alors, j'écrivais pour moi, et pour moi seul cette fois, mes désillusions, tentant de circonscrire avec une petite cartouche d'encre, la souffrance et l'incompréhension qu'avaient suscitées à mes yeux une telle réponse :

Il m'arrive de penser, une fois que j'ai rédigé et envoyé une longue lettre à un ami, une connaissance, ou encore à quelqu'un dont j'attends un peu d'aide, d'avoir peur qu'elle ait été mal reçue, mal perçue. En effet, les réponses que je reçois à mes longs développements sont souvent lapidaires. J'ai pourtant toujours été persuadé qu'il fallait beaucoup de mots pour exprimer au mieux notre pensée, tout en sachant que les mots, même très nombreux, même employés dans leur moindre nuance, ne pourront au mieux que l'approcher, sans jamais l'atteindre. Mais peut-être suis-je tout simplement déçu par les réponses des uns et des autres. J'aime lire, pendant des heures. J'aime écrire, pendant de plus longues heures encore. Je me sens parfois si seul au milieu de cet immense univers...

Entre tous ces écrivains célèbres et moi-même, n'y avait-il pourtant jamais eu rien d'autre que quelques mots, certes inscrits dans un ordre un peu différent que les miens, mais des mots de la même famille, des frères, des sœurs, des passants anonymes, des synonymes et autres antonymes, de simples mots déposés sur la plus bête des feuilles de papier, un peu comme celle que vous auriez pu, ami lecteur, tenir en ce moment entre vos mains.

Je me souviens également qu'à cette époque, je souffrais d'une cruelle et malade timidité que prolongeait une volonté

obsessionnelle de ne jamais vouloir déranger, de toujours vouloir passer inaperçu. Je sentais confusément, vu qu'ils ne répondaient pas à mes écrits, qu'il me serait peut-être nécessaire de me déplacer pour aller à la rencontre de mes frères humains. Mais voilà, les mots ne sortent de mon être que lorsque j'écris. Quand il s'agit de parler, de faire entendre le son de ma voix, je n'ai que le silence à proposer. Mais l'être humain, dans toute sa bruyante modernité, est-il vraiment capable sans prendre peur, de s'arrêter quelques instants afin d'écouter le silence de son voisin ? J'ai vainement tenté de m'adresser à vous mes frères humains ; en vous écrivant, et en espérant que vous pourriez vous arrêter quelques instants de courir après... après quoi d'ailleurs courrez-vous, mes frères humains ? Après quoi ? Saurez-vous un jour prendre un peu de votre temps pour me l'expliquer afin que je puisse en faire la matière première d'un quelconque récit ? En attendant de vos nouvelles à ce sujet, c'est donc le silence qui remplira l'espace entre vous et moi. Rien que le silence. Et le vide. Et le néant. Quarante ans que j'attends, quarante ans que je suis enfermé dans la folie d'une solitude qui voulait juste être partagée avec la vôtre.

*

Qu'il est douloureux pour moi de voir tous ces souvenirs que je pensais oubliés resurgir du passé, et ces mots, les uns après les autres, les voir se défiler sous mes yeux et de devoir les lire, et les lire à nouveau, et les lire une nouvelle fois à nouveau, sans jamais me satisfaire d'une tournure de phrase que je jugerais parfaitement réussie et qui assécherait en un point final le long et interminable écoulement des mots qui débordent inutilement de cette première et longue nouvelle. Je me sens si fatigué ; combien je le redoute ce fatal point final qui va hélas transformer tous ces souvenirs en d'irréparables regrets, car je sais que je vais devoir me remémorer cette occasion que j'ai laissé passer, car j'ai eu, comme tout un chacun dans ce monde, l'occasion de croiser ma destinée. Voilà, il est déjà trop tard, je n'ai plus d'autre choix que de vous raconter cette bien triste histoire, et de repousser une nouvelle fois à nouveau le moment où je mettrai un point final à cette triste nouvelle.

*

Je ne me souviens plus vraiment des circonstances, mais je fis un jour une étonnante découverte. Parmi les hommes que j'admirais, il y avait cet artiste – il jonglait d'ailleurs si bien avec les mots que jamais je ne crois avoir entendu dire qu'il fut un écrivain – dont j'adorais les textes. Je me rappelle encore nettement un de ses écrits, celui où un homme débouche en voiture dans un rond-point ; et là, coup de théâtre ! il ne peut le quitter, car chacune des quatre issues sont assorties d'un sens interdit ; il y avait aussi cette ambulance et ce corbillard qui tournaient, qui tournaient... Il y avait également cette autre histoire avec des fous qui couraient, mais ce sujet, j'en avais déjà fait le tour. Bref, je m'aperçus donc un jour qu'il habitait dans une petite ville toute proche de mon propre domicile. Bien entendu, je ne connaissais ni le numéro ni le nom de sa rue, et ce même en consultant l'annuaire, car sans doute faisait-il partie de ces personnes prudentes et censées qui avaient compris qu'il fallait savoir un peu se cacher pour vivre paisiblement à côté de concitoyens parfois un peu trop curieux.

*

Je m'arrête quelques instants pour préciser ici ma pensée, car j'ai peur qu'une interprétation hâtive de ma remarque précédente déclenche l'ire des apôtres de la fraternité planétaire, cette étrange confrérie qui voudrait faire ressembler l'humanité tout entière à un grand et merveilleux camp de vacances où nous aurions tous des tentes dont la taille et la couleur auraient été choisies par lesdits apôtres. Qu'il me soit permis de préciser que si nous devons effectivement vivre les uns à côté des autres en bonne intelligence, c'est uniquement par nécessité et dans un égoïste souci de tranquillité, mais en aucun cas pour atteindre l'hypothétique bonheur de la communion universelle. En revanche, souhaitons-nous d'atteindre le bonheur de la communion à deux, de partager notre vie avec cet être aimé pour qui nous sommes unique et qui alors nous fait pleinement prendre conscience que nous sommes un étincelant petit morceau d'humanité. Mais, avant d'aborder dans un de mes prochains textes un sujet si délicat, laissez-moi ici régler mes comptes, aussi bien avec l'éclatante bêtise de la collectivité, qu'avec le côté sombre de mon intimité. Je reste pour l'instant

fondamentalement persuadé qu'il n'existe personne avec qui je puisse vivre ensemble, si ce n'est moi-même. Ne venez pas me contester cette évidence : je ne peux vivre ensemble qu'avec moi-même. Et parce que la langue est parfois la première victime des assauts de l'envahisseur, qu'il me soit donné le courage de la défendre en montant sur mes grands chevaux, ou mieux encore, sur la superbe jument alezane de Joseph *le Grand*, et tel un preux chevalier qui voudrait faire oublier cette terrible déroute que fut la Bataille d'Azincourt, permettez-moi de démolir et de jeter ici-bas ce pur galimatias, ce *vivre-ensemble*, ce terme abscons et absent du dictionnaire, avec l'espoir insensé que quelqu'un saura ce que peut bien signifier un galimatias, car qui voudra encore croire que la langue, avec sa sémantique et sa grammaire qui sont toutes deux censées unir les mots les uns aux autres, peut encore avoir de nos jours une quelconque importance dans un monde où les mots ont été depuis si longtemps vidés, et de leur sens, et de leur substance ? Mais que s'arrêtent là les jérémiades d'un vieux scribouillard aigri, et ami lecteur, si jamais vous vous demandez bien pourquoi je me suis engagé à brûle-pourpoint dans ce déroutant aparté, sachez que je souhaitais simplement vous adresser la mise en garde que voici : chaque époque porte aux nues un terme censé répondre aux maux récurrents de la vie en société, ainsi le *fraternitaire* du siècle de Baudelaire, ainsi le *vivre-ensemble* du mien. Et si du premier, plus personne n'entend aujourd'hui parler, j'aimerais pourtant presque le mettre à la place de l'horrible barbarisme qui se croit aujourd'hui le seul et unique trait d'union qui, par magie sans doute, rapprocherait les hommes les uns des autres pour qu'ils finissent par ne plus s'entre-tuer comme ils le font pourtant avec constance depuis les débuts de l'humanité. Voilà, ainsi se termine ce pathétique soliloque, car pour jongler avec les mots, aussi bien qu'avec des balles ou des oranges, encore faut-il avoir du talent. Il faut également à l'écrivain beaucoup de patience et de persévérance pour espérer apercevoir, tout au bout de la nuit, ne serait-ce que la promesse de l'aube. Vous pouvez vous moquer maintenant, je n'ai jamais su jongler avec plus de deux mots de vocabulaire et trois références littéraires.

*

En consultant une biographie où notre homme était qualifié

d'humoriste, le côté jongleur sans doute, je tombais sur cette photo, prise vers la fin du vingtième siècle, en des temps où les souvenirs semblaient encore se conserver sous leur couleur naturelle, un peu avant que l'on invente des procédés permettant d'obtenir des teintes plus vraies que nature qui se transformèrent plus tard en couleurs complètement artificielles. On le voyait, avec ces yeux toujours incroyablement pétillants, prendre la pose au milieu d'un assez grand parc, et à l'arrière-plan, on pouvait distinguer malgré le flou du cliché, une longue allée rectiligne qui devait amener jusqu'à une belle et blanche demeure protégée par des chênes séculaires. À cette époque, même si la tâche n'était pas impossible, il était encore quelque peu compliqué de retrouver un tel lieu à partir des prises de vue des satellites, leur niveau de précision étant, selon les endroits, extrêmement faibles. De plus, ces images pouvant dater de plusieurs années en arrière, d'importantes erreurs d'appréciation étaient fréquentes, un tranquille champ de blé pouvant le lendemain avoir cédé sa place, soit à une bruyante zone industrielle, soit à une silencieuse et morne zone pavillonnaire. Néanmoins, avec un minimum de méthode, j'étais parvenu à localiser la demeure de l'artiste à force de recoupements et d'observations. Pour autant, mes principales interrogations n'étaient en rien d'ordre technique... Plus je me savais approcher du but, plus il me semblait impossible d'aller jusqu'au bout de ma démarche. Je ne pouvais imaginer me présenter devant un lourd grillage, et le cœur battant, approcher mon doigt d'un interphone d'où sortirait une voix qui alors me donnerait la réponse que je me refusais aujourd'hui à vouloir entendre, car combien sommes-nous à souvent préférer ne rien faire plutôt que de s'entendre essuyer un refus ? Pourtant, j'ai sincèrement voulu y croire, à défaut de vraiment essayer. Souvent je me rendais dans mon garage, et tournais pendant de longues minutes autour de ma bicyclette ; je la regardais, un peu gêné, lui expliquant que peut-être le vent était trop fort ce jour-là, où que les routes fussent rendues trop glissantes suite à une récente averse de neige, mais penaud devant son regard en acier, je ne pouvais que m'incliner, et après lui avoir bafouillé de plates excuses, je l'enfourchais sous un soleil renaissant et commençais à me diriger vers l'endroit tant convoité. Hélas, à chacune de mes tentatives, dans la petite ville qui précédait, alors que je savais que ma destinée était là, au bout de cette ligne droite qui longeait la forêt, je bifurquais systématiquement à gauche pour gravir

la pente très raide d'une petite route qu'affectionnaient particulièrement les cyclistes du coin, réussissant ainsi à faire passer sans scrupule aucun, ma lamentable retraite en un petit exploit de sportif du dimanche. Je rentrais pourtant la tête très basse, me heurtant aux marches d'un podium qui jamais ne voulut de moi ; et, jour après jour, traînant le poids toujours plus lourd de ma lâcheté, je peinais de plus en plus à franchir la fenêtre de mon écran pour aller enjamber mon vélo et reprendre la route, même pour une simple petite promenade qui n'aurait pas eu d'autre objectif que celui de ne pas en avoir. Les années passèrent, et la route devint pour moi le lieu de tous les dangers ; et quand exceptionnellement j'arrivais à quitter mon domicile, puis à m'extirper sans encombre de la dense circulation de la ville, je me mettais à souffler comme un vieillard devant la moindre inclinaison de la chaussée. Et puis un jour, je ne rendis même plus visite à mon vélo ; il commença à prendre la poussière, et ses couleurs vives se transformèrent, au fil du temps et de l'humidité du garage, en une sale couche d'un brun tout rouillé ; et parce que cette vision m'entraînait vers un insondable sentiment de culpabilité, mais aussi la prise de conscience que je n'étais plus au temps de l'insouciance de mes jeunes années, je recouvrai celui qui fut mon fidèle compagnon pendant tant d'années d'une lourde couverture élimée avant de fermer mon garage à clef pour ne plus jamais l'ouvrir, espérant ainsi ne pas entendre la ferraille hurler quand les rats viendraient se goinfrer du caoutchouc des pneus, de la selle, et de toute la câblerie passant à leur portée. Alors, remontant tristement me coller devant mon écran, j'imaginai comment, avec mon jongleur de mot, nous aurions fini, tout en rigolant comme de grands enfants, par trouver un titre à la nouvelle immortalisant notre rencontre : *Le cycle de la vie*. Hélas, je me plantais devant mon écran, tapait théâtralement *Mort d'une bicyclette*, et démontrait avec ce titre combien il suffisait de presque rien pour passer à côté des plus belles choses. La nouvelle, à votre grand soulagement, pouvait tristement se terminer, et je me disais que jamais je ne pourrais rendre visite à mon copain d'artiste, moi qui ne sortais même plus de chez moi, et qui restais maintenant emmuré nuit et jour dans un long tête-à-tête avec ma poubelle.

Le cycle de la vie (deuxième nouvelle)

Cher candidat et membre de l'Union,

Nous avons le regret de vous informer que malgré les évidentes qualités littéraires de votre texte, vous n'avez pas été retenu pour participer à l'épreuve d'admission du concours d'écrivain de l'Union. Néanmoins, si vous deviez envisager de vous porter une nouvelle fois candidat à l'avenir, nous ne saurions que trop vous recommander de modérer vos propos afin que votre texte reste neutre, aussi bien sur la forme que sur le fond. Nous vous informons d'ailleurs qu'à la suite de la lecture du passage concernant le vivre-ensemble, les examinateurs du concours d'écrivain de l'Union ont décidé de remettre votre texte aux Services de Renseignement de l'Union pour qu'ils en effectuent une expertise plus approfondie.

Depuis que l'humanité a choisi de conserver une trace écrite de toutes les histoires qui l'ont traversée, et pour peu que les hommes aient pris le temps de s'en souvenir, sans quoi même la plus indélébile des encres ne pourra jamais empêcher l'Histoire de l'effacer, il n'est pas aisé de nos jours pour le jeune littéraire, de démarrer une histoire de la façon la plus originale qui soit. Alors, plutôt que de rechercher vainement l'inspiration, autant affirmer purement et simplement que les histoires, à l'aube d'un jour nouveau, démarrent toutes de la même manière. Un matin, un être humain se lève et regarde par la fenêtre en se demandant quel temps il peut bien faire dehors : fait-il beau ? ou est-ce la pluie qui m'attend ? le ciel sera-t-il bleu, rouge, noir ou gris au moment où viendra poindre l'aurore ? la température sera-t-elle douce ? fera-t-il chaud ? ou froid ? Les nuances, selon notre emplacement sur notre petite planète, l'époque de l'année, et selon la quantité de nuages qui défilent devant notre fenêtre pour venir nous saluer selon leur humeur, la douce ondée de cette matinée contrastant étonnamment avec l'énorme orage d'hier soir, peuvent presque se décliner à l'infini. Et pourtant, en dépit de toutes ces nuances climatiques et géographiques, l'immense majorité des êtres humains qui habitent sur la Terre font chaque matin, comme ils l'avaient fait la veille, et

comme ils le feront le lendemain, encore et toujours le même geste : ils se lèvent, regardent avec une pointe d'anxiété par la fenêtre, et à leur grand soulagement, constatent une fois de plus que le ciel leur tient toujours compagnie quelle que puisse être sa couleur. Sans doute n'allez-vous pas manquer l'occasion de venir souffler à la lueur de la bougie qui éclaire ma feuille de papier, que j'oublie certainement un peu trop vite ces individus qui ne voient rien du ciel le matin d'un nouveau jour sans fenêtre, faute de toit sous lequel ils puissent s'abriter. Oui, votre altruisme bienséant voudra absolument que j'aie une petite pensée pour tous ces humains qui ont depuis longtemps oublié les gestes simples d'une belle journée qui commence après une nuit passée dans la chaleur d'un doux foyer. Au risque de vous choquer, je n'ai aucune envie de disserter sur les conditions d'existence de cette minorité d'êtres humains, par crainte peut-être de me sentir obligé de faire œuvre d'un peu de charité vis-à-vis de toutes les personnes qui vivent à l'ombre de ma fenêtre. Et puis, si je devais vraiment commencer à y penser sérieusement, peut-être serais-je désagréablement surpris de constater qu'avec toutes les catastrophes provoquées plus ou moins naturellement par l'homme sur le globe terrestre, la minorité se révélerait certainement beaucoup plus importante que pouvait être amené à l'imaginer le bienheureux citoyen de l'Union occupé ce matin-là à regarder en l'air plutôt qu'en bas en direction du trottoir et de son caniveau. Alors ami lecteur, vous non plus, n'hésitez pas une seule seconde, et joignez-vous à moi pour passer cette petite et agaçante fourmilière par la fenêtre, car n'est-ce pas là le sort, sinon la place, qui lui est habituellement réservée tout au long de l'histoire de l'humanité ? Bien, maintenant que nous nous sommes débarrassés de ce petit détail de l'histoire, nous pouvons sereinement commencer notre récit dans un univers réglé à la perfection où la multitude est programmée pour y vivre de la plus heureuse des façons, et qui pour connaître le temps qu'il fait dehors, allume de façon mécanique la fenêtre de son écran luminescent.

*

Il était une fois un univers merveilleux où la terre était ronde, un univers sur lequel, à chaque instant, à chaque seconde de par ce monde, il se trouvait toujours quelqu'un pour se lever le matin et

regarder par la fenêtre. C'était à se demander si là-haut, très loin là-haut, il n'y avait pas un préposé spécialement dédié à ce geste anodin du quotidien ; oui, très très loin là-haut, ne pouvait-on pas envisager un des innombrables compagnons du Divin – qu'ici-bas on aurait certainement appelé l'idiot du village – une immense liste entre les mains, et dont la seule et unique tâche était de nous mettre sur pied, les uns après les autres, un par un, en continu, et ce tous les matins que le Maître de l'Univers faisait ; et s'il y avait parfois un oubli ou deux, c'était que l'univers du Divin, contrairement à celui des humains, était loin d'être réglé à la perfection, la mort faisant alors naturellement partie de ces événements qui font que l'Humanité connaît, de-ci de-là, quelques ratés que nous qualifions de regrettables quand nous les observons à distance, mais qui terriblement nous affectent dès lors qu'ils viennent nous toucher dans notre intimité ou notre identité la plus profonde.

Bref, tout cela pour dire, au-delà de ma récurrente difficulté à démarrer cette histoire, que l'humanité qui ouvrait ses volets tous les matins, malgré toute sa diversité face à la couleur du ciel, n'avait finalement rien de bien originale. C'est dans un tel contexte, en regardant par la fenêtre les premiers rayons du soleil d'un dimanche de début de printemps, moi qui étais donc certain d'être comme tout un chacun en phase avec la perfection de ce monde, que je sentis pourtant pendant une fraction de seconde que quelque chose d'imperceptible m'échappait, comme si l'imperceptible ne pouvait jamais être à la portée de l'homme, même de celui qui, parce qu'il s'autoproclamait poète, passait sa vie à ne jamais l'attraper en dépit de la conscience de son existence. Pouvait-il alors en être autrement pour un amoureux anonyme de la petite reine, cet homme qui enfin pouvait se décider à reprendre sa passion sans risquer inopportunément de glisser vers les fossés, maintenant que le givre et le verglas, qui avaient pris possession des routes durant l'hiver, se vaporisaient enfin dans l'air ? Pardonnez-moi cette étrange et subite interrogation qui va jusqu'à m'étonner moi-même : voilà que je m'appête à m'entretenir avec vous de bicyclette, au risque je le crains, de me lancer dans un bien trop important développement, voire dans toute une histoire qui nous entraînerait hors du cadre de cette simple nouvelle. Donnons-nous plutôt rendez-vous une autre fois pour poursuivre la tête bien dans le guidon, une route qui

serpentera longuement en direction d'un vertigineux col montagneux. Aussi ne me bornerai-je ici qu'à vous narrer rapidement l'excursion que je fis ce jour-là.

*

Somnolant sous la douceur de l'air, les rues de la ville étaient encore silencieuses, à peine perturbées par de rares piétons ayant été plus prompts à profiter du soleil naissant pour aller chercher la baguette blanche et fraîche de leur petit déjeuner, que les automobilistes paresseux qui ne manqueront pas dans quelques heures de chevaucher un trottoir déjà fortement encombré de tous les retardataires qui s'en retourneraient piteusement chez eux en compagnie d'un vieux croûton brûlé. Loin de ces considérations farineuses d'une matinée dominicale pas toujours de tout repos, notamment pour ceux qui ne croyaient plus à rien, la voie était libre pour ce cycliste prudent qui, après avoir jeté un coup d'œil rapide à travers la fenêtre, et ravi par l'atmosphère printanière qui semblait régner dehors, pouvait refermer tranquillement la porte derrière lui et entamer sa promenade à vélo sans trop d'appréhension, et ce contrairement au reste de la semaine où il préférerait éviter d'emprunter une chaussée alors la propriété exclusive d'une hargneuse et bruyante armada de véhicules à quatre roues.

Malgré ces conditions idéales, il me fallut de longues minutes avant de me retrouver complètement à l'aise, le temps de voir lentement s'effacer la ville au profit d'une campagne que je trouvais plus accueillante ; quelques énormes ronds-points, une zone industrielle et sa route défoncée, un quartier pavillonnaire rejeté en lisière de la petite métropole, et enfin j'aperçus sur les bas-côtés quelques haies sauvages où seules de rares ronces aventureuses se risquaient à venir égratigner le crépi des murs de maisons de plus en plus clairsemées au milieu d'une verdure encore largement domestiquée. Enfin, au gré d'une énième intersection, je rencontrai quantité de touffus taillis parmi lesquels je m'émerveillais de retrouver des trésors que je croyais à jamais disparus, tel l'or du cytise qui illuminait les abords du village de mon enfance. Pendant près d'une heure, je parcourus alors des routes aux tracés familiers pour les avoir maintes fois empruntées ; ainsi cette longue traversée

au cœur d'une magnifique petite vallée boisée où reposaient les ruines d'une très ancienne abbaye ; ainsi cette clairière qui émergeait au sommet d'une butte et qui timidement découvrait un profond sous-bois s'étalant sous un sol sablonneux ; ainsi cette longue descente très roulante et sans danger dans laquelle j'aimais prendre de la vitesse, à l'ombre d'arbres dont les larges branches entreprenantes s'étaient mises en tête d'obstruer le ciel, et qui toujours me propulsait en plein cœur d'un bourg où invariablement je tournais à gauche pour prendre une petite pente très raide qui débouchait sur un plateau dépourvu du moindre arbuste, et où les champs s'étendaient à perte de vue, indolents et insensibles à ce vent en rafales qui pourtant bousculait sans précaution aucune même les promeneurs les plus aguerris. Ce jour-là, un peu comme dans un rêve, je ne suivis pas mon parcours habituel. Pour la première fois, je continuais tout droit. Je savais, pour en avoir souvent étudié la topographie sur une carte routière, qu'il me fallait d'abord emprunter une longue ligne droite d'un peu plus d'un kilomètre avant de prendre une petite route qui remontait légèrement vers le nord, route qui me déposerait devant la paisible demeure où se reposait l'homme que je m'étais mis en tête de rencontrer depuis de nombreuses années et pour lequel, du fait de sa célébrité, je remettais sans cesse la visite de peur de le déranger dans sa paisible retraite. Je ne savais si c'était l'anxiété grandissante, une sensation semblable à celle qui nous enveloppe aux prémices d'une rencontre que l'on espère amoureuse, ou si cette partie du paysage n'avait que peu de caractère, mais toujours était-il qu'en dehors d'un chêne lierre retombant paresseusement sur les pierres de la façade d'un restaurant, et dont j'imaginai qu'il était le lointain descendant d'une authentique auberge qui avait certainement dû servir de première étape avant un long voyage en province, je ne gardais qu'un vague souvenir de cette ligne droite, tout du moins jusqu'au moment où ma conscience fut tirée de sa torpeur par un spectacle qui m'apparut bien singulier.

Devant moi, j'aperçus un vaste rond-point comme il en existait des milliers disséminés au milieu de toute l'infrastructure routière de l'Union ; il semblait y régner une importante agitation, et plus la vision du lieu se faisait nette à mesure que je m'en rapprochais, plus j'avais l'étrange impression de basculer dans le flou et hors de toute réalité. Quand enfin je pus embrasser l'ensemble

de la scène du regard, je vis une ambulance arrêtée en plein milieu du rond-point, et dont la lueur bleutée du gyrophare tournoyait dans une ronde frénétique et envoûtante ; derrière elle, de nombreux véhicules attendaient sagement le droit de pouvoir en faire le tour. Les ambulanciers, reconnaissables à leur longue blouse d'un blanc éclatant, *couleur dominante de la tenue professionnelle du corps hospitalier*, comme me l'avait indiqué la lecture récente (je cherchais à savoir pourquoi un métier, si salissant dès lors qu'était détecté chez le client du moment une importante hémorragie, avait une conception aussi immaculée de la tenue vestimentaire) d'un décret de l'Union précisant les conditions exigées pour les véhicules et les installations matérielles affectés aux transports sanitaires terrestres – décret dans lequel j'avais d'ailleurs appris, à défaut de la réponse à la question que je me posais, que le véhicule, pour être réglementaire, devait contenir au moins cinq morceaux de sucre entre autres éléments de secourisme d'urgence – les ambulanciers donc, s'affairaient autour d'un homme dont les couleurs chatoyantes de l'accoutrement qui le moulait de la tête aux pieds proposaient un contraste saisissant avec l'extrême pâleur de son visage. Immédiatement après la découverte de ce premier tableau qui hélas avait toutes les caractéristiques de la nature morte, je fus absorbé par un autre spectacle que je vais maintenant tenter de vous dépeindre. L'autre extrémité du rond-point, coupé à la circulation sur quelques mètres, voyait défiler des centaines de coureurs à pied comme autant de petites taches plus bariolées les unes que les autres, et je compris soudain que le gisant du tableautin précédent s'était sans doute détaché de cette vaste fresque sur laquelle je voyais maintenant distinctement une interminable et impressionnante chenille monter en zigzagant au milieu des arbres de la forêt. Pour une raison inexplicable, je fus pris de panique à la vue de ce triptyque, comme si la vision de toutes ces couleurs allait m'entraîner vers le haut mal ; le gyrophare, le coureur allongé, et maintenant la chenille ; tout se mélangeait et clignotait dangereusement dans mon esprit en un portrait abstrait et dérangent représentant un visage cubique au regard vide, une femme peut-être, et dont le sourire crispé semblait vouloir se déchirer au milieu des sanglots ; alors, malgré les cris d'indignation proférés par les coureurs que je bousculai, malgré les panneaux d'interdiction qu'agitèrent dans tous les sens les préposés à la gestion des flux circulatoires, je forçai le passage et traversai rapidement le sens

giratoire, poussé par la peur que je pusse ne jamais en sortir. À peine m'étais-je extirpé de cet espace de non-sens que je croisai un fourgon tout de noir carrossé, et dont les vitres étaient si fumées qu'il me fut impossible d'en distinguer l'intérieur. Arrivé à ma hauteur, le lugubre véhicule ralentit tandis que la vitre avant côté conducteur se baissait, laissant apparaître une tête grise et spectrale rehaussée d'une casquette et de larges lunettes noires, et au milieu de laquelle se tordait, sous le coup de la déception de m'avoir vu lui échapper, une large bouche édentée. Timidement, j'esquissais par compassion pour sa mine défaite un petit geste engageant en direction de l'atroupement, espérant ainsi, même si ce n'était pas lui qu'il était venu chercher dans un premier temps, que le fossoyeur retrouverait rapidement le sourire, et qui sait un peu de couleur, en constatant qu'il ne s'était pas déplacé pour rien, la mort ayant tout de même rattrapé au tournant un de ces fous crédules qui espérait pourtant bien lui échapper en courant sans fin autour d'un rond-point.

À la suite de cet étrange incident, et sans doute pour l'oublier au plus vite, je redevins beaucoup plus attentif au monde qui m'entourait. Sur ma gauche, les haies de ficus alternaient avec des haies plus sauvages, les premières appartenant certainement à des propriétaires pressés de se cloîtrer à peu de frais dans leur jardin afin de ne pas jalouser leurs voisins plus patients qu'eux, et qui un jour verront églantiers, troènes et autres prunelliers s'épanouir, leur permettant alors de contempler tranquillement un petit morceau de nature où oiseaux et enfants aimaient à venir s'y glisser. Sur ma droite, j'aperçus un long bâtiment dont la tristesse architecturale me laissa inexplicablement à penser qu'il s'agissait d'une école. Oh ! une minuscule chapelle, bordée au nord par un petit jardin, et au sud par un vaste verger. Et là, de l'autre côté, regardez ! une magnifique meulière qui dépasse timidement d'un coteau arboré. Je m'interromps ici et souris un instant devant mon enthousiasme enfantin : me voilà tout à coup complètement libéré pour enfin profiter des paysages traversés. Un passage boisé et c'est un chemin qui part se perdre au milieu d'un taillis d'arbrisseaux. Encore quelques mètres, et j'entrevois sur ma gauche la petite route, anodine pour tout un chacun, mais pour moi de tant d'importance. Arrivé à son intersection, je dois m'arrêter, le temps de laisser passer un véhicule qui arrive en sens inverse. J'en profite pour tranquillement

observer la maison qui borne le carrefour ; presque carrée à sa base, elle est coiffée de deux petits chapeaux triangulaires au milieu d'un jardin où se dresse tout penaud un arbre récemment élagué, et à qui je dois certainement la vision temporaire d'une propriété qui habituellement se réfugie derrière un pudique voilage de verdure. Devant l'entrée, comme une faute de goût, un séchoir où pendouillent honteusement des vêtements bleus et blancs. La voiture vient de passer, je peux tourner à gauche et reprendre mon cheminement. Longeant maintenant l'autre côté de la propriété, j'aperçois un sécateur, preuve d'une haie ni complètement sauvage ni complètement domestiquée mais fraîchement taillée, et qui attend sagement au creux d'un mur d'être rangé au fond d'un abri de jardin.

Dorénavant pleinement accompagné par le temps présent, me sentant pleinement vivre mon histoire, mon cœur se met à battre à tout rompre, et je doute que cela soit à cause de la déclivité, plutôt faible, de la route empruntée. Non, j'approche tout simplement de ma destination ; sur ma gauche, une première grille de couleur verte, une entrée de service que prolonge un immense mur en pierres assorti d'une rangée d'arbres aux branches touffues, plantés là pour prêter main-forte au mur d'enceinte dans le cas bien peu probable où sa hauteur, pourtant déjà impressionnante, ne devait suffire à cacher l'horizon au passant curieux. J'y suis presque. Encore une centaine de mètres, et me voilà immobilisant mon vélo juste devant l'entrée principale. Je descends, et m'approche prudemment. Étrangement, il n'y a ni interphone, ni la moindre caméra de surveillance à proximité de la grille ; je peux simplement lire cette étonnante pancarte avec l'inscription suivante : *prière de refermer le portail après passage*. Un simple geste de politesse serait-il suffisant pour être le bienvenu en ces lieux ? Je n'ose encore y croire. Je m'avance, et avant de franchir la grille, je m'immobilise pour jeter un œil inquiet sur la longue allée qui me fait face, de peur qu'un homme en surgisse et m'intime au dernier moment l'ordre de faire demi-tour. Un ultime regard de part et d'autre de la propriété, et j'effleure timidement le lourd portail qui comme par enchantement, s'ouvre en silence sans l'éternel grincement qu'aurait dû provoquer un entretien mal assuré au moment où ma main ose le pousser légèrement. De façon étonnante, alors que je pensais que l'excitation allait atteindre son paroxysme, une immense quiétude vient envahir aussi bien mon

corps que mon esprit au moment d'entrer dans le domaine. J'enlève lentement mon casque, le pose soigneusement sur mon vélo que je guide sur le côté droit avec une main tenant le guidon, et marche prudemment le long d'une longue allée délimitée par le vert d'une herbe douce et généreuse. Déjà un premier croisement, avec ce chemin partant en biais vers la droite, plus petit et bordé d'arbres, et qui m'invite à m'enfoncer plus profondément dans la propriété ; au-dessus de ma tête, les hirondelles strient un beau ciel azur encore vierge de toute trace de vapeur aérienne. Je continue d'avancer, de plus en plus lentement pour ne pas arriver trop rapidement à un dernier embranchement où je vais suivre une nouvelle allée, cette fois bordée de fleurs. Il ne me reste plus que quelques pas à faire ; il est là ; je le sais avant même de l'apercevoir. Profitant sans doute de la quiétude du lieu, il semble regarder par-delà d'invisibles nuages. C'est d'une voix tranquille, presque recueillie, que j'engage, pour mon plus grand bonheur, la conversation :

« — Bonjour monsieur D. Je vous prie de bien vouloir excuser mon arrivée, aussi impromptue soit-elle ; mais soyez rassuré, je ne compte pas vous importuner très longtemps, je ne fais que passer.

— Ne vous excusez pas cher ami, ne vous excusez pas ! Les gens qui résident en ce lieu ont l'habitude de trépasser plutôt que de passer ; rares sont les gens de passage, en dehors de passants très pressés qui passent voir un trépassé. C'est d'ailleurs un bien amusant passe-temps que de... mais excusez-moi à mon tour, je suis incorrigible ! voilà que je reprends immédiatement mes petites manies alors que je n'ai même pas pris le temps de demander avec qui j'avais l'honneur de converser ! Quant à vous, je suppose que vous savez qui je suis, car cela fait maintenant quelques années que mon nom est, ici-bas, solidement gravé dans le marbre. Comment vous appelez-vous donc, mon cher ami ?

— Z, je m'appelle Z. *Monsieur Z.*

— Étonnant cela... *Monsieur Z* dites-vous ? Permettez-moi de trouver ce patronyme quelque peu étrange, mais qui siérait parfaitement à un personnage de roman !

— Vous ne pensez pas si bien dire, puisque ce n'est effectivement pas mon vrai nom, je dois vous l'avouer. Mais c'est ainsi que j'aime à me faire appeler, dès lors que je souhaite dialoguer

avec quelqu'un dans l'un ou l'autre de mes récits.

— J'aurais dû m'en douter ! Et serions-nous, vous et moi, au moment où je vous réponds, là, tout de suite, dans un de vos livres ?

— Oui, c'est exactement cela ; et c'est d'ailleurs pour cette raison que je souhaitais vous rencontrer, espérant obtenir votre assentiment pour utiliser un de vos textes dans un prochain ouvrage.

— Ah, mais bien entendu, c'est même une excellente nouvelle !

— Je ne saurais dire, je ne l'ai pas encore écrite.

— Bien évidemment, bien évidemment... Pourquoi suis-je donc si pressé ! Et puis sinon, quel intérêt de venir me voir, cela serait complètement absurde n'est-ce pas ? Mais ne m'en veuillez pas de trouver quand même bien dommage qu'elle ne soit pas encore écrite votre nouvelle, car cela m'aurait fait extrêmement plaisir que de pouvoir simplement la lire, ce soir pourquoi pas, juste avant de m'endormir, à la nuit tombante... non pas que les soirées soient d'un ennui mortel, mais...

— Excusez-moi de vous interrompre, mais je ne suis pas certain que le crépuscule soit le meilleur moment pour lire ma nouvelle.

— Ah ? Et pourquoi donc ?

— Je crains que la nouvelle ne soit pas très drôle, et je ne voudrais pas troubler votre sommeil.

— Vous savez, mon cher ami, mon sommeil est éternel et les soirées plutôt calmes par ici, calmes à un point tel que les vivants eux-mêmes, s'ils le souhaitent, pourraient venir paisiblement s'assoupir sous les frondaisons ; mais rares sont les vivants qui viennent profiter du silence des morts, y compris en journée ; alors le soir, vous imaginez... Ils ont tort d'ailleurs, ils devraient venir plus souvent, je suis certain que cela leur apprendrait un tant soit peu à mourir sans trop d'appréhension. Visiter un cimetière, c'est un peu comme visiter son futur chez soi non ? D'ailleurs, depuis que je réside en ce lieu, je regretterais presque de ne pas en avoir visité plus souvent des cimetières, de mon vivant.

— Si je puis me permettre, vous avez peut-être le temps maintenant, sinon de visiter les cimetières, au moins de profiter de celui-là ?

— En êtes-vous persuadé ? Pensez-vous vraiment qu'il puisse en être toujours ainsi, mon jeune ami ? Si vous étudiez un peu

l'histoire des cimetières et de leurs morts, je suis certain que vous pourriez tomber sur d'étonnantes anecdotes de morts qui ont déménagé ; tenez, comme cette gouvernante faite duchesse en des temps révolutionnaires, et dont les ossements voyagèrent en train, peut-être même dans une valise ! pour passer de la vie de château à l'anonymat d'un petit cimetière de campagne. Non, ne croyez pas que la vie éternelle soit de tout repos, et qu'un caveau de famille soit indéboulonnable ; sans compter qu'au-delà des affres de l'histoire, rares sont les humains prévoyants qui pour leur mort, achètent leur pied sous terre à vie ! Certes, je peux de mon côté m'estimer heureux, car même si je ne dispose pas d'une descendance pouvant venir fleurir ma tombe, je peux toujours compter sur de nombreux amis. Mais pour combien de temps encore ? Vous voyez, même quand on est mort, on continue de s'interroger sur la vie éternelle, et de ce que demain sera fait !

— Cela ne cesse-t-il donc jamais monsieur D ?

— Allez savoir, cher Monsieur Z, allez savoir... mais oublions mes petits soucis métaphysiques et revenons-en à l'objet premier de votre visite ! De quel texte souhaitiez-vous vous inspirer ?

— Du *plaisir des sens*, Monsieur D.

À l'énoncé du titre, Monsieur D restera un moment interdit, avant de poursuivre, l'air soudain songeur...

— C'est étonnant que vous soyez venu me parler de celui-là. Très étonnant... Vous savez, avec ce texte, j'ai longtemps tourné en rond, me retrouvant souvent dans une impasse. Et puis un jour, alors que je rongerais mon frein, tout s'est accéléré ! Et ce sont mes personnages qui se sont mis à tourner en rond. C'est bizarre n'est-ce pas ? J'ai d'ailleurs souvent comparé l'écriture avec les accidents de la route. Oui, l'écriture c'est un peu comme un accident de la circulation, on se prend à vouloir écrire plus vite que de raison, on rate une page comme on raterait un virage, et c'est un platane qui nous recueille de poésie...

(L'arbre de la vie

*Quelques égratignures sur le tronc d'un platane
Le long d'une route droite infinie
À son pied, de larges traces dans la boue
Viennent marquer la fin d'une vie*

*Quelques fleurs sur le tronc d'un platane
Le long d'une route à la ligne droite infinie
À son pied, une herbe fraîchement tondu
Illusion d'un jardin où l'enfant a grandi*

*Quelques fleurs à l'ombre d'un platane
Le long d'une belle allée fixant l'infini
À son pied, quelques tombes alignées
Se reposent des accidents de la vie)*

... Si vous saviez Monsieur Z, le temps qu'il m'aura fallu pour écrire ce petit texte absurde, si vous saviez ! Monsieur Z ? Tiens, il n'est plus là, et je ne l'ai pas vu me quitter. Sans doute mon esprit s'est-il encore égaré quelques instants dans les limbes. J'espère qu'il ne m'en tiendra pas trop rigueur de m'être ainsi éclipsé. Bonne route, cher Monsieur, soyez persévérant dans votre quête, et je suis certain que vous trouverez un jour la sortie de votre rond-point, et que si cela doit être par accident, que cela ne vous conduise pas tout de suite vers la vie éternelle. Vous avez encore le temps, Monsieur Z, vous avez encore le temps, et tant de belles choses à accomplir... »

*

Je remontai vers la sortie du cimetière par une petite contre-allée. Le silence imposant qui régnait contrastait avec le bruit métallique que déclenchaient les cales de mes chaussures de vélo à chaque fois qu'elles s'enfonçaient dans les graviers au moindre de mes pas. J'aurais tant voulu pouvoir continuer mon dialogue avec Monsieur D, mais je savais que je venais de vivre, malgré la brièveté de notre rencontre, un de ces moments d'exception qui jusqu'alors m'échappaient, un moment tel que... comment vous l'exprimer ? ... Lorsque j'étais arrivé devant la tombe, après un bref moment de

silence et de recueillement, la mélodie des mots avait commencé. Pendant un court instant, j'avais senti le Monde s'arrêter. Ou plutôt, j'avais ressenti l'espace d'un instant, la parfaite unicité du Monde, comme si toutes les choses et tous les êtres étaient exactement à la place qui devait être la leur. J'étais à la fois présent et absent, acteur et spectateur, comme si j'avais vécu cet instant, non pas de l'intérieur, mais de l'Untérieur, un moment où un Monde unifié s'était créé autour de moi et en moi. J'étais du monde des vivants, j'avais côtoyé le monde des morts, et les deux s'étaient unis dans un seul et même univers.

Je me souvins alors de ce musicien, alors qu'il était l'invité d'une de ces rares émissions radiophoniques où l'on prenait encore le temps de vous laisser parler, et qui avait déclaré quelque chose comme : « je passe beaucoup plus de temps en compagnie de mes morts, qu'avec les vivants. » Je cite de mémoire ses paroles, sans arriver hélas à en retrouver les exacts mots ; et cette douceur qui se dégageait de sa voix... J'avais trouvé sa réflexion magnifique de profondeur, de beauté, d'humanité. Quoi de plus beau en effet, que de savoir faire au plus profond de notre intimité, une petite place pour tous les êtres chers qui nous ont quittés, et d'aller régulièrement leur rendre visite, que ce soit à l'occasion d'une simple promenade dans leur cimetière, ou lorsque notre pensée rencontre l'âme du défunt lors d'une escapade de notre esprit. C'est sans doute cela aussi la vie sur terre, que de savoir accorder du temps à la mort, à nos morts, afin de ne pas les oublier, pour ne jamais oublier que si nous sommes là, sur ce petit lopin de terre, c'est que d'autres y ont vécu, ont aimé, et puis sont morts ; que souvent nous ayons une pensée pour eux, afin que ceux qui ne manqueront pas de passer après nous puissent faire de même, pour les siècles des siècles.

Quand j'ai refermé sans bruit la grille derrière moi, j'ai remis mon casque, enfourché mon vélo, et je suis resté en équilibre. Non, pas celui qui vous évite de pencher d'un côté ou de l'autre du cadre, mais un équilibre tel que lorsque je me lève par un matin ensoleillé d'un beau dimanche de printemps, je me fiche pas mal d'ouvrir la fenêtre pour voir le temps qu'il peut bien faire dehors. Non, je prends simplement le temps de remercier Celui qui m'a mis là de ne pas m'avoir mis ailleurs et autrement que ce que je suis, et je sors en

riant sous les giboulées d'un ciel qui change d'avis à chaque instant pour aller joyeusement sauter dans des flaques d'eau qui auront comblé les nids de poule du chemin de terre qui longe la mare aux canards, me souvenant pendant une petite heure que malgré le temps qui avance, les enfants ont toujours eu beaucoup mieux à faire que d'inventer les prévisions météorologiques et les ronds-points. La prochaine fois, pour aller jouer dans les flaques, peut-être prendrai-je mon tricycle, car je ne sais pas encore faire de vélo sans tomber ; je ne suis pas encore très dégourdi question équilibre ; mais n'ai-je pas toute la vie, et bien plus encore, pour y parvenir ?

Oral blanc

Cher candidat et membre de l'Union,

Nous sommes au regret de vous annoncer que pour la deuxième année consécutive, vous avez échoué à l'épreuve d'admissibilité du concours d'écrivain de l'Union, et ce malgré un texte qui se lit avec grand plaisir. Néanmoins, suite à l'intervention des Services de Renseignement de l'Union qui surveillaient de près votre candidature, vous avez maintenant la possibilité de vous présenter au concours spécial d'écrivain de l'Union intitulé « Préservation des espèces », concours mis en place dans le but de conserver au sein des placards de l'Union des profils d'écrivains des plus variés. Votre candidature sera d'autant plus appréciée qu'un profil tel que le vôtre n'est pas répertorié dans nos fichiers. Une fois la formalité de l'épreuve effectuée (il s'agit d'une épreuve orale qui se déroulera dans les locaux mêmes du ministère, et pour laquelle le sujet vous sera dévoilé sur place), vous serez ensuite pris en charge par les Services de la Pensée de l'Union qui vous proposeront, à l'aide des techniques pédagogiques les plus avancées, un accompagnement et un suivi de tous les instants au cours de votre carrière en tant qu'écrivain de l'Union. D'ores et déjà, nous nous félicitons de votre future réussite.

Au moment où le train ralentissait, signifiant ainsi aux voyageurs son imminente entrée en gare, la jeune femme se leva précipitamment, pris son enfant par la main, et dans une démarche saccadée, faillit lourdement chuter en ratant une des deux marches qui séparaient l'allée centrale de l'extrémité du compartiment. Je ne devais qu'à peine remarquer la scène, tant un épais brouillard commençait à m'envelopper. Longtemps après que le train se fut arrêté, j'en descendais moi-même difficilement, le regard vitreux et le ventre nauséux. En longeant les tourniquets autorisant l'accès aux trains, je restais sans la moindre réaction, ne marquant ni intérêt ni compassion pour cette petite fille qui venait de se coincer les doigts dans le sas attendant aux tourniquets, provoquant immédiatement chez la mère des hurlements de terreur qui masquèrent les timides reniflements d'une enfant dont le visage se couvrait des larmes qui

perlaient en continu à la lisière de ses yeux. J'étais comme dans un rêve, un mauvais rêve dans lequel il me semblait impossible d'agir. Mes mains sont moites, ma jambe qui boite, ma bouche se tord, et rien n'en sort.

Misère, quelle horreur que cette dernière phrase. Que m'arrive-t-il ? Le moment est bien mal choisi pour que je perde ainsi mes moyens !

Je m'assieds quelques instants sur un banc ; j'essaye de me ressaisir, de reprendre mon souffle, de mettre un peu d'ordre dans mes idées et dans mes pensées, afin d'espérer revenir à un semblant de cohérence.

Pause...

Même si le ministère n'est pas très éloigné de la gare, je dois malheureusement me résoudre à prendre le bus, constatant lucidement combien mes premiers efforts de la matinée m'avaient fatigué. Je me sens découragé ; je suis vieux, usé même, et parce que tout ceci doit se lire aisément sur mes traits tirés, j'ai à peine mis les pieds dans le bus qu'une jeune fille au regard compatissant se lève précipitamment pour me céder sa place. Que je dois paraître bien âgé pour attirer aussi rapidement autant de pitié !

Que dire de plus ?

...

Attendez, j'ai de nouveau besoin de réfléchir quelques instants...

Pour la première fois depuis que je suis sorti de ma retraite, je me rends vraiment compte combien le temps a pu s'étioler, combien j'ai terriblement vieilli, terriblement vieilli...

Répétition, gagner du temps...

Je n'arrive à rien aujourd'hui ; l'épais brouillard vient de nouveau se former autour de moi. Et toujours dans ma tête cette obsession du temps qui passe, pendant lequel rien ne se passe, *que*

c'est mauvais... et de tenter de reprendre la main sur le cours de cette histoire. Que cela part mal, que cela part mal, mais que cela part très très mal...

Ça va finir par se voir toutes ses répétitions... Ressaisis-toi, bon sang ! Ressaisis-toi !

Permettez-moi de revenir quelques instants en arrière ; plus précisément au moment où je montais dans le bus. En achetant mon billet, je constatais que le bus d'aujourd'hui ne valait pas mieux que celui d'hier, le conducteur semblant toujours vouloir exorciser au volant de ce lourd pachyderme la frustration de ne jamais avoir su se mettre en pôle position pour conduire un fauve racé ; *c'est compréhensible ça ? c'est pas un peu trop imagé ?* une maman tentait de caser une petite poussette contenant un énorme bébé *mais non abruti, c'est l'inverse que je voulais dire !* au milieu de trois monstrueuses valises appartenant à des touristes de passage, tandis que le reste des passagers regardaient par les vitres sans prêter la moindre attention à ce jeune homme qui se disputait avec un autre voyageur, lui reprochant de lui marcher sur les pieds chaque fois que quelqu'un montait ou descendait. De guerre lasse, il voulut s'asseoir sur un siège inoccupé, mais constata avec amertume que toutes les places étaient prises.

Oui, c'est un peu mieux là. Il me faut vraiment du temps pour me lancer ; mais prudence, ne va surtout pas perdre ta concentration...

Vraiment, tout ceci ressemblait à quelques nuances près à de l'histoire ancienne ; à la nuance près que le temps filait encore plus vite qu'auparavant ; à la nuance près que les mots sortaient de façon complètement désordonnée de mon cerveau ; à la nuance près que j'étais pris de court par ce nouveau monde qui me semblait ancien, à la nuance près que je n'avais subitement qu'une seule envie, celle de disparaître d'ici et de m'en retourner dans ma tanière pour me cacher au fond de ma poubelle sous une pellicule de verre pilé.

Long silence...

Rien n'est plus semblable au présent que l'on vit, que le passé que l'on a vécu. Pourtant, si vous lisez un livre du siècle dernier, vous y trouverez toujours des éléments qui vous sembleront désuets, la référence à un objet ayant disparu ou s'étant transformé laissant ainsi à penser que le temps du livre est révolu.

Attention, démonstration...

Ainsi, si je devais décrire un téléphone d'antan et un téléphone d'aujourd'hui, enfin plus exactement si je devais écrire à propos d'un téléphone d'hier et le décrire sans me relire, l'on sentirait nécessairement la différence entre ce qui a été, je veux dire ce qui est vieux, mécanique, lent à utiliser, et ce qui est, à savoir le moderne, petit, rapide, et qui permet de réaliser toute une multitude de choses. N'est-il pas étonnant de constater que l'on décrit toujours d'un côté la lenteur du passé, et de l'autre, la vitesse du présent ? Pour moi qui avais connu les gros téléphones noirs à cadran, ceux où il fallait mettre son doigt dans un trou et attendre que le ressort qui lançait les impulsions fasse *clac clac clac*, ces objets avaient toujours aujourd'hui une certaine existence. Mais pour la jeunesse qui n'avait aucune idée de la mélancolie du temps passé, que cela pouvait-il bien représenter ? *Je sens que je perds le fil...* Et pour toutes ces images qui défilent sur les écrans, n'est-ce pas pire encore ? Prenez un vieux film en super-huit et noir et blanc, et regardez ce bambin gambader sous les yeux de son père, tout cela n'est-il pas terriblement daté ? *Trop vite, je vais trop vite, je ne prends pas assez de temps pour lier mes idées les unes aux autres...* Et pourtant, si je dois me souvenir de ma toute petite enfance, de l'air que je respirais, du ciel d'un beau bleu azur au-dessus du coq, cette perpétuelle girouette en quête de bon sens qui fièrement se dressait tout en haut du clocher de l'église, ne suis-je pas à l'instant en train de respirer le même air qu'hier sous un ciel éternel en regardant les toitures de certains bâtiments plusieurs fois centenaires qui trônent toujours dans la capitale ? Oui, que l'on aimerait que la vie d'aujourd'hui nous semble aussi vivante que peuvent l'être nos souvenirs d'hier ; que l'on aimerait passer sous silence cette couche de brume jaunâtre qui dissimule au regard du citadin, le clocher de la chapelle qui surplombe l'imposant bâtiment qui accueille les locaux du ministère de la Culture de l'Union.

...

Mais pourquoi ne dit-elle toujours rien ? Faut-il vraiment que je continue après ce paragraphe particulièrement raté ? Ne peut-elle pas m'arrêter et me donner la mauvaise nouvelle qui ne manquera pas de conclure cet affligeant entretien ?

...

« Je vous remercie, cher monsieur, vous pouvez vous arrêter là ! »

Ouf, enfin...

Mademoiselle X

Le site de rencontres LUP (L'Union Profonde) invite les hommes, les femmes, mais aussi les personnes en tout genre et de toute orientation (même la plus désorientée des orientations), à s'exprimer de façon libertaire et sans se taire sur le thème de l'amour. Il est également à préciser qu'il ne sera toléré aucun écart de langage, sur les formes notamment, que nous vous conseillons de généreusement arrondir. Au fond, tout ce que l'on vous demande, c'est de faire du sensuel consensuel à caractère non sexuel.

« Je vois que la surprise se lit sur votre visage, Monsieur l'écrivain. Seriez-vous déconcerté par votre réussite ? Ne vous attendiez-vous pas à intégrer si brillamment notre vénérable institution ? Peut-être êtes-vous également surpris d'apprendre que le Ministre de la Culture de l'Union est une femme ? Je peux d'ailleurs comprendre qu'il soit déroutant pour vous de découvrir aujourd'hui que Mademoiselle A, Mademoiselle B et Mademoiselle C n'ont jamais existé. Et encore moins ce Monsieur X. La réalité est somme toute beaucoup plus triviale : il n'y a que vous... et moi... »

En prononçant de façon très innocente ces quelques phrases, mon interlocutrice avait lascivement fini de soumettre l'épais rapport des Services de Renseignement de l'Union au supplice de la broyeuse à papier. Pendant tout la durée de mon exposé, elle avait pris le temps de l'effeuiller avec le plus grand soin, puis de passer délicatement chacune des feuilles ainsi mises à nu dans les mâchoires goulues de l'énorme machine de métal avec un léger et provoquant sourire. Au cours de l'entretien, je m'étais évertué de donner l'illusion de rester de marbre devant le spectacle qui s'offrait à moi, tentant notamment dans mes propos de décrire rapidement ma venue entre la gare et le ministère, tout en y insérant quelques considérations sur le temps qui passait. Malheureusement, cela s'était avéré être un véritable désastre, une lamentable débâcle. Pire, j'étais maintenant complètement piégé, car à peine m'étais-je vu orgueilleusement sortir par la grande porte de ma tanière, que j'étais quelques heures plus tard enfermé dans un bureau ministériel avec sous mes yeux le plus dangereux des poisons : la femme, cette

maudite créature qui avait toujours réussi à me faire perdre tous mes moyens.

Ah ! comme j'aurais préféré deviser avec un homme un peu âgé ; un homme aussi poussiéreux que les très vieux ouvrages aux majestueuses couvertures en cuir qui auraient paternellement tapissé l'ensemble des murs de son bureau. Ah ! comme j'aurais aimé disserter avec lui auteurs classiques ou poètes maudits. Malheureusement, les temps avaient changé, et les femmes avaient maintenant la volonté d'être sur le devant de la scène autant que les hommes, un choix pas nécessairement très judicieux d'ailleurs, car il me semblait qu'elles avaient beaucoup plus à gagner en continuant de tirer les ficelles du pouvoir depuis les coulisses, comme elles l'avaient admirablement fait au cours des siècles qui venaient de s'écouler. Ainsi avait surgi devant moi une magnifique femme d'une trentaine d'années ; et si seulement j'avais eu comme vision un corps informe, un corps d'une platitude absolue et sans aucune féminité ; si seulement... Hélas, à peine levais-je les yeux que je distinguais des formes outrageusement généreuses sous de sages apparences, remuant en moi des questions et des réflexions qui me mettaient de plus en plus mal à l'aise : comment allais-je décrire cette créature ? N'avais-je pas devant moi la femme idéale, un objet de désir qui faisait raisonner l'animalité qui sommeillait en tout homme ? N'y avait-il pas opposition entre sexualité brute et désir amoureux ? N'était-ce pas la beauté de l'âme qui nous guidait vers un corps harmonieux ? Le corps seul ne nous propulsait-il pas plutôt vers le néant ? Ce qui semblait certain, c'est que j'étais en passe de perdre tous mes moyens... Aussi, pour tenter d'y voir plus clair, je n'avais pas d'autre choix que de me confronter à la réalité et d'étudier mes propres pulsions qui résultaient de l'énigme que j'avais sous les yeux. Pour cela, il fallait que je fasse l'effort de ne pas les fermer, ne serait-ce que pour éviter à mon imagination de trop galoper.

Une femme resplendissante, confortablement installée dans un fauteuil de cuir noir monté sur roulettes me faisait face ; entre elle et moi, comme seul rempart, un bureau raffiné en bois précieux. La divine créature était habillée d'un élégant tailleur réalisé d'une seule pièce, et dont la longueur et la coupe avaient été savamment étudiées : quand elle se mettait debout, la jupe tombait timidement au

niveau du genou ; mais une fois assise, grâce à une échancrure qui avait été ingénieusement taillée sur les côtés, le tissu laissait entrevoir le début de cuisses puissantes et élancées. De plus, la forme cintrée du tailleur laissait éclater des hanches qui formaient un doux arrondi où l'on ne pouvait avoir qu'une seule envie : celle de venir y apposer les mains. En remontant le long de son corps, aucun répit ne nous était accordé puisqu'un innocent décolleté, créé par le bouton le plus haut que l'on avait pris soin de négligemment dégrafer, laissait imaginer l'inimaginable. J'étais totalement décontenancé, et je commençais à souffrir le martyr devant la vague de désir qui m'envahissait, moi qui désespérément avais toujours supposé que le désir naissait de l'amour et de l'âme humaine, et non d'une bouche pulpeuse, le rouge vermillon aux lèvres, et dont la langue en pointe venait délicatement titiller un stylo-plume à la forme oblongue. Alors, quand j'eus fini d'admirer ses cheveux plaqués en arrière par un énorme chignon qui lui donnait un regard mutin que rehaussaient de fines lunettes noires, j'en oubliais toutes les théories platoniques que j'avais patiemment échafaudées et auxquelles je m'accrochais depuis tant d'années, et attendit non sans anxiété la suite des événements en inspirant profondément. Sans doute attendait-elle cet instant, car alors que je m'apprêtais à esquisser un geste dont j'ignorais moi-même la portée, elle recula légèrement son siège en prenant appui sur le bureau, releva imperceptiblement la tête et dénoua d'un geste équivoque son chignon, permettant à ses cheveux satinés de se répandre le long de sa nuque. Une vague frissonnante envahit mon corps, qui à partir de cet instant se mit à agir de lui-même ; je me levai le plus tranquillement du monde de mon fauteuil, pendant que de son côté, la femme repoussait vivement le sien sur le côté pour s'en aller se coller dos au mur, et contre lequel elle fit remonter son pied droit, laissant apparaître ainsi un magnifique escarpin noir à talon qui cadénassait, à l'aide d'une fine chaîne en or, un pied aux longs ongles vernis. Alors que je m'approchais d'elle le plus lentement possible, alors que je voyais ses lèvres frémir d'un désir qui prenait possession de tout son être, elle commença à descendre insensiblement le long de ses seins puis de ses jambes, des mains qu'elle avait jusqu'à présent placées derrière son dos, avant de les remonter en soulevant au passage la jupe d'une façon telle que cela en frisait l'indécence. Hypnotisé par cette manœuvre d'une si délectable sensualité, je suivis les mains qui

finirent leur délicieux voyage à hauteur du deuxième bouton du chemisier. Par une habile manœuvre, le bouton fut vaincu rapidement, laissant entrevoir un morceau de dentelle noir qui peinait à retenir prisonnier une poitrine plus que généreuse. M'arrachant avec regret à cet impudique spectacle, je me concentrais alors sur mes propres gestes ; je m'étais approché si près d'elle que j'aurais dès cet instant pu lui effleurer le visage sans tendre la main ; je penchai très lentement ma tête sur le côté, et en guise de réponse, consentante, l'irréelle créature fit le même mouvement dans le sens opposé ; ses lèvres palpitantes s'ouvrirent et m'invitèrent à m'approcher si près que je pouvais maintenant sentir sa respiration que le désir rendait rapide et saccadée. Sans doute voulut-elle murmurer quelque chose, mais je ne lui en laissais pas le temps ; je la prenais fermement par la taille de mes bras puissants, et au moment où nos bouches allaient s'unir, alors que le désir atteignait son paroxysme, je...

« — Je vous souhaite la bienvenue au Ministère de la Culture de l'Union, Monsieur l'écrivain, ministère au sein duquel vous commencerez bien évidemment votre carrière au rang 1AA1. Voilà, maintenant que je vous ai donné ces quelques informations, notre entretien est terminé. Avez-vous d'autres questions avant que nous nous séparions ?

...

—Non, Madame le Ministre, je n'ai rien à ajouter. Néanmoins, si vous pouviez juste me tenir le bras pour me raccompagner, je vous en serais fort reconnaissant. Je me sens vite fatigué à mon âge... »

La journée du Moi

Afin de promouvoir la journée du coup de théâtre, il est demandé aux écrivains de l'Union de proposer une courte pièce mettant en scène deux protagonistes évoquant cette journée. En aparté, et pour éviter tout quiproquo, nous vous recommandons d'user de stichomythie dans cette saynète. Rideau !

L'accueil d'un ministère quelconque de l'Union. De part et d'autre du guichet 1542, un homme et un fonctionnaire.

L'homme :

*Entendez s'il vous plaît mon terrible désarroi !
Pas un jour dans l'année qui me soit accordé
Très heureux je serais si créer vous pouviez
Une journée dans l'année la belle journée du Moi !*

Le fonctionnaire de l'Union :

N'auriez-vous pas perdu la tête, monsieur ? Croyez-vous que c'est le lieu et le moment pour déclamer des vers ? Vous imaginez un peu si je vous répondais de la même façon ?

*Cette demande me paraît non seulement fantaisiste
Mais indigne d'un homme de notre Communauté
Qui défend les vertus de vie en société !
D'où enfin disparaurent nos défauts égoïstes !*

Tous les honnêtes citoyens qui attendent derrière vous n'auraient pas fini de prendre racine et de bayer aux corneilles ! Non non non ! arrêtez immédiatement cette stupide mise en scène et réitérez votre demande de façon plus convenable s'il vous plaît !

L'homme, réfléchissant un instant :

Bonjour, je viens pour demander que soit instaurée la journée du Moi. Enfin, c'est juste que je souhaiterais avoir ma journée, une journée à moi en quelque sorte.

Le fonctionnaire de l'Union, choqué :

Vous êtes bien égoïste pour ne penser qu'à vous, monsieur !

L'homme, vexé :

Moi, égoïste ? Comme vous y allez ! il y a trois cent soixante-cinq jours dans l'année. Tout le monde a sa journée, me semble-t-il : les vieux, les jeunes, et bien d'autres ! et moi je n'en ai pas une seule ! Je peux quand même bien avoir ma journée non ?

Le fonctionnaire de l'Union, soudain affable :

Mais cher monsieur, vous n'avez qu'à faire partie d'une communauté quelconque et ainsi vous l'aurez votre journée ! En vous débrouillant bien, vous pourrez même avoir plusieurs journées dans la même année. Tenez, vous me semblez plutôt jeune non ? Alors à vous la journée de la jeunesse ! Vous m'avez tout l'air d'être un homme également, alors à vous la journée de – *le fonctionnaire marque ici une pause* – ah non, tiens, c'est étonnant, cette journée n'existe pas visiblement. Enfin bref, vous avez compris le principe !

L'homme, amer :

Jeune, c'est vous qui le dites ! Pas plus tard qu'hier, je rentrais tranquillement chez moi. En passant sous des fenêtres ouvertes, j'ai vu un papier gras me tomber sous le nez. De la fenêtre, une voix a lancé : « j'ai failli toucher un vieux qui passait dans la rue ! » Vous me dites que je suis jeune, et dans le même temps d'autres me voient vieux. J'ai plutôt l'impression d'être entre deux âges ! Et tenez, pas plus tard que la semaine dernière, au cours d'une discussion animée, moi qui me pensais honnête homme, voilà que l'on me traite de femmelette ! Enfin, cela n'a pas trop d'importance si la journée de l'homme n'existe pas, mais reconnaissez néanmoins qu'il puisse m'être difficile de savoir si j'en suis... pardon, où j'en suis voulais-je dire... Et pendant que j'y pense, si un jour devait être instauré la journée de la solitude, j'y participerais volontiers, d'autant plus que cela serait certainement beaucoup moins triste que de devoir se contenter de ses nuits...

Le fonctionnaire de l'Union, compatissant :

Je suis sincèrement désolé cher monsieur, mais en l'état, je ne peux absolument rien faire pour vous. Je vous souhaite une bonne journée. Suivant !

L'homme, excédé :

Une bonne journée ! Une bonne journée ! Mais bon sang, je me tue à vous dire que je n'en ai pas une seule de journée, moi ! Et que...

Le fonctionnaire de l'Union, soudain enthousiaste :

Ah si, monsieur, attendez, j'ai une idée ! Pourquoi ne participeriez-vous pas à la journée de la procrastination ! Vous auriez ainsi, à chaque lendemain qui suivra, votre journée ! Mais enfin, que vous arrive-t-il ? Monsieur, ne partez pas ainsi ! Monsieur ! Monsieur ! vous m'entendez ?

*

L'homme était parti si rapidement qu'il n'avait pu entendre l'ingénieuse idée qui venait de germer dans le cerveau de ce fonctionnaire aguerri aux situations les plus ubuesques ; il était déjà loin et se dirigeait d'un pas décidé vers un vieil homme au sourire béat qui quittait seul et extrêmement lentement les locaux du ministère, alors que l'instant d'avant ce dernier étreignait presque amoureusement la taille d'une femme incroyablement belle.

Le doryphore

Je me tenais accroupi le long du canal d'irrigation, prêt à bondir. Au loin, je distinguais à travers les reines-des-prés que mon père avait toujours pris soin de ne jamais faucher, la fragile embarcation composée sommairement de ses trois éléments : une écorce de pommier ; un bout de petit bois sec et bien droit prélevé à un fagot destiné à démarrer en hiver le feu de cheminée ; et une feuille, la plus grande possible, fraîchement détachée de son arbre et pour laquelle il m'était toujours douloureux d'en déchirer quelques morceaux pour venir les ficher à mon mât de fortune. Une fois la modeste construction achevée, le rituel était dès lors immuable : je lançais le bateau dans l'eau glacée à l'endroit le plus haut du terrain, pour immédiatement me précipiter en contrebas en suivant le canal qui marquait la limite du champ familial avec ceux alentour ; puis, à peine essoufflé par une petite course de cinquante mètres, j'assistais alors fièrement à l'arrivée de mon voilier. Il n'était pourtant pas rare que certains n'atteignissent jamais leur destination, et souvent je les retrouvais, disloqués sous l'effet du courant, coincés derrière une pierre, ou encore emmêlés dans des herbes folles de soleil venues plonger dans l'eau pour s'y rafraîchir. Il m'arrivait parfois de ne jamais retrouver le frêle esquif ; et, devant cet espace créé au fil de l'eau, je ne pouvais que rêver avec tristesse à ces navigateurs solitaires portés disparus, ces héros malgré eux qui ne tenaient leur reconnaissance le temps d'une chanson, qu'à leur tragique disparition. Alors, comme si l'homme n'avait pas d'autre destinée que celle d'être fasciné par tout ce qui jamais ne passait à sa portée, moi qui n'avais fait qu'entrevoir la baie du Mont Saint-Michel à travers les vitres sales d'un car de voyage scolaire de fin d'année, je m'imaginais, la tristesse cédant soudainement sa place à l'excitation, sous une pluie battante et enivré par le vent du large, à la pointe du cap Horn, indiquant la direction à suivre à tous les bateaux qui s'aventuraient à le franchir sur une mer démontée.

Parce que j'étais perdu au milieu de cette rêverie, je ne l'avais pas entendu s'approcher. C'est le bruit d'une pierre jetée dans mon espace de jeu qui me fit relever la tête. Il était assis de l'autre côté du canal, le regard fixé sur les ronds dans l'eau qui déjà se dissipaient.

C'était un enfant de la vallée, en vacances, tout comme je l'étais. Ou plutôt, lui était en vacances chez lui, alors que de mon côté, j'étais certes en vacances, mais pas vraiment chez moi. Enfin, c'est ce que j'avais cru comprendre des houleuses discussions entre mes parents et les anciens du village, au sujet de leur chalet nouvellement construit dans la plaine au milieu de pommiers presque centenaires dont une petite dizaine avaient dû être abattus pour laisser un peu de place à leur résidence secondaire. Mes parents n'étaient pas nés ici il est vrai, mais s'ils aimaient venir passer quelques semaines par an entre l'ubac et l'adret, ce n'était pas non plus pour venir faire du pédalo au milieu des neiges éternelles, sinon je suppose qu'ils auraient choisi la mer, cette mer que je tentais de remonter à la surface du petit ruisseau qui irriguait les champs et les jardins de ce petit village de montagne, en cette matinée ensoleillée d'un début de mois de juillet.

Alors comme ça tu es un doryphore...

La phrase avait été prononcée sans animosité apparente, et peut-être même sans intention de me blesser. Sans ajouter le moindre mot, il s'était remis sur ses pieds et était reparti tranquillement vers le bourg. Alors qu'il disparaissait derrière le mur de l'école, je me trouvais toujours là, accroupi et incrédule, fixant le courant d'un canal ayant maintenant laissé filer mon navire vers le torrent qui traversait la plaine et ses pommiers. Aujourd'hui, quand je m'assieds au même endroit en prenant soin de ne pas piétiner ma blessure d'enfance, et que je regarde mes enfants jouer le long du ruisseau, souvent je repense à cette scène. Trente années plus tard, alors que je souris devant leur innocence quand ils se tournent vers moi en criant joyeusement : « Papa ! Papa ! regarde ce que nous avons inventé ! » en me montrant leurs petits bateaux en écorce de pommier, je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi j'avais été catalogué du côté des nuisibles, comme si j'allais sortir de ma chambre la nuit tombée, et ravager de mes bras longs et maigrichons les pommes de terre des jardins environnants.

Le petit village de montagne s'était docilement transformé depuis mon enfance : d'autres chalets étaient apparus autour de la demeure familiale, et d'autres pommiers qui étaient peut-être

devenus centenaires avec le temps, avaient eux aussi été abattus au grand désespoir de nouveaux anciens du village pourtant bien contents de vendre à bon prix la terre ancestrale au nouvel arrivant. De leur hauteur, les montagnes dont le long manteau neigeux ne cessait de rétrécir au fil des ans et des orages attendaient toujours patiemment l'homme qui voulait bien se donner la peine, non pas de les escalader sauvagement, mais de les aborder avec détour et déférence afin de venir leur caresser doucement les flancs ; peu à l'aise même devant la beauté de la nature, je préférais aujourd'hui encore, garder mes distances et observer le panorama d'assez loin. Cet endroit qui suffisait à mes timides sentiments, ce lieu vers lequel j'aimais à me diriger chaque matin en imitant les pas lents mais assurés d'un guide de la vallée, je l'avais trouvé du côté du cimetière, quelque peu en amont du village. Pour m'y rendre, il me suffisait de prendre la route qui plongeait vers le vallon voisin, et après le dernier chalet, au moment où celui-ci cédait sa place à un pont enjambant un torrent devenu rivière par le simple ralentissement provoqué par la plaine qu'il venait de traverser, de prendre à gauche vers le levant une petite pente herbeuse qui montait doucement et révélait une vaste étendue herbeuse a priori sans aucun caractère pour le marcheur empressé. Pourtant, il lui aurait suffi de prendre le temps de s'arrêter quelques secondes, d'effectuer un lent tour complet sur lui-même, et il se serait rendu compte combien la vue y était magnifique, les tons dorés des champs se mariant élégamment avec le vert des mélèzes et le blanc des glaciers. Ce matin, comme tous les matins précédents, j'avais emprunté la petite pente herbeuse ; ce matin, comme tous les matins précédents, j'avais longé le mur d'enceinte du cimetière avant d'arriver devant une grille toujours ouverte qui nous invitait à entrer nous reposer quelques instants en attendant l'éternité ; et ce matin, comme tous les matins précédents, j'avais néanmoins préféré bifurquer prudemment au niveau de la grille, laissant ainsi le cimetière derrière moi pour prendre un peu de hauteur en remontant un champ clairsemé de regain que coupait en deux un petit canal d'irrigation. Lorsque j'estimais m'être suffisamment élevé, je me retournais, contemplant en contrebas la version miniature du pauvre monument aux morts qui, séparé des tombes par une petite mer de sable, se languissait jour après jour de nouveaux noms à inscrire sur le marbre de la liberté. J'abandonnais là le cénotaphe et sa coquille vide à son triste sort et commençais à pivoter lentement. Comme si je

souhaitais m'en débarrasser le plus rapidement possible, mon regard se portait invariablement vers la seule tache indélébile qui venait quelque peu altérer le paysage : c'était un long bâtiment blanc, lointain souvenir issu du cerveau d'un architecte qui n'avait certainement jamais eu l'occasion d'admirer son œuvre de l'endroit où je me trouvais, préoccupé qu'il fût d'avoir à penser à tout ce qui pouvait simplifier la vie des milliers de skieurs qui déboulaient les mois d'hiver sur les pentes douces et enneigées de ce versant nord protégé des vents. Heureusement, un peu à l'écart, la montagne retrouvait rapidement sa tranquillité par le truchement d'une immense paroi verticale qui venait mourir en cascade de rochers au pied du village. Rasséréné, je poursuivais ma contemplation et suivais alors la route qui, sans autre issue possible, montait en quelques lacets désespérés vers trois chalets d'alpage résistant encore vaillamment à la modernité, et que surplombait le vert éclatant d'un pâturage de montagne qui accueillait alternativement les moutons en été et les chamois en hiver, quand ces derniers n'avaient pas d'autre choix que de descendre le plus bas possible à la recherche d'un pied de genévrier ou d'hypothétiques pierres à sel qu'un berger étourdi aurait égarées derrière lui au début de l'automne. Laisant là ce petit carré chargé de verdure et du temps qui lentement s'écoulait, je continuais mon exploration. C'était toujours avec une certaine affection que je posais mon regard sur un petit sentier qu'enfant j'avais souvent aimé arpenter, et qui s'en allait mourir dans le lit d'un torrent qui ne vivait qu'au moment de la fonte des neiges au début du printemps. Le reste de l'année, son repos permettait alors au collectionneur de cailloux de venir tranquillement récolter dans le lit asséché des pierres miraculeusement hérissées de cristaux immaculés. Combien d'entre elles étaient encore entassées dans un vieux sac à dos au fond du garage ? Je savais maintenant que mon voyage touchait à sa fin, et c'était toujours avec un petit pincement à l'âme que je finissais ma contemplation sur le massif montagneux certes voisin, mais qui paraissait être là pour quelqu'un d'autre que moi, et au-dessus duquel de forts vents ascendants attireraient l'été sous un ciel d'azur privé de nuages, tous les planeurs de la région dans un singulier ballet aérien. Ébloui à présent par la luminosité naissante, j'étais obligé de baisser les yeux, et me demandant si je ressortais vainqueur ou vaincu de mon tour d'horizon, je retrouvais le monument et ses morts pour qui ce genre d'interrogation n'avait

plus guère d'importance. Enivré par la pureté de l'air, je m'asseyais prudemment, m'attardant pendant de longues minutes à observer avec affection la petite cité de tombes et ses minuscules ruelles protégées par quelques cyprès encore endormis. Que le plus tard possible je pousse les grilles de ce cimetière. Que le plus tard possible j'y pose mon tabouret et sorte ma guitare, avant de commencer à en gratter les cordes. Et j'espère que ce jour-là, les anciens du village n'auront rien contre le pédalo de la chanson.

Le spectateur

Maintenant que les platanes et autres marronniers n'étaient plus là pour effeuiller les saisons, l'homme remontait en courant une longue avenue bordée d'imposants luminaires dont la froide structure métallique leur donnait tout au long de l'année une éternelle couleur hivernale ; depuis une bonne heure déjà, ces derniers fournissaient à la ville orgueilleuse ce halo oranger qui débordait sur les campagnes avoisinantes, celles-ci n'ayant alors pas d'autre choix afin de se protéger au mieux de cette luminosité envahissante, que de se réfugier derrière des haies et des forêts devenues malheureusement de bien éphémères et fragiles barrières depuis que l'être humain s'évertuait à les faire disparaître avec empressement et application ; pauvre être humain aujourd'hui si aveuglé par le progrès technique, qu'il était désormais devenu totalement insensible au nécessaire équilibre entre l'ombre et la lumière. La pluie, froide et continue, s'introduisait insidieusement sous le long manteau qui pesait de plus en plus lourdement sur les épaules de son propriétaire, transformant de façon inéluctable l'habile louvoisement qui lui permettait il y a encore un instant d'éviter efficacement les larges flaques d'eau créées par les irrégularités du trottoir, en une démarche erratique et saccadée. Après un ultime soubresaut, essoufflé par l'effort, l'homme dut se résoudre à marcher, d'un bon pas tout d'abord, avant de rapidement ralentir à un point tel qu'il sembla s'arrêter ; il hésita même, l'espace d'un instant, à trouver refuge sous l'auvent bedonnant d'une petite épicerie fatiguée de ne jamais fermer l'œil de la nuit, avant d'apercevoir un peu plus loin devant un imposant bâtiment qu'il trouva néanmoins assez quelconque, un important attroupement lui donnant à penser qu'enfin il arrivait à destination.

*

Ami lecteur, soyez indulgent avec cet homme qui avait jugé avec désinvolture le lieu devant lequel il s'approchait, car de l'architecture il ne connaissait que bien peu de choses. Toutefois, si l'averse avait bien voulu lui laisser le temps de regarder un peu plus attentivement autour de lui, il aurait certainement reconnu et apprécié la rigueur géométrique qui caractérisait si bien les constructions

issues d'un art que l'on qualifiait étrangement de décoratif, tant le bâtiment cubique pouvait paraître manquer d'audace et de panache en regard de ceux qui aimaient à se laisser surmonter par un majestueux dôme drapé d'un ample manteau d'or. Pourtant, derrière cette structure massive, se dessinait un insubmersible paquebot ayant paisiblement essuyé les violentes tempêtes qui avaient traversé son siècle ; et aujourd'hui, loin du tumulte qui se jouait à l'intérieur de son corps défendant, il abordait l'avenir en se fondant sereinement au milieu des immeubles environnants qui l'accueillaient et l'encadraient avec une bienveillante déférence. C'était peut-être là d'ailleurs que résidait son plus grand mérite : loin d'être insensible au temps qui passait, il l'accompagnait, ne cédant en rien à l'usure des ans.

*

L'homme, bien qu'arrivé à hauteur de foule, dut fournir un dernier effort pour remonter le long cortège qui attendait de pouvoir franchir le seuil de la salle de concert dont les portes venaient à peine d'ouvrir, le nombreux public déjà présent s'étant pour l'instant contenté de patienter devant un grisâtre rideau de pluie. À peine avait-il pris sa place dans la longue colonne qui progressait à marche forcée, que l'homme eut l'agréable sensation de ne plus avoir besoin de se concentrer sur sa propre avancée. Emboîtant sans réfléchir le pas aux autres spectateurs, il se sentit libéré, soulagé de ne plus avoir à penser aux conséquences du moindre de ses mouvements. Pendant quelques instants, il rêva même paisiblement qu'une silhouette féminine se glissait à ses côtés, lui proposant avec délicatesse de prolonger l'attente sous son parapluie ; un tendre regard, un léger sourire, et la chaleur de l'autre qui se rapproche, les tissus qui se frôlent timidement ; et peut-être, oui peut-être, une main gantée de noir qui viendrait négligemment se poser sur son épaule ; et ce tressaillement imperceptible quand le souffle tiède de la jeune femme se fraierait un passage à travers ses cheveux follets. Oui, il avait imaginé tout cela en regardant autour de lui les couples qui se blottissaient amoureuxment sous un parapluie trop petit pour eux. Il ne put assurément remarquer, trompé qu'il était par ses songes chimériques, ici une femme qui pour éviter une douche certaine tirait nerveusement sur le parapluie de son compagnon mécontent ; et là,

cet homme éperdu sous la pluie battante, se demandant bien pourquoi son épouse avait fait avec empressement deux pas sur le côté sans aucune intention de continuer à l'abriter. Emmuré qu'il était dans sa solitude, notre homme persistait à ne voir dans le long défilé rien d'autre qu'une foule coupée en deux, avec d'un côté ces couples bienheureux, et de l'autre ces personnes désespérées de solitude et qui, comme lui, ne voulant finalement plus vraiment croire aux belles rencontres sous la grisaille, regardaient avec une infinie tristesse un trottoir sur lequel ruisselait une eau pure venue du ciel qui allait pourtant disparaître à jamais vers des égouts sales et puants. Révolté par cet univers si brutal et si injuste, frémissant de colère, il fut brusquement saisi par l'envie d'arracher avec fureur une main tendrement accrochée à un solide avant-bras afin de la précipiter avec lui dans son désespoir ; dans un furieux élan d'exaltation, il fut même tenté de haranguer ses compagnons de misère, d'ajouter un vent de révolte aux rafales qui déjà cinglaient durement les visages dégoulinants ; mais, légèrement chahuté par les spectateurs qui le dépassaient en jetant vers lui des regards étonnés voire inquiets, il se ravisa en découvrant incrédule son bras levé et son poing serré qui tremblaient sous la pluie ; alors, parce que la lassitude l'emportait toujours sur sa volonté, il reprit docilement son obscure place dans la foule. Dès lors obligé de se concentrer sur sa médiocre personne, il remit sa sinistre révolution à plus tard.

Qu'il n'avait rien eu d'autre à penser en quittant son domicile, au lieu de s'apitoyer sur son triste sort, que de prendre sous son bras un grand parapluie, et peut-être aurait-il pu offrir le refuge à un radieux sourire, puis contempler sur ce visage embelli par l'allégresse de la rencontre, les innombrables larmes de pluie battues par le vent qui en auraient découlé. Mais, souvent erroné est le jugement de l'homme malheureux, et sa souffrance une bien mauvaise conseillère : elle ne donne à l'autre que la responsabilité de nos propres malheurs, et souvent hélas, l'irrépressible désir de vouloir nous venger à ses dépens.

Le ciel, facétieux, ou simplement fatigué de crever ses nuages au-dessus de la ville dont le fleuve lui-même semblait manquer de méandres pour accueillir une telle quantité d'eau, annonça une trêve en faisant tomber le vent au moment où l'homme accompagné de sa

solitude pénétraient de concert dans le gigantesque hall. Étourdi, ébloui par la blancheur éclatante qui émanait d'un dallage abritant en son centre une sorte de damier circulaire à l'intérieur duquel de petits triangles noirs tentaient de fuir vers l'extérieur, il se fraya un chemin entre les imposants piliers qui délimitaient le halo carrelé ; rapidement, sans prêter la moindre attention aux autres spectateurs qui commençaient à pénétrer dans le hall, il atteignit le fond de la pièce où l'attendaient de part et d'autre, deux escaliers pompeusement revêtus d'une moquette veloutée de rouge. Il s'arrêta un instant, regarda son billet, et se demanda de quel côté le code sibyllin inscrit sur ce dernier pourrait bien l'emmener. D'un pas hésitant, il entreprit tout d'abord de se diriger vers l'escalier situé sur sa droite, et alors qu'il allait commencer sa montée, il fit brusquement volte-face pour finalement se lancer d'un pas décidé à l'assaut du deuxième balcon en prenant l'escalier opposé. Malheureusement pour lui, ses certitudes furent de bien courte durée, car à peine avait-il escaladé les premières marches sous une lumière tamisée, qu'un nouveau dilemme vint à sa rencontre sous la forme d'un visage pourtant avenant en apparence, mais qui laissait présager quelque arrière-pensée derrière un sourire forcé : c'était une grande et belle jeune femme, élégamment glissée dans un sobre tailleur, et dont la fonction se limitait à conduire prestement le nombreux public à sa place. Asphyxié par une soudaine bouffée d'angoisse, il interrompit son ascension ; s'accoudant à une rampe jaune et métallique dont la lisse froideur semblait vouloir l'entraîner vers le bas, l'homme fouilla fébrilement, presque frénétiquement, dans les poches de son manteau encore trempé, espérant ainsi en sortir un *je ne sais quoi* qui amènerait au visage de l'ouvreuse un léger sourire plutôt qu'une grimace méprisante lui indiquant qu'il n'était pas très étonnant qu'un individu de son acabit se retrouvât au poulailler. Ce *je ne sais quoi* prit la forme, telle une offrande au creux de la paume d'une main d'où perlaient encore quelques gouttes de pluie, d'une étincelante pièce de monnaie bicolore en provenance d'un pays qu'il n'avait jamais visité, mais dont la valeur lui sembla susceptible de provoquer le sourire espéré, car si notre homme savait qu'il lui était possible d'acheter un sourire, d'un petit compliment ou d'un léger remerciement en revanche, jamais il n'avait encore été capable d'en adresser à quiconque sans devoir en payer préalablement le prix. Hélas, comble de l'infortune, alors qu'il allait soigneusement glisser

le précieux sésame dans la poche intérieure gauche de sa veste de costume afin de prévenir toute forme d'improvisation et d'hésitation devant l'ouvreuse, et de lui montrer par cet adroit artifice qu'il était de la race de ceux qui contrôlaient avec autorité et élégance les moindres détails de leur noble existence, il fut bousculé par un petit monsieur qui montait à vive allure les escaliers, et dont le large et curieux chapeau tressé d'un ruban ne lui permirent à aucun moment de soupçonner sa présence. Dans un sursaut de liberté, la pièce s'échappa des mains du malheureux, et sans un bruit, dévala l'escalier pour aller terminer sa course dans l'indifférence au milieu de la dense forêt de jambes qui désormais envahissaient le vestibule. Pétrifié à l'idée même de devoir affronter à contre-courant toute une foule qui commençait à quitter le hall pour se rendre à l'intérieur de la salle de concert, l'homme préféra continuer sa montée vers les étages sans vraiment réaliser que pour la deuxième fois de la soirée, il venait de rentrer dans le rang à la place qu'il croyait lui être assignée. Arrivé au premier balcon, lieu où l'on trouvait d'ordinaire les places les plus convoitées, et notamment ces loges qui s'avancant au-devant de la scène donnaient à leurs propriétaires d'un soir l'illusion de faire partie du spectacle, l'homme alla trouver refuge dans des toilettes désertes qui ne se rempliraient qu'une fois le concert commencé ; on serait certainement étonné de savoir le nombre de personnes qui aiment à écouter de la grande musique dans leur petit coin.

*

Je me demande parfois ce qui me pousse à écrire des phrases aussi peu glorieuses. En commençant cette nouvelle, j'étais pourtant déterminé à la travailler avec le plus grand sérieux et le plus grand soin. Sur la forme, je m'étais ainsi promis d'utiliser au mieux ce fameux point virgule dont l'usage malheureusement se perd de nos jours au milieu de longues phrases qui elles-mêmes tendent à disparaître ; c'est ainsi, notre époque moderne loue un tel culte omnipotent à la rapidité, que les phrases doivent être courtes, que les phrases doivent être, non pas simples, mais simplifiées à un point tel qu'elles en deviennent cruellement simplistes. Nos cerveaux doivent tout comprendre. Tout de suite. Et tout saisir. Dans l'instant. De telle sorte qu'après cette succession de quelques phrases raccourcies, l'on

ne sait déjà plus ce que nous venons de lire, car voilà que déjà se précipite une nouvelle phrase avec une nouvelle idée, un nouveau rebondissement, une nouvelle tête. Et au milieu de la phrase suivante, la tête est déjà coupée. C'est une révolution. Et c'est une nouvelle tête qui déboule pour remplacer celle qui vient de rouler dans un sanguinolent panier en osier. Et c'est un nouvel événement. Et c'est un nouveau rebondissement. Un homme monte un escalier. Il fouille dans sa poche. Il en sort une pièce. La pièce brille. Il veut la remettre dans sa poche. Mais il est bousculé. La pièce tombe. Mais la foule arrive. Alors elle engloutit la pièce. L'homme hésite. Alors la foule engloutit l'homme. Il suffoque. Il blêmit. L'heure a sonné. Cela lui rappelle... Non, pas le temps de chercher. L'heure a sonné. Le temps est passé. Terminée la douce mélancolie des retours en arrière. Fini le temps où l'on s'en allait à la recherche d'une petite mélodie. Il faut continuer. Il faut reprendre sa place. Pour ne pas la perdre à nouveau. D'autres attendent. Dans l'ombre. Derrière le rideau. Prêts à surgir. Rentrer dans le rang. Il faut rentrer dans le rang. Et monter. Monter les escaliers. Non, pas s'élever. Juste monter. À l'échafaud ! Premier étage, ici le premier étage ! Ding ! Tout le monde descend ! Un ascenseur ? Attention, incohérence. Je suis dans l'escalier, et voilà qu'un ascenseur surgit au milieu des marches ; tant pis, pas le temps de reprendre mon texte. Je dois continuer et monter les marches. Non, descendre de l'ascenseur. Non, ce n'est pas ça. Vite, je dois trouver une solution. L'ascenseur est en panne. Tout le monde passe par les escaliers. Voilà, ni vu ni connu. J'ai un doute. Je me demande si je n'ai pas laissé filer un point-virgule. Oui, j'en suis presque certain maintenant, j'ai laissé traîner un point-virgule. Quel imbécile ! Trop tard. Trop tard. Il est déjà loin derrière moi. Bien loin derrière moi. Pas le temps de me retourner. Je dois rentrer dans le rang. Surtout rentrer dans le rang. Je sais. Déjà dit. Pas le temps de corriger. C'est l'inconvénient dès lors que l'on écrit ainsi, au fil de l'eau.

*

Lors de mes lectures successives, souvent je me suis demandé, non sans quelques regrets, pourquoi je n'avais pas laissé mon texte suivre son cours véritable ; pourquoi je ne l'avais pas laissé couler toujours au même rythme, un rythme semblable à celui que l'on retrouverait dans ce petit ruisseau qui, parce que la terre qui

lui sert de lit douillet descend progressivement et doucement vers l'océan, se meut lentement et avec nonchalance ; mais non, il faut que je lui ajoute une cascade, des remous, un précipice, des rapides ; il faut que l'écume blanche vienne éclabousser mon visage, et alors je me précipite de l'autre côté du pont pour regarder le petit bout de bois que je viens de lancer dans l'eau tourbillonnante, et sur lequel se cramponnait il y a encore un instant un doryphore, tracer sa route à travers le grondement du torrent ; j'hésite quelques secondes, et je commence à courir le long de la folle rivière ; je cours en riant le plus longtemps que mes jambes peuvent m'accompagner ; et dès lors qu'elles ne peuvent plus me porter, qu'elles sont lasses et que mon souffle se fait court, alors je plonge dans une eau froide et peu profonde ; je suis un saumon qui nage à contre-courant, évitant avec d'élégants coups de queue mes congénères qui remontent péniblement la rivière pour faire perdurer ma race ; allez mes frères ! serrez les rangs et partez à l'assaut des sommets pour assurer ma postérité, car telle est votre destinée de petit poisson anonyme ! Plus tard, si vous survivez à votre tragique destin, vous apprendrez que je suis de mon côté promis à un tout autre avenir !

Voilà que le courant se calme, que le grondement se transforme peu à peu en un long chuintement pour enfin se terminer en un minuscule et presque inaudible ruissellement ; l'océan est proche je crois, car en sautant au-dessus d'une mer de tranquillité, il me semble apercevoir une plage ; au fond de l'eau, la vase se transforme peu à peu en un sable au grain si fin et si léger que je le vois s'échapper en petits remous vers la surface ; je m'approche de la terre ferme, le plus lentement possible, profitant au mieux de cet instant unique où, encore dans l'eau, je sens les rayons du soleil qui viennent réchauffer mon corps mi-marin mi-terrestre ; et, alors que les dernières écailles disparaissent de mon corps, je sors de mon univers liquide pour qu'enfin le soleil impatient et éclatant vienne illuminer mon visage sur lequel je sens les derniers embruns d'un liquide salé partir dans un filet de vapeur.

*

L'homme, qui semble à peu près calme maintenant, est penché au-dessus d'un lavabo blanc d'où s'extrait un mitigeur qui

vient gicler dans le creux de ses mains, éclaboussant abondamment le manteau encore imbibé du grain subi quelques minutes auparavant à l'extérieur du paquebot ; le monde autour de lui en a fini de tanguer. Il se regarde longuement dans la glace, et pousse un petit soupir de circonstance avant de se frictionner vigoureusement le visage avec un petit peu d'eau. Presque aveuglé par l'immense néon qui au plafond porte un regard scintillant et grésillant sur tout cet impeccable territoire dont il se croit le translucide gardien, l'homme cligne vivement des yeux ; il regarde une dernière fois sa main droite toujours tremblante malgré les vertus apaisantes de l'eau tiède qui dégouline le long de ces doigts ; il ferme le robinet, et quitte enfin les lieux. À sa sortie des toilettes, il fouille de nouveau dans ses vêtements, et s'il découvre dans le repli de sa poche de pantalon une minuscule fève en forme de poisson glissée là à l'occasion de la traditionnelle galette avec ces collègues de bureau pour lui éviter qu'il en fût le roi, il ne trouve en revanche pas la moindre pièce de monnaie.

Depuis sa petite escapade vers l'inaccessible rivage, les escaliers avaient eu le temps de charrier bon nombre de spectateurs, et si dans le hall on entendait encore pester quelques retardataires devant l'ascenseur en panne, le brouhaha s'était maintenant déplacé à l'intérieur de la salle de concert. À cet instant, si nous avions pu pénétrer dans les pensées de notre homme, sans doute l'aurions-nous entendu préparer mentalement une belle phrase d'excuses à l'intention de l'ouvreuse, une phrase fluide dans ses pensées, mais qui hélas se transformerait en une bien maladroite et plaintive supplique quand viendrait pour lui le temps de tenter de l'exprimer à haute voix : « je suis vraiment confus mademoiselle, mais je n'ai plus de monnaie sur moi. Je sais très bien que cela ne m'excuse en rien, mais avec ce temps si capricieux, j'ai été au dernier moment contraint de prendre un taxi pour me rendre en ce lieu, laissant au chauffeur toute la monnaie que j'avais précieusement mise de côté en prévision de notre probable rencontre. Vraiment, je suis confus, mais certainement sauré-je me faire pardonner en vous offrant une coupe de champagne une fois le concert terminé ! ». Je vous en prie, ami lecteur, reculons-nous discrètement à présent, car nous risquons à tout moment de perturber notre homme s'il venait à soupçonner notre présence ; et puis, ne devrions-nous pas nous aussi, nous hâter de

rejoindre notre place ? Alors, poussé par une étrange voix intérieure qui l'intimait à prendre une décision, l'homme se résigna à passer pour un pauvre bougre ânonnant d'incompréhensibles excuses auprès de l'ouvreuse, et reprit sa longue et pénible progression vers le deuxième étage. Que le monde devait paraître hostile et injuste à tous ceux qui ne savaient pas exprimer leurs pensées à haute et intelligible voix...

Quant à vous ami lecteur, sans doute avez-vous deviné depuis longtemps ce qui attendait notre homme au bout de ce long calvaire, tant il n'était pas bien compliqué d'anticiper qu'en arrivant au deuxième balcon, personne ne serait là pour le guider vers sa place. Mais, avant de moquer son absence de discernement, souvenez-vous combien il est facile pour l'être humain que vous êtes, d'avoir le recul nécessaire pour juger ce pauvre homme perdu au milieu de la foule. N'est-ce pas d'ailleurs le sort qui échoue habituellement au sage, que d'observer et de juger le monde à travers les livres et leurs histoires ? N'est-il pas effectivement sage et prudent de rester tout en haut des escaliers et de ne pas descendre ramasser la précieuse pièce de monnaie afin de la rendre à son propriétaire, nous qui l'apercevons pourtant cette pièce qui vient de s'arrêter juste là, à l'endroit où le velours rouge cède sa place au marbre blanc ? Le monde ne fonctionne-t-il pas ainsi bien mieux sans nous ? D'aucuns pourraient faire remarquer qu'il y avait peut-être là un peu d'espace pour un juste milieu. Effectivement, nous aurions pu descendre tranquillement l'escalier, ramasser la pièce de monnaie, la remettre dans notre poche, et une fois le concert terminé, la lancer avec une élégante et sonore pichenette dans la gamelle du nécessiteux qui attendait sagement sur le trottoir les miettes qu'on voulait bien lui laisser.

En arrivant au deuxième balcon, l'homme de notre histoire constata tout d'abord avec soulagement, mais également avec cette petite pointe de regret à la pensée d'être passé à côté d'une des rares rencontres qu'il lui était parfois accordé, qu'en ce modeste lieu il était à chacun de trouver sa propre place. Ne sachant vers quelle rangée de sièges se diriger, il commença par tenter le plus discrètement du monde de déchiffrer les petits caractères qui s'agrippaient sur les fauteuils, et c'est seulement après une très

longue réflexion, alors qu'une ribambelle de chiffres maigrichons accompagnés de lettres grasses s'agitaient en ordre dispersé devant ses yeux, qu'il crut comprendre que sa place devait sans doute se trouver complètement à l'opposé de l'endroit où il se trouvait, et ce d'autant plus qu'une vieille dame au regard si peu aimable qu'il n'osa pas l'interpeller était assise à la place qui lui semblait être la sienne. Pire encore, alors qu'il pensait être arrivé suffisamment tôt pour n'avoir à déranger personne, l'incident dans l'escalier lui avait fait perdre un temps si précieux, que la salle se remplissait maintenant dangereusement, les sièges se baissant les uns après les autres dans des petits couinements si aigus qu'ils parvenaient presque à couvrir l'assourdissante cacophonie provoquée par des dizaines de conversations simultanées.

Ami lecteur, je suis certain que vous hésitez entre agacement et impatience en suivant le pénible trajet de notre emprunté spectateur. Mais si vous le voulez bien, arrêtez-vous un instant dans votre lecture et songez un peu à la difficulté qu'il y a pour chacun d'entre nous à se rendre dans des lieux où nous n'avions auparavant jamais mis les pieds. Vous êtes là, oui vous ami lecteur, unique ignorant au milieu d'une foule d'habitues. Je suis certain que vous avez déjà connu une telle situation : la foule autour de vous semble connaître l'endroit comme si elle y était née, et de votre côté vous êtes là, ne sachant vers quel endroit vous réfugier, et cherchant désespérément un bout de mur où poser votre regard pour trouver ne serait-ce qu'un infime soupçon de sécurité et de réconfort. Pire, vous êtes persuadé que votre gaucherie retient l'attention de toute une assistance qui s'amuse de vous voir autant embarrassé ; que tous ces visages moqueurs qui regardent dans votre direction n'attendent qu'une chose : que vous fassiez le mauvais pas ; que vous perdiez l'équilibre et que vous vous écrasiez à l'orchestre, au milieu de la société du spectacle. Soyez rassuré ami lecteur, ce soir ne sera pas un grand soir pour l'opéra ; aucun élan de lyrisme, aucun ; il n'y aura personne pour tragiquement se suicider en se jetant par-dessus le balcon ; il y a là simplement un homme, un peu réservé, un peu timide, et qui souffre le martyre de devoir demander à toute une rangée de bien vouloir se lever sur son passage.

L'homme, à bout de force, était enfin parvenu à s'asseoir.

Encore extrêmement perturbé d'avoir dû déranger autant de personnes, il se recroquevilla sur un minuscule strapontin à l'assise précaire et qui à son grand désarroi n'en finissait pas de geindre douloureusement au moindre de ses mouvements. Il était là, exténué et grelottant à cause de l'humidité qui s'était maintenant durablement installée dans ses vêtements ; et entre le grincement du fauteuil malingre, ses membres engourdis et son bras droit qui tremblait, il cherchait désespérément à se trouver une contenance. Alors lui fut porté le coup fatal : au moment où il se disait que l'accoudoir de gauche pourrait lui être naturellement attribué du fait qu'il ne disposait d'aucun soutien à sa droite, l'occupant du fauteuil jouxtant son strapontin, dans un énorme soupir de contentement, se cala bien au fond de son siège en déployant ses coudes d'une manière telle que son voisin comprit aussitôt qu'il ne pouvait prétendre à rien d'autre que la pitoyable place qui était la sienne. Notre homme, humilié, sentit de nouveau l'ensemble de son corps frissonner tandis qu'une immense colère intérieure accélérât les battements de son cœur ; mais plutôt que de rechercher un affrontement qu'il savait perdu d'avance, il ferma les yeux et s'efforça de se détendre malgré l'insupportable tremblement qui agitait son bras droit, toujours ce même tremblement qui le poursuivait et l'obsédait nuit et jour depuis si longtemps.

*

Il doit avoir tout juste seize ans ; il est assis sur le tabouret bancal d'une minuscule salle anonyme d'un petit conservatoire de province. Non, attendez... Maintenant que les souvenirs lui reviennent, toutes les salles du conservatoire avaient le nom d'un compositeur célèbre, et il se rappelle que c'est l'héroïque Berlioz qui non seulement devait se contenter de ce petit placard, mais qui en outre subissait en continu la sempiternelle petite musique de nuit en provenance du grand salon attenant. Nous sommes un samedi après-midi, à cet instant de la semaine où tous les jeunes de son âge découvrent les premiers émois d'un baiser maladroit, ou le plaisir simple d'une séance de cinéma entre joyeux camarades ; les deux parfois, pour les plus chanceux d'entre eux. Voilà ce qu'il retient de cette adolescence qui lui échappe en écoutant le lundi matin les conversations des autres élèves de sa classe, peu avant la toute

première heure de cours. Bien éloigné de ces préoccupations juvéniles, il est donc là, replié sur son siège dans un coin de la pièce où il tente péniblement d'accorder son instrument. Malheureusement pour lui, il en est bien incapable, tellement le vacarme amplifié par les hauts plafonds en lambris est insupportable dans un espace aussi réduit. Entassés les uns sur les autres, les élèves de la classe de violon, la plupart bien plus jeunes, mais qui déjà jouent bien mieux que lui, attendent avec impatience de pouvoir passer l'examen de fin d'année qui les propulsera dans la classe supérieure. Ils sont là, debout au milieu de la pièce et certains de leur talent, à singer le grand artiste qu'ils espèrent tous être plus tard, répétant avec aplomb le morceau qu'ils vont devoir présenter devant un parterre dérisoire composé des trois membres du jury et d'une poignée de parents qui attendent religieusement que leur petit prodige pénètre avec force cérémonie par la lourde porte en bois voûtée qui sommeille au fond de la vaste salle d'examen. Qu'il peut se sentir seul au milieu de tous ces instrumentistes immatures et hautains, désabusé qu'il est de savoir qu'il ne restera jamais qu'un piètre musicien. Comme il aimerait être ailleurs, loin de tous ces sons dissonants qui se superposent, qui s'entrechoquent, et qui enfin s'allient traîtreusement pour venir lui transpercer les tympans. Vraiment, comment pouvait-il accorder son instrument de musique dans une telle cacophonie ? Alors, pour garder un semblant de contenance, le voilà qui pose le violon dans son étui et fait mine d'étudier minutieusement son archet ; avec le regard du connaisseur, il prend un morceau de colophane avant d'étaler méticuleusement un peu de résine sur l'ensemble des crins de l'archet, comme s'il espérait par ce traitement tirer un son plus mélodieux de son violon. Dans un autre coin de la pièce, comme une grâce féline au milieu d'un parterre composé de ces sales petits rats de conservatoire, il y a cette jeune fille qui regarde par la fenêtre en souriant aux pigeons qui s'envolent et se posent sur des toits bleus par les ardoises que des mains habiles avaient patiemment fixées entre les nombreuses cheminées aux couleurs ocre et grise. Un dernier regard à l'extérieur, et elle vient maintenant délicatement placer son violon sous un menton boudeur ; une légère inspiration, et l'archet de courir avec grâce et dextérité sur les cordes pendant que les doigts viennent se placer avec agilité le long du manche de son instrument. Alors que la pièce est toujours traversée par d'horribles et plaintives jérémiades, une merveilleuse

mélodie s'empare immédiatement des lieux.

Voilà le jeune garçon tout à coup transporté bien loin de la petite salle de son conservatoire de province : il marche le long d'une petite rivière qui gaiement ruisselle, pendant que la douceur du vent s'engouffre dans les sous-bois ; il remonte le long du courant, et parvient au pied d'une falaise qui à cet endroit fait glisser l'eau en cascade dans une vaste clairière aquatique ; il s'approche de la roche et recherche la fraîcheur des gouttes qui, cristallines et divines, viennent s'éclater sur son visage avant d'infiltrer au sol un humus gonflé par l'humidité. Peut-être s'attendait-il à voir, sans vraiment oser le formuler, pudiquement caché derrière un rocher, un pied nu, puis une cheville, et osera-t-il les regarder, de longues jambes qui... mais qu'il était encore loin le temps où il pourrait porter un doux regard sur un corps nu débordant de volupté. Pour l'instant, il était simplement étonné de se retrouver en pleine nature, lui qui pensait comme tous les garçons de la ville et de son âge, vouloir vivre bêtement sa première amourette dans la pénombre d'une obscure salle de cinéma. Entre ce que l'on croit savoir et cette étrange vérité qui surgit au détour d'une mélodie chaleureuse et profonde, il y a souvent tout un univers que l'on imagine hors de portée.

Passé ce court moment pendant lequel ses sens à sa grande frayeur s'éveillaient, il se laissa de nouveau submerger par le flot de tristesse qui s'emparait de lui dès lors qu'il songeait aux ridicules grognements qui s'échappaient de façon désordonnée de son outil désaccordé. Certainement que tout cela n'avait pas tellement d'importance au début de l'enfance, car il y avait toujours à nos côtés, aveuglée par la fierté de voir le petit dernier s'intéresser à la grande musique, une gentille grand-mère pour venir s'émerveiller de nos hypothétiques progrès. Mais, alors qu'il ne lui restait plus aujourd'hui que quelques pas à faire avant d'arriver à l'inextricable embranchement où il lui faudra bien choisir une route sur laquelle errer et se perdre, quel sens pouvait-il donner à ce qui n'était déjà plus qu'un lointain souvenir ? Sa frustration et sa tristesse étaient d'autant plus vives qu'il sentait confusément qu'il avait pourtant à cœur de vouloir créer toute sorte de sensations et d'émotions qui lui étaient aujourd'hui inaccessibles avec comme seul ambassadeur que ce maudit violon, des sensations et des émotions qui étrangement se

rapprochaient de ce que l'adolescent pouvait éprouver en regardant jouer la jeune fille au menton boudeur et à la longue chevelure rousse qui lui ruisselait doucement jusqu'au milieu du dos. Il y avait dans sa musique des harmonies qui créaient au sein même de la pièce un espace inaltéré et inaltérable dans lequel était déjà concentré tout ce qui pouvait toucher notre âme humaine ; c'était une musique aussi limpide que pouvait être confus le tohu-bohu qui régnait au sein de son âme, et dont il ne savait que faire. Et cette peur, cette terrible peur de se retrouver à quarante ans passés au fond d'un minable préfabriqué en tôle, l'âme complètement ratatinée d'avoir classée pendant quinze ans des milliers de factures selon leur couleur dans d'immenses bacs en plastique. Sera-t-il un jour capable de mettre un peu d'ordre dans le maelström de ses pensées inexprimées ? Quant à la féminité, viendra-t-il ce jour où il accepterait qu'elle puisse lui être destinée s'il osait aller à sa rencontre ?

Était-ce en raison de toutes ces frustrations adolescentes que son bras droit avait commencé à trembler ? Ou la nervosité de se donner en spectacle ? Ou encore le simple fait de penser que l'on pouvait remarquer ne serait-ce que sa présence ? Il était bien incapable de répondre à toutes ces questions. Il se souvenait seulement du jour où il avait joué pour la première fois devant un jury pour tenter d'accéder à la classe supérieure ; sa main droite s'était mise à trembler et l'archet avait sauté sur les cordes au point de devenir incontrôlable. Avec le temps, le tremblement n'avait cessé de s'amplifier ; et quand les jurés, avec pourtant beaucoup de tact et de compassion informèrent le jeune homme qu'il venait d'échouer pour la troisième et dernière fois au même niveau et qu'il allait en conséquence devoir quitter le conservatoire, il avait appris la nouvelle avec amertume, l'amertume de celui qui n'avait pas été capable de quitter de lui-même ce lieu qui ne lui avait jamais été destiné. Il avait beau avoir compris que cette fin était non seulement inéluctable, mais selon toute vraisemblance souhaitable, il avait pourtant tenté de bafouiller quelque chose pour se défendre ; ne trouvant rien à répondre, il s'était mis à crier à l'injustice avant de s'enfuir en claquant violemment la porte dans un ultime geste d'impuissance. Dix années de conservatoire avaient été mises à terre en quelques instants ; un brusque accès de colère, une poignée de secondes, et tout était terminé. Enfin, il croyait que tout était terminé,

avant qu'il ne se rendît compte que persistaient encore de douloureuses réminiscences de nombreuses années après : suite à cet échec, les tremblements de son bras droit avaient persisté, et il lui aura fallu attendre longtemps avant de se remémorer son difficile apprentissage musical ; et plus longtemps encore, avant que ne se ravivent au plus profond de lui des souvenirs plus paisibles, des moments plus délicieusement intimes, notamment ces soirées du mardi, lorsqu'il se fondait au milieu de la classe d'orchestre.

*

Il affectionnait cette sensation d'être perdu, ou plus exactement caché au milieu des autres ; de se sentir de si peu d'importance, persuadé que son absence tout comme sa présence passerait complètement inaperçue. Cette agréable impression se renforçait lors des nombreux passages rapides et difficiles d'une symphonie, passages pendant lesquels il ne pouvait pas faire mieux que semblant de jouer. Pourtant, même en s'agitant sans produire le moindre son, il avait le sentiment de faire partie d'un tout qui produisait une musique sinon mélodieuse, tout du moins insouciant et joyeuse. Tout cela peut vous sembler bien naïf, mais n'oubliez pas qu'il n'était finalement qu'un enfant, un enfant muet et encore innocent. Et un peu amoureux certainement. Le premier violon au menton boudeur était là, juste devant lui, et derrière son pupitre, il la regardait longuement sans qu'elle le soupçonnât un seul instant. Il la regardait jouer, rêveur, sous le regard excédé du chef d'orchestre qui avait fini par remarquer son silencieux manège ; et, plus il regardait le premier rang, et plus il apparaissait troublé également, car aux côtés de celle pour qui secrètement il avait ces élans romantiques, se tenait fière et droite une autre fille du même âge, une jeune fille avec un tout autre tempérament, et qui lui procurait d'autres sensations, différentes certes, mais tout aussi troublantes, mystérieuses et insaisissables. De son jeu et de son corps ne se dégageait pas une douce mélodie, mais grâce à une technique irréprochable et une puissance inouïe qui s'accordaient si bien avec son long nez aquilin et de raides cheveux noirs plaqués en arrière, il imaginait des sous-vêtements en dentelle sous des tenues sévères et sombres ; et ce trouble ne faisait qu'augmenter quand elle laissait sa chevelure danser au gré des mouvements de sa tête, provoquant en lui comme

un violent accès de désir.

Qu'il lui était étrange de toucher ces deux états séparément ; d'un côté le désir dans sa forme la plus brute, voire brutale ; et de l'autre un sentiment plus profond. C'était comme si, séparés par une barrière hermétique, il y avait un corps et une âme qui vivaient esseulés chacun de leur côté. Expérimentera-t-il un jour cette sensation merveilleuse, quand de la profondeur des sentiments découle l'amour, et que de cet amour peut émerger les vagues de désir les plus insoupçonnables ?

Un été, dans le bus qui les emmenait en terre étrangère le temps d'un concert, il avait longuement tergiversé avant de trouver une place juste derrière la fille au menton boudeur et aux cheveux roux, que déjà elle posait sa tête sur l'épaule d'un grand joueur de trombone. On a beau faire l'éloge de la lenteur, on est souvent pris de court par plus rapide que soi. Il ne devait la revoir qu'une ou deux années plus tard, lors d'un concert où ils n'étaient ce soir-là que de simples spectateurs. Elle venait d'intégrer le Conservatoire National ; lui entamait des études de comptabilité. Elle avait vingt ans ; lui avait dix-neuf ans finalement. C'est étrange, car alors qu'elle était adolescente, il se voyait encore petit garçon. Quand elle eut dix-huit ans, il se croyait encore perdu au milieu de son adolescence, et pas très entreprenant. Ce soir-là, sans doute ne fut-elle jamais aussi proche de lui. Quand il l'avait reconnue, il avait escaladé quatre à quatre l'escalier qui menait au deuxième balcon. Elle était là, assise au milieu d'une rangée copieusement remplie, et visiblement sans épaule sur qui poser la tête pour se reposer ; et, comme elle n'arrivait pas à l'entendre alors qu'il criait depuis l'extrémité de la salle sous le regard courroucé de nombreux spectateurs, il n'avait pas hésité une seconde et avait bousculé toute la rangée afin d'atteindre son siège et lui proposer en riant de venir s'installer avec lui au dernier rang du deuxième balcon, là il ne se trouverait personne pour les déranger. De là-haut, on n'entendait rien et on ne voyait pas grand-chose. Peut-être aussi ne voyait-il qu'elle, et sans doute était-il seulement attentif au son de sa voix, à ses soupirs également quand un silence trop long entre eux s'installait. Curieusement, alors qu'après toutes ces années, il était enfin proche d'elle, que peut-être un bonheur, et tant pis s'il fût éphémère, était à sa portée, il lui était devenu difficile de

s'exprimer ; presque tout son corps s'était mis à trembler, son bras droit surtout ; il n'osait plus la regarder, comme s'il voulait s'interdire de voir que sous le menton boudeur, lui était peut-être adressé depuis toujours un léger sourire, comme une invitation à venir y déposer un tendre baiser. C'est ainsi qu'ils en restèrent là tous les deux, le temps d'un concert. Le temps d'un concert, le temps est passé. Un peu de musique ; un soupir ; de longs silences... Une fois la dernière note de musique jouée, une fois les derniers applaudissements dissipés, sans doute avait-il peiné à bredouiller : « au revoir, et bonne chance pour la suite » ; et puis il avait dévalé avec un léger pincement au cœur les escaliers, mettant un terme à toutes les douces mélodies qui l'avaient si souvent accompagné.

*

Au milieu du silence, la tête appuyée contre le mur de la salle, l'homme dormait profondément ; par on ne sait quel miracle, il n'était pas tombé de son strapontin ; et, si son bras droit continuait de trembler légèrement, les tressautements s'étaient espacés à l'instant même où le concertiste avait commencé son récital. S'il avait ouvert les yeux à ce moment-là, il aurait pu le voir, simplement éclairé par deux discrètes lumières blanches qui se rejoignaient au centre de la scène ; mais il s'était endormi paisiblement, grâce à cette musique qui avait déclenché en lui une félicité telle qu'elle avait chassé ses pensées les plus noires. Dès les premières notes, l'homme avait été transporté dans un univers où régnait une douce sensation d'apaisement. Ou plutôt, ce n'était pas vraiment un univers, c'était comme s'il s'était retrouvé au milieu de son être originel, débarrassé de ce qui faisait sa matérialité au quotidien, un univers liquide, au milieu de sons étouffés mais d'une exceptionnelle musicalité, dans une atmosphère qui remontait bien plus loin que les amers souvenirs de l'adolescence.

Quand il se réveilla, seul sur son strapontin, seul dans cette salle immense, il entendit confusément les rires et les conversations qui montaient en provenance de la réception donnée en l'honneur de l'artiste dont le concert était maintenant terminé. Il se leva lentement, et fut pris d'un très léger vertige en regardant l'orchestre en contrebas. Pour recouvrer l'équilibre, il dut se concentrer sur les

quelques marches qui le menèrent vers la sortie la plus proche, sortie où il retrouva la rampe jaune et métallique sur laquelle il posa son bras qui de nouveau s'agitait, et descendit maladroitement l'escalier qui menait dans le grand hall. Arrivé au premier balcon, il hésita pendant un instant à s'enfermer dans les toilettes pour attendre que le hall se fut complètement vidé de ses encombrants habitants, mais encore sous l'effet bénéfique de la musique, il se sentit capable de fendre aisément la foule afin d'atteindre l'extérieur du bâtiment. Au moment où il arrivait en bas des escaliers, et alors qu'il allait mettre son plan à exécution, son regard fut attiré par un couple qui retenait l'attention de tout un attroupement de spectateurs d'où émergeaient de joyeux éclats de voix. Même s'il ne pouvait le reconnaître, il sut d'emblée qu'il avait devant lui le concertiste qui répondait avec un sourire gêné aux différentes sollicitations, comme si une fois le concert achevé, celui-ci aurait préféré s'en retourner dans l'anonymat, état plus propice à sa discrète personnalité. À ses côtés, une main gantée posée sur son épaule menait à une belle jeune femme brune à la voix chantante, et qui pendant qu'elle répondait le plus naturellement du monde à une pluie de questions, prenait le temps de regarder avec tendresse son compagnon pour lui exprimer sa présence, son soutien ainsi que sa compréhension.

En un instant, oubliant les bienfaits de la musique, l'homme retomba dans sa profonde dépression. Une nouvelle fois, il avait sous les yeux la preuve que le bonheur existait, et qu'il n'y avait qu'une vie à deux pour le faire s'épanouir. Au bord du désespoir, il tangua vers la sortie, frôlant sans la voir une petite silhouette qui semblait perdue au milieu de la foule. C'était une femme, assez jeune et plutôt jolie ; elle portait un long manteau coloré qui jurait quelque peu parmi les tenues aux couleurs plutôt ternes de l'ensemble de l'assistance. Ce simple détail aurait dû l'alerter ; ce simple détail était peut-être là pour l'alerter, pour qu'il la remarquât et lui donnât envie d'aller à sa rencontre, car si elle semblait perdue au milieu de la foule, n'était-ce pas là le meilleur moment pour venir briser sa solitude et lui apporter un peu de réconfort ? Hélas, souvent est aveugle celui qui regarde trop loin devant lui, et notre homme, les yeux rivés sur la rue, titubait déjà vers la sortie.

Dehors, la pluie et le vent avaient conjugué leurs efforts pour

engloutir la ville et ses lumières. L'homme fouilla une dernière fois dans sa poche, jeta dans le caniveau la fève en forme de poisson, et d'un pas lourd s'éloigna lentement dans la nuit et sous la pluie ; on aurait pu remarquer qu'il boitait un peu, si tout son corps n'avait été secoué par d'insoutenables tremblements.

*

Pendant quelques instants je le suivis des yeux, jusqu'au moment où j'aperçus un pauvre type qui faisait la manche en bas des escaliers. Je fouillais à mon tour dans ma poche, et en sortis une étincelante pièce de monnaie bicolore en provenance d'un pays que souvent j'aimais visiter. Arrivé à hauteur du clochard, et en jetant également un œil presque désolé à cette femme qui n'avait comme seule compagnie que son air triste et son manteau bariolé et qui s'en allait sous la pluie dans la direction opposée, je remis la pièce dans ma poche avec un léger sourire cynique. Avec le temps qu'il faisait dehors, mieux valait avoir sur soi un peu de menue monnaie.

Une courte introduction

Centre de l'Union
Avant, après l'infini...
Quelle importance finalement...

Cher écrivain de l'Union,

Suite aux deux dernières productions d'un membre de la Société des Écrivains de l'Union, il m'est apparu impératif de modifier nos correspondances comme suit : chaque texte envoyé par tout écrivain de l'Union devra être dorénavant précédé d'une courte introduction en italique décrivant rapidement le récit à suivre. En vous remerciant de bien vouloir tenir compte de cette directive lors de vos prochains envois.

Signé,
Madame la Ministresse de la Culture de l'Union

Le lutin

Ils sont bien gentils au ministère avec leurs nouvelles instructions, mais comme vais-je réussir à résumer un tel bric-à-brac ! Bon, ne perdons pas non plus trop de temps avec ça, une simple phrase suffira amplement :

« Nous nous retrouvons dans la cuisine du vieil écrivain, après son retour de la capitale. »

Voilà, c'est parfait !

Au moment où je m'apprêtais à ouvrir une nouvelle bouteille de vin, j'aperçus un lutin qui, du fait de sa petite taille, enjambait le balcon avec difficulté.

« — Mais que diable faites-vous ici ? D'où sortez-vous ?

— Point de diable en ces lieux, point de diable, monsieur l'écrivain ! La Providence, rien que la Providence ! Qui d'autre que la Providence pour vous venir en aide, cette Providence qui, après une lecture attentionnée de vos deux dernières nouvelles, a prophétisé qu'il ne serait pas impossible que l'on s'intéressât un peu à vous ! La reconnaissance est enfin à votre portée, monsieur l'écrivain, enfin à votre portée ! Mais prudence, car tapie dans l'ombre, la célébrité vous guette également ; ainsi, si vous n'y prenez garde, vous allez au-devant de graves dangers, monsieur l'écrivain, de graves dangers ! Laissez-moi vous expliquer tout cela brièvement. Cela commence tout d'abord par un petit sourire timide sur la quatrième de couverture, et deux mois plus tard, vous voilà inévitablement invité sur les plateaux de télévision pour donner votre avis sur la grave crise identitaire que traverse le Maraboustan Équatorial ; de fil en aiguille, grisé à virevolter au-dessus d'un cercle que vous pensiez vertueux, vous vous retrouverez à tourner en rond autour d'un cercle vicieux : on va vous prendre au sérieux ; vous allez répondre sérieusement aux questions qui vous seront posées ; et pour finir, c'est vous qui allez vous prendre au sérieux. Cher ami, notez bien qu'il ne s'agit pas pour moi de vous reprocher un tel comportement ; c'est si typiquement humain, que personne ne saurait

vous en tenir rigueur. Néanmoins, la Providence préférerait, non pas que vous demeuriez un illustre inconnu, sinon quel intérêt pour Nous de vous venir en aide, mais plutôt que vous restiez un homme discret, un homme réputé pour sa sagesse et se tenant en conséquence à l'écart du spectacle médiatique. Mais ne soyez pas déçu pour autant, car une telle attitude, sur le plan purement stratégique, peut s'avérer d'une efficacité redoutable, monsieur l'écrivain, redoutable ! Quoi de plus mystérieux en effet, qu'un auteur dont on ne sait rien ou presque, qui évite soigneusement les séances de dédicaces, et qui va même jusqu'à refuser la plupart des entretiens que l'on souhaite lui accorder ! Imaginez le retentissement qui pourrait résulter de vos très rares apparitions en public, imaginez ! Mais, pardonnez mon enthousiasme, je vais plus vite que la musique... Ce que je viens de vous révéler n'est en fait que la deuxième partie de Notre plan, car nous sommes encore loin d'en être à ce stade. Dans un premier temps, il faut absolument que l'on ne vous prenne pas trop au sérieux. Mais attention ! de façon très subtile, car il est nécessaire que le lecteur commence à s'intéresser à vos histoires ; qu'il trouve vos écrits faciles à suivre ; qu'il se sente rassuré de se savoir en terrain connu ; alors à ce moment-là, et à ce moment-là seulement, au moment où vous le tenez bien entre vos pages, paf ! vous lui jetez en pâture un paragraphe qui met tout le reste par terre ! Voilà la raison pour laquelle j'interviens maintenant, et pas à un autre moment. Grâce à mon irruption intempestive, votre récit perd à la fois, et sa cohérence, et son sérieux ; le voilà dorénavant fantaisiste, complètement irréal ! Surréaliste ! Absolument et prodigieusement farfelu ! *Le lutin reprend son souffle avant de poursuivre* : Que dis-je ! Diaaaaaaaboliiiiiiiiiiiiiquemeeeeeeeeeeeeeeeeent surréaliste ! Maintenant que je suis là, vous perdez toute forme de crédibilité ! Car entre nous, qui va lire avec sérieux un texte dans lequel un farfadet déboule en trombe par le balcon de votre appartement ? Qui va vous croire ? Franchement, qui va bien vouloir vous croire dorénavant ? N'est-ce pas tout simplement machiavélique ?

— Mouais. Faut voir. Dans ce cas, il aurait peut-être fallu que vous apparaissiez de façon plus extravagante... par exemple dans un éclair rouge au milieu d'un nuage de fumée blanche ; et pour finir le tableau, avoir accompagné tout le Saint-frusquin avec un tonitruant coup de tonnerre ! Là au moins...

— Ah ! Vous croyez ? Vraiment ? Ce n'est pas un peu trop...

théâtral... comme entrée en scène ?

— Si vous voulez mon avis, c'est toujours mieux que d'arriver bêtement de l'extérieur en enjambant maladroitement le balcon. Regardez donc en contrebas ; vous voyez l'escalier de secours qui débouche sur le rebord de la terrasse ? Ne croyez-vous pas que n'importe quel individu en chair et en os peut l'emprunter pour venir cogner au carreau ?

— Mince, je n'y avais pas pensé !

— Hé non ! vous n'y avez pas pensé ! Providence ou pas, vous n'êtes pas très regardant sur les petits détails qui peuvent clocher ! Le fantaisiste comme vous dites, a besoin comme tout le monde d'un minimum de logique. Passe encore que l'on me prenne pour un fou, mais pour un amateur, jamais ! De plus, vous n'avez au demeurant même pas imaginé que le lecteur, qui au fond est loin d'être un imbécile, et j'ajouterais même, avec tout le bon esprit cartésien qui le caractérise, pourrait très justement conjecturer qu'il est malheureusement probable que votre apparition ne soit que le simple résultat du délire névrotique d'un vieux bonhomme imbibé d'alcool ! Une pitoyable hallucination, voilà ce que vous êtes ! une misérable et lamentable hallucination !

— Ah ! mais ne vous emportez pas ainsi, je voulais juste vous tirer d'un mauvais pas, rien de plus ! C'est pour vous rendre service que je suis là, je vous faisais simplement part de mes conseils avisés, et gratuitement notez-le bien ! Voilà donc comment on est remercié ! C'est incroyable, on souhaite venir en aide à son lointain, et on finit par se faire insulter ! On m'avait pourtant prévenu Là-haut de l'ingratitude des humains, mais à ce point-là, je...

— Mais bon sang, ai-je demandé à quiconque de me venir en aide ?

— Mais enfin, personne n'a jamais refusé un bon conseil et...

— Hé bien moi, si ! Je refuse que l'on me vienne en aide ! Voilà, c'est dit ! D'ailleurs, comme je l'ai un jour consigné dans mes notes : « Ami lecteur, suivez bien ce conseil : méfiez-vous des conseils que l'on voudra bien vous prodiguer. » Et maintenant, foutez-moi le camp ! Disparaissez ! Hors de ma vue, allez au Diable, et tant pis si ce n'est pas de là que vous venez ! »

Vexé par cet accueil et une telle ingratitude, le lutin disparut dans un nuage de fumée bleu et une formidable explosion, car s'il n'avait eu que peu de temps pour tenter de réussir sa sortie et

mélanger les couleurs, au moins lui savait-il être attentif aux conseils qu'on voulait bien lui prodiguer...

*

Quarante années que je me démenais tout seul. Quarante années pendant lesquelles je n'avais jamais rien demandé à personne, absolument rien. Quarante années que je n'arrivais à... rien finalement... Assis au milieu de mes éclats de bouteille, je me rendais enfin compte de cette cruelle et désastreuse réalité : seul, j'étais incapable de réussir... Je ne pus m'empêcher d'être pris d'un violent sanglot ; je sentis ma gorge se serrer, et une sourde angoisse lentement m'envahir. Quel gâchis... mais quel gâchis que tout ceci finisse inlassablement dans le ventre d'une déchiqueteuse ! Et là, mû par la volonté soudaine de rattraper tout ce temps perdu, j'essayai de me relever le plus rapidement que pouvait me le permettre mon corps fatigué, et claudiquai en direction du balcon. Alors que j'allais supplier le lutin de revenir, je fus surpris par un trou béant, certainement occasionné par l'explosion, et que cachait à ma vue l'épaisse fumée bleue. J'eus tout juste le temps de voir les étoiles remplacer les lumières de la ville qui brillaient sous mes pieds. Il était trop tard pour reculer.

Aux premières loges

La Société des Écrivains de l'Union tenait à vous rappeler combien il est extrêmement difficile de terminer une histoire. Souvent même, celle-ci se termine mal, voire très mal. Aussi, afin de vous aider à surmonter au mieux cette difficulté, nous vous proposons en guise d'exercice final, d'imaginer la nouvelle suivante : vous devez vous mettre dans la peau d'un écrivain qui doit écrire la dernière nouvelle d'un recueil de nouvelles dont le thème est un écrivain qui doit écrire des nouvelles, et notamment la dernière nouvelle d'un recueil de nouvelles dont le thème est un écrivain qui doit écrire la dernière nouvelle d'un recueil de nouvelles dont le thème est un écrivain... Bref, un thème d'une grande profondeur qui demandera de votre part une importante implication. En vous souhaitant le meilleur, aussi bien pour la fin de cette nouvelle, que pour la suite de votre carrière. Et inversement, si malgré notre aide, tout ceci devait vraiment très mal finir...

« — Monsieur Jeanzé, quel malheur !

— C'est gentil de votre part de m'avoir prévenu, Monsieur Ramirez.

— C'est normal, il vous appréciait tellement ! Un terrible drame ! On l'a retrouvé juste là, en bas des marches qui mènent à l'entrée de l'immeuble. Une chute de dix mètres ! À son âge, c'était la mort assurée ! Pauvre homme ! Les inspecteurs de Police ont rapidement et très logiquement conclu à un suicide, car ils ont retrouvé un courrier dans la poche arrière de son pantalon ; une lettre en provenance d'un éditeur, et sur laquelle il avait ajouté d'une écriture tremblante la phrase suivante : « Cette lettre de refus sera la dernière ! » Ah ! Monsieur Jeanzé, quelle épouvantable tragédie ! Il commençait vraiment à perdre la raison avec toutes ces histoires qui lui trottaient dans la tête, vous savez ! Je vais vous dire, Monsieur Jeanzé : ce n'est jamais bon d'avoir trop de choses dans la tête ! Au bout d'un moment, elles font « ding » « ding » « ding » les unes contre les autres, et cela peut vous rendre fou. Moi, pour éviter ce genre de soucis, je fais un peu comme pour le hall d'entrée de l'immeuble : un coup de balai, du savon et un grand seau d'eau, la serpillière qui va bien avec, et hop ! on en parle plus ! Après un bon

lavage de cerveau, je suis un concierge nouveau, un homme neuf, un homme heureux ! Oh ! bien sûr, au fur et à mesure que la journée avance, ma tête se remplit de nouveau, c'est inévitable ! par exemple, ai-je bien pensé à arroser les fleurs de Madame Trainard, mais si, vous la connaissez Madame Trainard, c'est la petite dame du troisième étage, celle qui passe la moitié de l'année chez sa fille, du côté de Tata... Tati... Tato...

— Tataouine, Monsieur Ramirez, Tataouine...

— Oui, c'est ça, c'est comme vous dites ! On ne peut pourtant pas l'oublier un nom pareil ! Je disais donc, Madame Trainard, à chaque fois qu'elle entre dans ma loge avec sa valise verte, une valise si petite d'ailleurs que je me demande bien comment elle peut y faire tenir toutes les affaires dont elle a besoin, car il y a là-dedans à peine de quoi mettre le nécessaire de maquillage, et entre nous, Monsieur Jeanzé, il lui faut bien de quoi s'entretenir, car elle n'est plus tout jeune, Madame Trainard ! Ah ! Mais attention ! toujours propre sur elle, toujours très bien apprêtée, très bien habillée, et très bien maquillée. Oh oui ! toujours très bien maquillée ! elle n'est pas du genre à se négliger, c'est une femme forte, Madame Trainard ! toute petite et ratatinée certes, mais tellement forte à l'intérieur que cela se voit à l'extérieur ! Mais je crois que je perds le fil de ma logique... Ah oui, je vous disais donc qu'à chaque fois qu'elle entre dans ma loge avec sa petite valise, elle me regarde avec son petit sourire et me lance toujours un joyeux : « On se revoit dans un mois Monsieur Ramirez, je m'en vais à Tataouine ! » Cela doit être une station balnéaire au bord de la mer, car elle ajoute parfois : « allez Monsieur Ramirez, direction Tataouine-les-Bains ! » Ah ! j'aimerais bien moi aussi, pouvoir prendre des vacances, juste histoire d'aller faire un petit tour au bord de la mer ; ça me rappellerait ma jeunesse au pays ; ce n'est pas que je ne suis pas bien ici ; je me sens très bien ici, mais vous savez, ça ne s'oublie pas les racines, ça ne s'oublie pas, au pire ça sèche et ça finit en poussière si on ne les arrose pas... comme les roses de Madame Trainard... mais ça ne s'oublie pas... non, ça ne s'oublie pas... enfin... Mais vous savez ce que c'est, dans cet immeuble, il y a toujours quelque chose à faire, des boîtes à lettres à remplir, des poubelles à vider ; elle était lourde d'ailleurs ce matin la poubelle ; j'ai croisé le taciturne du deuxième remontant du local, et qui comme d'habitude, m'a regardé par en dessous ; je me demande bien ce qu'il

pouvait avoir mis dedans pour que ça pèse autant ; il paraît qu'il est marié et qu'il a un gosse ; je dis bien « il paraît », car je ne les vois jamais, la femme et le gosse... Tout ça pour dire que lorsque je lui arrose ses plantes à Madame Trainard, il m'arrive souvent de découvrir une tige un peu malade et des colonies de pucerons qui prennent d'assaut ses roses. Hé bien figurez-vous Monsieur Jeanzé, que je passe ensuite le reste de la journée à me demander si je dois couper la tige dans le premier cas, ou si je dois demander à mon beau-frère, vous savez, celui qui est tomolo..., non, emolo..., non plus..., trémolo..., non, ce n'est pas ça...

— Entomologiste, Monsieur Ramirez, entomologiste...

— Oui, c'est ça, c'est comme vous dites ! C'est fou comment les gens intelligents, car mon beau-frère est quelqu'un de très intelligent vous savez, sinon vous pensez bien que ma sœur ne se serait jamais mariée avec lui, car c'est important de bien choisir son conjoint, surtout de nos jours ; avec la crise qui est là, ce n'est pas négligeable d'avoir à ses côtés quelqu'un qui peut nous être utile ! C'est pas à moi que cela aurait pu arriver, ah ça non ! Moi, tout bêtement, je suis tombé amoureux de Renée ; trois ans qu'elle est partie maintenant, ma Renée, trois ans... c'est dur sans elle vous savez ; même au bout de trois ans, je pense tout le temps à elle ; je suis certain que je l'aime encore ma petite Renée ; comme quoi, il ne faut pas se fier à tout ce que l'on veut bien nous raconter... Je disais donc, c'est fou comment les gens intelligents aiment bien inventer des mots compliqués ; je n'ai jamais trop bien compris pourquoi, surtout que des fois, c'est pas très logique et qu'il y avait beaucoup plus simple ! Pourquoi ne dit-on pas *insectologue*, vous pouvez m'expliquer Monsieur Jeanzé ? *Insectologue*, tout le monde comprend non ? Alors donc, toute la journée, je me dis : « et si je demandais à Bruno, mon beau-frère, de me ramener des coccinelles ; c'est bien, les coccinelles pour chasser les pucerons ! » Mais vous savez Monsieur Jeanzé, je fais aussi très attention à ne pas trop me mêler des affaires des autres ! Arroser des plantes, c'est une chose, mais prendre l'initiative de couper les roses de Madame Trainard pendant son absence, houlalà ! Attention ! ce n'est plus la même limonade ! j'aurais bien trop peur de commettre un impair, bien trop peur ! Et puis, car avec le temps j'ai appris à connaître les gens de cet immeuble, je crois qu'elle les aime bien, les colonies de pucerons, Madame Trainard ! Ce n'est pas pour rien que lorsqu'elle revient,

elle a toujours un mot gentil pour moi à ce sujet : « Hé bien Monsieur Ramirez, les pucerons se portent-ils toujours aussi bien depuis mon départ ? » Voilà pourquoi toute la journée, je fais ma petite tambouille dans ma tête, et qu'à la fin de celle-ci, je me dis : « mon bon Edgar, n'y pense plus, ne fais rien, et tout ira pour le mieux ! » Et si par malheur j'y pense encore la nuit, aux pucerons de Madame Trainard et à ma petite Renée, c'est là que je me dis : mon bonhomme, il serait temps que tu ailles briquer le hall d'entrée » ! enfin... vous m'avez compris... Ah ! elle aimait tellement les roses de Madame Trainard, ma Renée... et notre vieil écrivain, il les aimait tellement lui aussi... il disait même que c'était la fleur des poètes. Je ne sais pas trop ce qu'il vous voulait dire par là, mais j'ai toujours trouvé cette phrase très belle. Peut-être que j'aurais dû lui en offrir de temps en temps, des roses à ma Renée... Ah vraiment, quel malheur ! Il venait d'avoir quatre-vingts ans notre vieil écrivain, quatre-vingts ans ! et depuis quarante années d'après ce qu'il m'avait raconté, jamais personne ne s'était intéressé à tout ce qu'il avait écrit. Le monde n'est pas juste Monsieur Jeanzé, le monde n'est vraiment pas juste ! Enfin, quand je dis que personne ne s'était jamais intéressé à ces écrits, je veux dire, jusqu'à ce qu'il vous rencontre bien sûr ! Moi de mon côté, à part lui faire un peu la conversation de temps à autre, quand j'arrosais les roses de Madame Trainard, et qu'il venait me donner quelques conseils, car il me disait souvent : « Je crois qu'elles ont assez bu pour aujourd'hui Monsieur Ramirez, les roses de Madame Trainard. Entre nous, je crois que lui en revanche, il ne suivait pas trop son conseil... Je disais donc qu'à part lui faire un peu la conversation, je ne pouvais pas faire grand-chose d'autre. J'ai bien essayé une fois, parce que je suis un homme serviable et poli, de m'intéresser à ce qu'il écrivait, mais après deux ou trois mots, je n'y comprenais déjà plus rien ! Ah ! Quel malheur ! Quel grand malheur ! Vingt ans que je suis le concierge de cet immeuble, et pendant vingt ans, pas un seul jour où l'on ne s'est pas dit un petit bonjour le matin, et un petit bonsoir le soir. Ça passe tellement vite vingt ans... tellement vite... Elles en auront vu des pucerons les roses de madame Trainard pendant ces vingt années. Sans doute des millions. Des millions, vous vous rendez compte Monsieur Jeanzé ? Des millions, peut-être même des milliards, car au bout d'un moment, il y en a tellement que l'on arrête de les compter... oui, on arrête de les compter... Des milliards, vous vous rendez compte

Monsieur Jeanzé ? Vous vous rendez compte !

— ...

— Bref, quand j'ai pris mes fonctions dans cet immeuble, monsieur l'écrivain habitait donc là depuis vingt ans déjà, au septième étage. Durant toutes ces années, je le revois entrer dans ma loge pour venir y chercher son courrier. Si vous saviez le nombre de lettres d'éditeurs qu'il a ouvertes devant ! Une fois la lettre lue, il lissait sa moustache qui au fil des années blanchissait, et prononçait toujours la même phrase. « Ce n'est pas encore pour cette fois, Monsieur Ramirez ! » Oh ! vous savez, il disait toujours cela en souriant, mais ses yeux, je les voyais bien ; ses yeux, ils ne trompaient pas. Il était si triste à chaque fois, si triste... Pendant vingt ans je l'ai vu, une fois sa lecture terminée, remettre lentement la lettre dans la poche arrière de son pantalon. Il me saluait alors poliment en ôtant son feutre, et s'en allait remonter doucement les quatre marches qui mènent à l'entrée de l'immeuble. Ah ! Monsieur Jeanzé, comme...

Je n'écoutais plus l'interminable concierge, tant me revenaient en mémoire les douloureux événements de la veille. Mais avant d'en arriver là, permettez-moi de remonter en arrière, lorsque j'avais rencontré le vieil écrivain pour la première fois.

*

C'était au début de l'automne. Ce jour-là, je m'étais rendu dans les locaux d'une maison d'édition pour tenter de leur parler de Moi... ou plutôt... de mes écrits. Alors que je repartais sans avoir rencontré qui que ce soit, sinon un employé chargé de l'accueil avec qui j'avais échangé quelques amabilités, un vieil homme, une chemise orange déchirée de toutes parts sous le bras, prenait péniblement le chemin de la sortie. Au moment de lui ouvrir la porte, plus par réflexe que par empathie je dois bien l'avouer, il laissa échapper sa pochette qui en tombant finit de complètement se disloquer, libérant quelques feuillets noircis d'une fine écriture manuscrite. Je me baissais vivement, mû par une sorte d'instinct sauvage qui me surprit ; et, en ramassant les feuillets éparpillés, je compris confusément que je croisais ma destinée, et qu'il ne fallait surtout pas que je la laissasse s'échapper. Remettant délicatement en place les précieuses feuilles dans ce qu'il restait de la pochette, je

proposais alors au vieil homme de le raccompagner chez lui. Il accepta, non sans réticente, mais se rendant compte qu'il était incapable de faire le chemin seul, il n'eut pas d'autre choix que d'accéder à ce qui finalement était une requête de ma part plutôt qu'un service que je lui rendais. Au cours des mois qui suivirent, avec patience et persévérance, je gagnais tout doucement sa confiance. Il m'aura fallu plus d'un an avant de pouvoir accéder à ses écrits ; un an pendant lequel je passais de longs moments avec lui ; des moments interminables, le cœur au bord des lèvres dans le silence de sa cuisine, au milieu de l'odeur pestilentielle qui se dégageait d'une énorme poubelle que jamais il ne vidait. Un jour, il me montra enfin son travail. À la lecture de ses écrits, je tentai de rester impassible, de feindre l'indifférence, de ne manifester aucune émotion. Pourtant, ce fut pour moi un choc brutal, et les sentiments les plus malsains envahirent tout d'abord mon esprit : jalousie, envie, colère, et le désarroi, le désarroi de me rendre compte que jamais je ne serai capable d'écrire des textes comme lui avait su si bien les écrire. Cette découverte me fût absolument terrible : lui avait le talent, et moi... rien finalement, sinon la seule et pathétique ambition de vouloir être publié...

De nombreuses nuits sans sommeil furent nécessaires avant qu'enfin je retrouvasse un semblant de calme et de sérénité. Hélas, à partir du moment où il avait commencé à me montrer ses écrits, et sans doute l'avait-il pressenti, sa santé mentale qui déjà était très affaiblie se détériora rapidement. Au cours des rencontres qui suivirent, ses propos devinrent de plus en plus confus ; il perdit la notion du temps, me parlant à la fois du zéro et de l'infini ; et il s'imaginait vivre dans un monde où une monstrueuse administration, l'Union, dirigeait le destin de citoyens anesthésiés. Le temps jouait contre lui, il sentait qu'il lui fallait se hâter et je compris que je devais rester à ses côtés le plus souvent possible. Pendant plusieurs semaines, quand sa santé le permettait, je prenais en notes ce qu'il voulait bien me raconter. Je notais tout, même les instants les plus pénibles, notamment ces instants pendant lesquels son esprit commençait à dérailler, ne m'arrêtant seulement, lorsqu'épuisé par la fatigue et l'alcool, il s'endormait lourdement sur la table de sa cuisine, et ce jusqu'au sursaut suivant. Cela dura sept semaines, sept semaines qui furent terribles, vraiment terribles. D'aucuns diront

qu'elles furent inhumaines ; elles furent au contraire remplies d'humanité, une humanité douloureuse certes, mais inévitable, car il est rare que la fin de l'homme se termine dans l'allégresse et l'insouciance de sa jeunesse. Un après-midi, c'était vers la fin du mois de juillet je crois, à moins que ce ne fût par un beau matin du mois d'août – j'avoue avoir moi-même perdu la notion du temps au cours de cette période qui me sembla infinie – parce qu'il ne répondait pas à l'interphone, il me fallut monter par l'escalier de secours pour atteindre son petit appartement du septième étage d'un immeuble situé dans un quartier sans âme perdu aux confins de la périphérie de la capitale. Une fois le balcon enjambé, je le retrouvais prostré au milieu d'un tas de cendres qui finissaient de se consumer au fond de sa poubelle. Avec effroi, je compris qu'il venait de brûler l'intégralité de son œuvre. Il y avait aussi ce singulier courrier, posé bien en évidence sur la table de la cuisine, et qui portait comme unique mention trois mystérieuses lettres : SEU ; un sigle certainement même si je n'en sus jamais rien, car fait étrange, je ne trouvais par la suite à cet acronyme aucune maison d'édition, aucun organisme lié de près ou de loin à l'univers de la littérature. Je venais à peine de franchir le balcon qu'il me fixa avec des yeux où ne subsistait plus aucune lueur de raison ; il partit d'un rire effrayant, rangea la lettre dans la poche arrière de son pantalon, et se tourna brutalement vers moi en hurlant : « Et maintenant, foutez-moi le camp ! Disparaissez ! Hors de ma vue, allez au Diable, et tant pis si ce n'est pas de là que vous venez ! »

À peine avait-il prononcé cette phrase en criant qu'il jeta violemment dans ma direction une bouteille vide qui s'écrasa contre la porte d'entrée vers laquelle je m'étais précipité et que j'avais fermée dans un salutaire réflexe ; j'attendis quelques instants, espérant sans trop y croire que j'allais le voir m'ouvrir en se montrant désolé de s'être emporté ainsi, mais je ne reçus comme seule réponse, en sus d'une bordée de jurons, que le cliquetis du verre cassé que l'on ramasse ; alors je quittai les lieux avec cet immense chagrin qui vous étreint lorsque vous quittez un être cher. Je sentis confusément ce soir-là que son histoire allait se terminer, et que la fin ne saurait être très heureuse. Certes, j'aurais pu prendre mon téléphone et prévenir un quelconque service d'urgence pour empêcher un dénouement qui s'annonçait tragique. Mais, qui étais-je

pour penser pouvoir forcer la Destinée à suivre une voie différente du chemin qu'elle avait choisi d'emprunter ? Qu'allais-je faire, sinon retarder de quelques jours une échéance dont l'issue promettait d'être fatale ? Je l'avais accompagné du mieux possible durant la dernière année de sa vie, la Providence pouvait en témoigner ; pendant cette période, j'avais consacré tout mon temps au vieil écrivain, du mieux que j'avais pu, vraiment du mieux que j'avais pu ; j'avais mis toute mon âme et tout mon cœur dans cette tragique amitié.

Aujourd'hui, au lendemain de sa disparition, qu'il me soit encore accordé un peu de courage afin que je puisse exhumer ses écrits et sa mémoire, non pas de l'oubli, mais du néant. Que j'aimerais pouvoir sauver ce qui peut l'être parmi tout ce qu'il avait pu rédiger. Au cours de nos rencontres, j'avais eu la présence d'esprit de prendre intégralement en note, au-delà de ses souvenirs exaltés, deux textes qui m'avaient particulièrement touché : un fragment de son enfance au cœur des montagnes ; un texte sur la détresse d'un homme seul perdu au milieu d'une salle de concert, ainsi que les émois naïfs d'une l'adolescence qui sans doute me rappelait un peu la mienne. Bien entendu, il me sera certainement très long et très pénible de reprendre toutes mes notes, et surtout de les reprendre de telle sorte que je puisse rendre justice à ses écrits sans pour autant occulter la personnalité souvent attachante, mais aussi extravagante et dérangeante de l'écrivain qui hélas se retrouva très souvent engloutie sous les cauchemars délirants du crépuscule de son existence. Il m'arrivera certainement de me décourager, de me sentir bien en peine de mettre en page toute cette matière ; sans doute irai-je même jusqu'à me dire que tout ceci n'a absolument aucun sens. Pourtant, je ne peux m'empêcher de penser qu'il est de mon devoir de transmettre son héritage, et combien je serais ému et fier que vous puissiez un jour tenir cet étonnant et émouvant testament entre vos mains. Aussi, devant vous, je fais solennellement cette promesse : à partir de ce jour, j'utiliserai tous les moyens possibles et imaginables pour que les écrits du vieil écrivain soient édités, car autant je puis accepter la douleur de sa mort, autant je me refuse à ce qu'il disparaisse à jamais dans le néant.

À partir d'aujourd'hui, je vais faire tout mon possible pour que *La bête à concours* puisse être lue par tout un chacun, tout mon

possible. En ce jour solennel, je fais mienne son ultime déclaration qui résonne en moi comme une terrible et tragique épitaphe : « Cette lettre de refus sera la dernière. »

Monsieur X
Décembre 2055, 40 ans après l'Union

Table des matières

Préface.....	5
Aveuglé par la haine des ténèbres.....	9
L'idiot du village.....	13
Le concours de nouvelles.....	17
Des nouvelles, enfin.....	19
Les tourniquets.....	24
Le roman noir.....	29
Aide à la rédaction.....	38
Des nouvelles de l'écrivain.....	39
L'aurore du poète.....	49
Un héroïque instant de fantaisie.....	55
La convocation.....	67
Mort d'une bicyclette (première nouvelle).....	69
Le cycle de la vie (deuxième nouvelle).....	86
Oral blanc.....	100
Mademoiselle X.....	105
La journée du Moi.....	109
Le doryphore.....	112
Le spectateur.....	117
Une courte introduction.....	136
Le lutin.....	137
Aux premières loges.....	141

Postface (première version)

Note à l'intention des éditeurs

Je m'appelle Paul Jeanzé et je suis né le 10 novembre 1970 dans un petit village de l'ouest de la France. Au cours du mois de décembre 2015, je terminais mon deuxième livre que j'intitulais « La bête à concours ». Pendant les semaines qui suivirent, je l'envoyais à un grand nombre d'éditeurs, persuadé, non pas d'avoir écrit un chef-d'œuvre, mais au moins un ouvrage digne de figurer en bonne place sur le catalogue de l'un d'entre eux. Arrivé à ce stade de mon travail, je savais pertinemment qu'il suffisait de quelque chose d'infime pour que l'histoire ne soit rien d'autre qu'un éternel recommencement, et ce d'autant que j'avais débuté ce nouveau texte avec mes travers habituels : un style peut-être un peu trop exigeant, une structure parfois complexe, et puis ces poèmes que j'affectionnais et pour lesquels je peinais vraiment à me séparer. En revanche, j'avais réussi à mettre presque entièrement de côté les références religieuses et culturelles les plus explicites, car j'avais bien compris que ces dernières n'étaient pas nécessairement les bienvenues. Néanmoins, il me fallait rester réaliste et accepter qu'en l'état, il me serait impossible de voir mon manuscrit rester sur le dessus de l'énorme pile qui encombrait durablement le bureau du directeur éditorial de toute maison d'édition si je ne recourais pas à l'aide des conseils avisés d'un professionnel. Pourtant, il me fallut encore de nombreux mois avant de me décider, tant je craignais de devoir vendre mon âme au diable. Ce n'est finalement qu'au dernier moment, au moment de boucler la rédaction de « La bête à concours » que je pris contact avec le cabinet conseil « le Lutin », un cabinet spécialisé dans l'aide aux auteurs débutants, et dont la plaquette publicitaire vantait l'originalité des prestations.

« Vous pouvez vous arrêter là, Monsieur Jeanzé, nous allons maintenant prendre le relais ! »

Postface (deuxième version)

Note à l'intention des éditeurs

Je m'appelle Paul Jeanzé et je suis né le 10 novembre 1970 dans un petit village de l'ouest de la France. Au cours du mois de décembre 2015, je terminais mon deuxième livre que j'intitulais « La bête à concours ». Pendant les semaines qui suivirent, je l'envoyais à un grand nombre d'éditeurs, persuadé, non pas d'avoir écrit un chef-d'œuvre, mais au moins un ouvrage digne de figurer en bonne place sur le catalogue de l'un d'entre eux. Arrivé à ce stade de mon travail, je savais pertinemment qu'il suffisait de quelque chose d'infime pour que l'histoire ne soit rien d'autre qu'un éternel recommencement, et ce d'autant que j'avais débuté ce nouveau texte avec mes travers habituels : un style peut-être un peu trop ampoulé, une structure parfois incertaine, et puis ces satanés poèmes dont je n'arrive toujours pas à me débarrasser. Mais sinon, à part ça, je commence à être dans l'air du temps non ? Mais si, relisez bien mon texte et vous verrez ! Déjà, j'aborde la critique de la société, notamment à travers l'Union par exemple, et puis aussi avec plein de petits trucs qui se terminent en « isme ». Et puis surtout, j'ai fait une petite incartade du côté du sexe avec mademoiselle X ! C'est bien ce que vous attendiez n'est-ce pas ? Et entre nous, je l'ai quand même pas mal troussée la petite nouvelle hein ? De votre point de vue, ce n'est peut-être pas encore suffisant, mais ça ne s'improvise pas non plus du jour au lendemain de maîtriser des thèmes comme le sexe et la violence, qui plus est dans le style parlé que l'on écrit au vingt et unième siècle ! La vulgarité, les phrases courtes, les réflexions à hauteur de caniveau, et tout ça dans un vocabulaire basique de chez basique accessible à tous, ça me demande quand même de faire d'énormes efforts côté écriture et façon de penser ! J'espère donc que vous aurez apprécié ma volonté de bien faire !

« Comment ? Pas assez violent ? Il n'y a quasiment aucune violence dans mes écrits ? Euh... attendez... enfin... c'est que... ne bougez pas, je reviens d'ici une minute ! »

Une minute plus tard

« Ah oui, je savais bien que j'avais oublié de vous révéler quelque chose : le vieux croûton, mais si vous savez, l'autre vieux machin là, l'écrivain alcoolique, hé ben il ne s'est pas vraiment suicidé. Hé non ! Ça vous en bouche un coin hein ! Ouais, ce connard de scribouillard en fait, il n'a jamais voulu me montrer un seul de ses putains d'écrits. Alors un soir, très tard, alors qu'il était complètement beurré, je lui ai foutu une fausse lettre de refus dans la poche arrière de son pantalon avec la mention manuscrite suivante : « cette lettre de refus sera la dernière ! », et puis je te l'ai balancé manu militari par le balcon de son appartement. Après, il m'a fallu faire fissa avant que son corps ne soit découvert. Enfin son corps, mouhaaaaa, je me marre ! Je te dis pas la charpie à l'atterrissage ! Putain, c'est pas si solide que ça la vieille carne ! J'ai fébrilement fouillé tout l'appartement, pensant y trouver un trésor, mais je ne suis tombé que sur des textes médiocres et parasités par toutes les névroses du vieux. Il a fallu que je reprenne tout son bordel moi-même, de telle sorte qu'avec tout le travail que j'ai dû fournir, il serait scandaleux de me traiter d'imposteur ! Sans déconner, j'ai passé plus de temps à reprendre ses textes qu'à écrire les miens ! Trois mois pour reprendre tout le merdier, trois mois ! alors que dans le même temps je suis capable de te faire une épopée familiale sur trois générations et trois cent douze coucheries ! Ce vieil écrivain, maintenant que c'est moi qui écris les histoires par ici, je ne suis pas prêt de te le ressusciter pour le remettre à mon service, c'est moi qui te le dis !

Putain, un carton ! Je vais faire un carton ! Qu'est-ce que j'ai bien fait de tout reprendre à zéro ! Qu'est-ce que j'ai bien fait, bordel ! À partir d'aujourd'hui, vous n'avez pas fini d'avoir de mes nouvelles ! Enfin bon, je ne vais pas non plus vous retenir plus longtemps, car vous le savez bien mieux que moi, les bienfaits de la lecture, même la plus divine qui soit, ne durent qu'un temps, *et le retour à la réalité s'avère d'autant plus pénible, brutal, absurde, ubuesque voire monstrueux, que la période d'illusion aura été longue. Ami lecteur, vous qui venez de terminer cet ouvrage un peu particulier, permettez-moi de vous remercier d'avoir bien voulu faire un effort qui vous aura certainement été inhabituel... et si rien ne vous retient par ailleurs, je souhaiterais maintenant vous demander d'avoir la gentillesse de bien vouloir m'accompagner dans un*

prochain livre, un livre qui marquera, cette fois-ci peut-être, un véritable retour sur Terre...

Une petite dernière avant le week-end...

« — Jean-Jacques, je viens de boucler le dossier de Monsieur Jeanzé. Bon, je me suis pas trop foulé sur ce coup-là, je dois bien l'avouer ! J'ai juste tenté de structurer toutes ses nouvelles sans queue ni tête les unes avec les autres en ajoutant une introduction en italique quand c'était possible, et en incluant quelques rappels dans le corps du texte. J'ai aussi inséré un texte vaguement érotique, juste histoire de garder la main sur le sujet, car en ce moment tout le monde veut publier sa petite histoire de fesses ! Il faut bien se rendre à l'évidence, même en passant des années dessus, il est irrattrapable son bouquin. Jamais il ne sera publié. Tu lui factures donc le minimum, soit 2 500 euros. Au pire, quand il se sera fait jeter par les éditeurs, et si jamais il revient nous voir en gueulant, on le remboursera sans faire d'histoire. On ajoutera même 500 euros en dédommagement de notre incapacité à pouvoir l'aider ! C'est pas royal ça ! Ah, et puis j'ai aussi retravaillé la postface. D'ailleurs, tu n'oublieras surtout pas de supprimer la sienne, car je me suis aperçu que je ne l'avais pas effacée au moment où j'éteignais mon ordinateur, et j'avoue que vue l'heure tardive, j'ai plutôt envie de filer en week-end !

— Monsieur Lutini, j'espère que vous saurez m'excuser, mais j'ai pris le temps de lire avec attention ce curieux ouvrage, et même s'il est vrai que certaines phrases mériteraient d'être raccourcies, que la cohérence de l'ensemble laisse parfois franchement à désirer, j'avoue que j'ai également été happé par un tourbillon de sentiments : j'ai été submergé par la joie alors que la seconde précédente je m'abîmais dans la détresse la plus noire ; j'ai ri comme j'ai pleuré ; j'ai aimé ce que j'ai détesté ; j'ai rêvé d'une réalité irréaliste ; la nostalgie de ma jeunesse passée a fait la guerre au désespoir de ma mort à venir ; le beau a aimé le laid ; et le laid s'est épris du beau ! Un vrai tourbillon, Monsieur Lutini, un vrai tourbillon !

— Mon cher Jean-Jacques, vous êtes tout excusé, d'autant plus que vous êtes nouveau dans le métier. Mais laissez-moi vous donner ce conseil : reprenez-vous rapidement, car vous commencez à devenir enthousiaste dans votre travail ! Si vous souhaitez que je

vous garde à mes côtés, ne vous attachez surtout pas à tout ce que vous lisez ! Si vous raisonnez ainsi, je veux dire, si la passion pour la littérature que je sens poindre en vous venait à gagner la partie, vous êtes perdu mon pauvre ami ! irrémédiablement perdu ! Professionnel, vous devez avant tout rester professionnel ! Analysez, interprétez, rationalisez autant que vous voudrez, mais surtout ne vous mettez pas à aimer !

— Excusez-moi Monsieur Lutini, j'ai cru bien faire... je saurai être plus vigilant à l'avenir... Je vais parachever le dossier, mais pas avant lundi si vous me le permettez, car j'ai un important dossier à boucler en priorité... vous savez, la commande du ministère de la Culture...

— Bon sang, c'est vrai ! j'allais oublier ! Faites super gaffe avec ce dossier, c'est pas de la rigolade, il y a un gros bénéf à la clef ! Fignolez-le dans les moindres détails, et débarrassez-vous de ce pauvre Monsieur Jeanzé lundi matin avant la pause café ! Allons mon cher Jean-Jacques, ne faites pas cette mine déconfite ; oubliez l'art, la littérature, la poésie et toutes ses conneries ; laissez donc ça aux vieux fous ! Bon week-end mon cher Jean-Jacques !

— Bon week-end Monsieur Lutini...

Juin 2015

Les bâtisseurs du temps - Paul Jeanzé
Juin 2015 – Septembre 2023